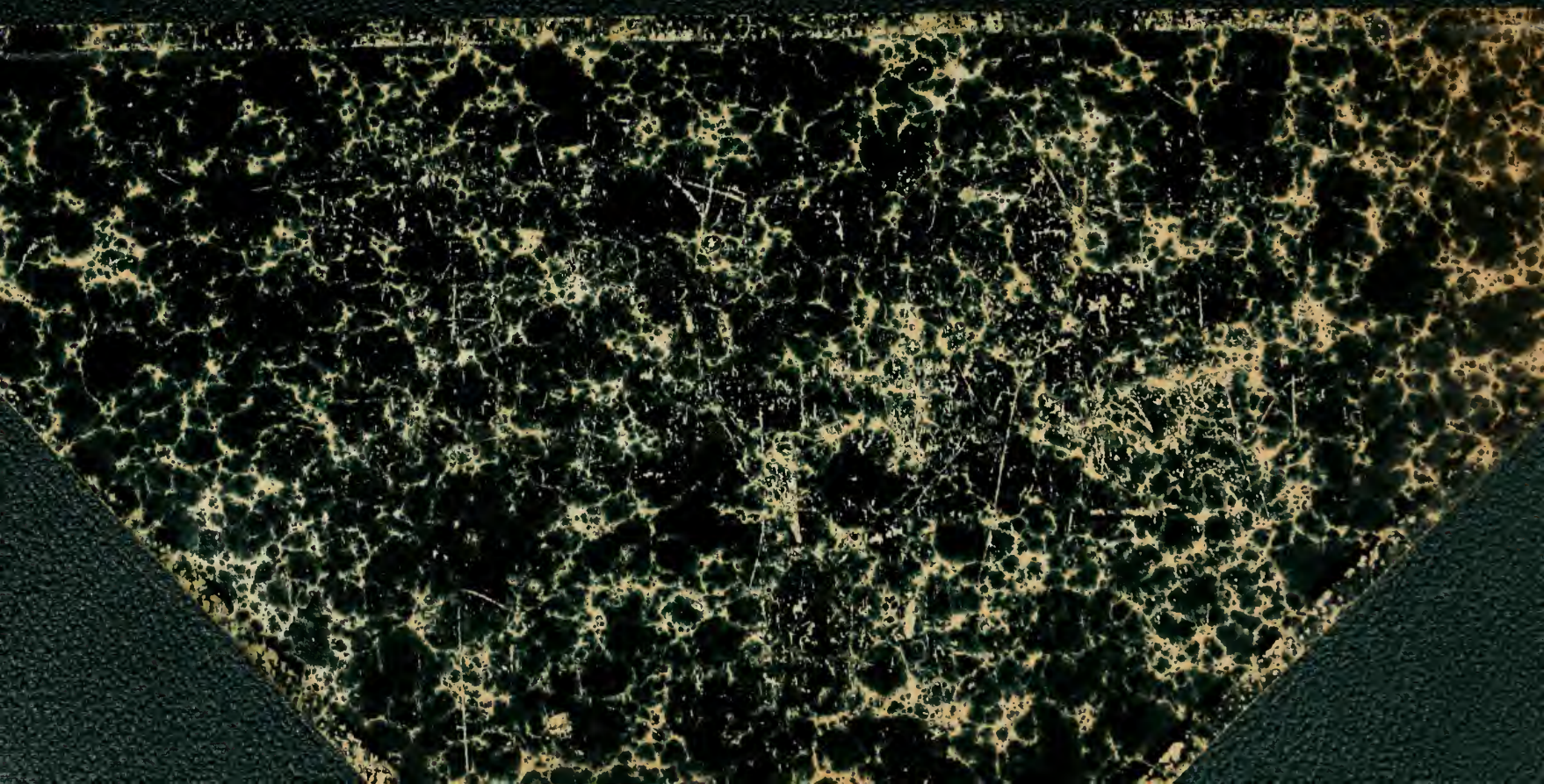
3 1761 05395006 9



Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

PROFESSEUR EMILE LEHOUCK

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

DE

VOLTAIRE

VOLTAIRE.

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

PARIS

Publié par VIALAT et Cie.

P.-H. KRABBE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, RUE DE SAVOIE

—

1852

LIBRARY
SEP 2 - 1998
UNIVERSITY OF TORONTO

NOTICE

SUR

VOLTAIRE.

VOLTAIRE (F.-Ma. AROUET DE), poète, auteur dramatique, romancier, historien, philosophe, critique, érudit, et l'un des plus grands esprits des temps modernes; Châtenay-lès-Sceaux 1694-1778. Entraîné par une vocation irrésistible vers les lettres et la poésie, il résista de bonne heure aux désirs de son père, qui le destinait à la magistrature, et puisa dans la société des grands seigneurs et des beaux-esprits avec lesquels son parrain, l'abbé de Châteauneuf, le mit en relation, les premiers germes de cette philosophie épicurienne et de cette liberté de penser, auxquelles il a dû sa gloire. Déjà connu à vingt et un ans par son esprit satirique, il fut mis à la Bastille comme soupçonné d'être l'auteur d'une diatribe contre le feu roi. Ce fut pendant sa captivité qu'il ébaucha sa *Henriade* et composa sa tragédie d'*OEdipe*. Rendu à la liberté au bout d'une année de détention, Voltaire donna (1718) son *OEdipe*, qui obtint le plus grand succès, puis *Artémise* (1720), *Mariamne* et *l'Indiscret* (1725). La publication de *la Henriade* racheta le succès équivoque de ces trois dernières compositions. Une querelle avec le chevalier

de Rohan ayant été suivie d'une nouvelle captivité pour le jeune poète, puis d'un ordre de quitter la France, il se rendit en Angleterre et s'y familiarisa, dans un séjour de trois ans, avec une philosophie et une littérature qu'il naturalisa ensuite parmi nous. Revenu à Paris clandestinement, il put s'y livrer sans être inquiété à des spéculations financières qui l'enrichirent, et mit le comble à sa gloire par ses tragédies de *Brutus* (1730), d'*Eryphile*, de *Zaïre* (1732), d'*Adélaïde Du Guesclin* (1734), et la publication du *Temple du goût* (1733), et de l'*Histoire de Charles XII*. Les *Lettres philosophiques* livrées à la publicité (1735) attirèrent un nouvel orage sur la tête de Voltaire. Il s'enfuit au château de Cirey (Lorraine), où il vécut dans une liaison intime avec la célèbre marquise du Châtelet (1735-40). Ce fut là qu'il composa ou prépara les *Eléments de la philosophie de Newton* (1738), *Alzire*, *Mérope*, le *Discours sur l'homme*, le *Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur les mœurs et l'Esprit des nations*, et la *Pucelle d'Orléans*. A la suite d'un court voyage à Berlin (1740), il fut rappelé à Paris par le ministère, composa divers opéras qui furent représentés à Versailles, et obtint par la protection de madame de Pompadour le brevet d'historiographe, une charge de gentilhomme de la chambre du roi, et une place à l'Académie (1746). Il tomba cependant bientôt en disgrâce, et, après avoir donné *Sémiramis* (1748), *Oreste* (1749), *Rome sauvée* (1752), et *Nanine* (1749), il se retira à Nancy, puis à Berlin, où Frédéric II le combla de faveurs (1750). Leur liaison fut de peu de durée. Voltaire, ennuyé de *laver le linge sale* de Frédéric, qui avait d'ailleurs prêté l'oreille aux perfides insinuations des rivaux du nouveau protégé, quitta définitivement Berlin (1753). Il parcourut quelque temps l'Allemagne, rédigea pour la duchesse de Saxe-Weimar les *Annales de l'empire*, ouvrage médiocre; passa à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et vint enfin se fixer à Ferney, dans le pays de Gex (1758). Ce fut là, dans une magnifique demeure qu'il fit construire, que s'écoulèrent ses vingt dernières années, pendant lesquelles il fit preuve d'une prodigieuse activité d'esprit, et sembla se

surpasser lui-même. Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur la valeur des doctrines des encyclopédistes, et plus particulièrement sur celles de Voltaire, qui exerça une influence immense, on ne saurait contempler sans admiration un exercice aussi plein, aussi soutenu, aussi infatigable des facultés les plus puissantes de l'âme. Placé par ses admirateurs à la tête du mouvement critique, Voltaire, dans le *Dictionnaire philosophique*, la *Philosophie de l'histoire*, la *Bible commentée*, l'*Examen de Bolingbroke*, et tant d'autres écrits qui n'ont gardé qu'une valeur d'époque, prêcha pendant vingt ans les doctrines subversives qui préparèrent la révolution. C'est à lui que les Girondins se rattachent directement, tandis que les Montagnards sont les disciples de Rousseau. Voltaire prouvait d'ailleurs qu'il était encore historien et poète par l'*Orphelin de la Chine*, *Tancrède* (1760), l'*Histoire de la Russie sous Pierre-le-Grand* (1759-65), etc. C'est au milieu d'occupations si diverses qu'il trouvait le temps d'entretenir une immense correspondance, modèle inimitable d'esprit et de finesse, de composer ses romans (*Candide*, *Zadig*, etc.), et cette multitude d'épîtres, de satires, d'épigrammes, de contes, de poésies légères, qui suffiraient à la gloire d'un poète ordinaire. Les *factums* pour Calas, Sirven et Lally, ses réclamations en faveur des serfs de l'abbaye de Sainte-Claude, la publication des *Commentaires sur Corneille*, destinés à doter une nièce de ce grand homme, vinrent dignement couronner sa vie. Attiré à Paris, pour y voir représenter *Irène*, l'une de ses dernières productions, il fut reçu avec des témoignages d'admiration tels que sa santé en reçut une grave atteinte. Il succomba trois mois après, le 30 mai 1778.

ŒDIPE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ŒDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, reine de Thèbes.
PHILOCTÈTE, prince d'Eubée.
LE GRAND-PRÊTRE.
ARASPE, confident d'Œdipe.
EGINE, confidente de Jocaste.
DIMAS, ami de Philoctète.
PHORBAS, vieillard thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
CHŒUR DE THÉBAINS.

La scène est à Thèbes.

ACTE PREMIER.

SCENE I. — PHILOCTÈTE, DIMAS.

DIMAS. Philoctète, est-ce vous? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire :
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis longtemps aux horreurs consacrée,
Du reste des vivants semble être séparée :
Retournez...

PHILOCTÈTE. Ce séjour convient aux malheureux :
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine?

DIMAS. Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un serviteur fidèle,
Et la mort par degrés semble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer son bras appesanti sur nous :
Tant de sang, tant de morts ont dû le satisfaire

PHILOCTÈTE. Eh! quel crime a produit un courroux si sévère!

DIMAS. Depuis la mort du roi...

PHILOCTÈTE. Qu'entends-je? quoi! Laïus...

DIMAS. Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTÈTE. Il ne vit plus! quel mot a frappé mon oreille!
Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille!
Quoi! Jocaste... Les dieux me seraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel sort a terminé sa vie?

DIMAS. Quatre ans sont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.
A peine vous quittiez le sein de vos États,
A peine vous preniez le chemin de l'Asie,
Lorsque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à ses sujets ce prince infortuné.

PHILOCTÈTE. Quoi! Dimas, votre maître est mort assassiné?

DIMAS. Ce fut de nos malheurs la première origine :
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de son trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,

Quand, du courroux des dieux ministre épouvantable
Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,
Un monstre (loin de nous que faisiez-vous alors)?
Un monstre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel, industrieux dans sa triste vengeance,
Avait à le former épuisé sa puissance.
Né parmi des rochers, au pied du Cithéron,
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable assemblage,
Unissait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préserver ces lieux.
D'un sens embarrassé dans des mots captieux,
Le monstre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Proposait une énigme avec art concertée;
Et si quelque mortel voulait nous secourir,
Il devait voir le monstre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut souscrire.
D'une commune voix Thèbe offrit son empire
A l'heureux interprète inspiré par les dieux
Qui nous dévoilerait ce sens mystérieux.
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'espérance,
Osèrent, sur la foi d'une vaine science,
Du monstre impénétrable affronter le courroux :
Nul d'eux ne l'entendit : ils expirèrent tous.
Mais Œdipe, héritier du sceptre de Corinthe,
Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit et fut roi.
Il vit, il règne encor, mais sa triste puissance
Ne voit que des mourants sous son obéissance.
Hélas! nous nous flattions que ces heureuses mains
Pour jamais à son trône enchaînaient les destins.
Déjà même les dieux nous semblaient plus faciles :
Le monstre en expirant laissait ces murs tranquilles;
Mais la stérilité, sur ce funeste bord
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de supplice en supplice;
La famine a cessé, mais non leur injustice;
Et la contagion, dépeuplant nos États,
Poursuit un faible reste échappé du trépas.
Tel est l'état horrible où les dieux nous réduisent.
Mais vous, heureux guerrier que ces dieux favorisent,
Qui du sein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce séjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTÈTE. J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd son dieu tutélaire :
Je pleure mon ami; le monde pleure un père.

DIMAS. Hercule est mort?

PHILOCTÈTE. Ami, ces malheureuses mains
Ont mis sur le bûcher le plus grand des humains :
Je rapporte en ces lieux ses flèches invincibles,
Du fils de Jupiter présents chers et terribles;
Je rapporte sa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, si d'un présent si rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,

J'aurais, loin de Jocaste, achevé mon destin :
Et, dût ma passion renaître dans mon sein,
Tu ne me verrais point, suivant l'amour pour guide,
Pour servir une femme abandonner Alcide.

DIMAS. J'ai plaint longtemps ce feu si puissant et si doux ;
Il naquit dans l'enfance, il croissait avec vous.
Jocaste, par un père à son hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas ! par cet hymen qui coûta tant de pleurs,
Les destins en secret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu suprême,
Ce cœur digne du trône et vainqueur de soi-même !
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'est le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTÈTE. Il fallut fuir pour vaincre ; oui, je te le confesse,
Je luttai quelque temps ; je sentis ma faiblesse :
Il fallut m'arracher de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide ;
A ses divins travaux j'osai m'associer ;
Je marchai près de lui, ceint du même laurier.
C'est alors, en effet, que mon âme éclairée
Contre les passions se sentit assurée.
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux :
Je lisais mon devoir et mon sort dans ses yeux ;
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi.
Qu'eussé-je été sans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, et je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS. Ainsi donc désormais, sans plainte et sans courroux,
Vous reverrez Jocaste et son nouvel époux.

PHILOCTÈTE. Comment ! que dites-vous ? un nouvel hyménée...

DIMAS. Œdipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTÈTE. Œdipe est trop heureux ! je n'en suis point surpris ;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix :
Le ciel est juste.

DIMAS. Œdipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTÈTE. Je me sens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille sur ta patrie !
Exauce en sa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, sois le dieu de tes concitoyens ;
Que leurs vœux jusqu'à toi montent avec les miens.

La porte du temple s'ouvre, et le Grand-Prêtre paraît au milieu du peuple.

SCÈNE II. — Le Grand-Prêtre, le Chœur.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Esprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, dieux tout-puissants ; vos victimes sont prêtes ;
O monts, écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes !

O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE. Cessez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faibles soulagements aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler.
Les temps sont arrivés : cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la destinée.

SCÈNE III. — ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ÉGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE. Peuple qui, dans ce temple apportant vos douleurs,
Présentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je sur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous suit étouffer les semences!
Mais un roi n'est qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.
Au grand-prêtre. Vous, ministre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours?
Ces maîtres des humains sont-ils muets et sourds?

LE GRAND PRÊTRE. Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel sur nos autels la flamme est descendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et respirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'est fait alors entendre :
« Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
« Le meurtrier du roi respire en ces États,
« Et de son souffle impur infecte vos climats.
« Il faut qu'on le connaisse, il faut qu'on le punisse.
« Peuples, votre salut dépend de son supplice. »

ŒDIPE. Thébains, je l'avouerai, vous souffrez justement
D'un crime inexcusable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, et notre négligence
De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.
Tel est souvent le sort des plus justes des rois!
Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs lois,
On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême;
Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux-mêmes;
Mais après leur trépas que sont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et, comme à l'intérêt l'âme humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.
Ainsi du ciel vengeur implorant le courroux.
Le sang de votre roi s'élève contre vous.
Apaisons son murmure, et qu'au lieu d'hécatombe,
Le sang du meurtrier soit versé sur sa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos soins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les vestiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva sur son prince une coupable main.
A Jocaste. Pour moi qui, de vos mains recevant sa couronne
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,

Madame, jusqu'ici, respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs ;
Et, de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon âme à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE. Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux,
Lorsque de ces États parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières,
Phorbas en ce voyage était seul avec lui :
Phorbas était du roi le conseil et l'appui ;
Laïus qui connaissait son zèle et sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du prince, à ses yeux massacrés,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même, il se traînait à peine ;
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa reine :
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups ;
« Ils ont devant mes yeux massacré votre époux :
« Ils m'ont laissé mourant ; et le pouvoir céleste
« De mes jours malheureux a ranimé le reste. »
Il ne m'en dit pas plus ; et mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité ;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite :
Peut-être accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après désola cette rive ;
A ses seules fureurs Thèbes fut attentive :
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

ŒDIPE. Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle ?

JOCASTE. Seigneur, on paya mal son service et son zèle.
Tout l'État en secret était son ennemi :
Il était trop puissant pour n'être pas haï ;
Et du peuple et des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, et, d'un commun transport,
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort :
Et moi de tout côté redoutant l'injustice,
Je tremblai de donner sa grâce ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrètement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi ni du peuple irrité
De sa seule innocence attend sa liberté.

ŒDIPE. Madame, c'est assez. (*A sa suite.*) Courez, que l'on s'empresse,
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble et Laïus à venger.
Il faut tout écouter ; il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire !
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,

Des vautours dévorants devienne la pâture!

LE GRAND-PRÊTRE. A ces serments affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE. Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez, en commandant, le pouvoir d'obéir :
Si sur un inconnu vous poursuivez le crime,
Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple ; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une seconde fois ;
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre ;
Et conduisant un roi facile à se tromper,
Il marqueront la place où mon bras doit frapper.

—

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — JOCASTE, ÉGINE, ARASPE, LE CHŒUR.

ARASPE. Oui, ce peuple expirant, dont je suis l'interprète,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame ; et les destins, dans ce triste séjour,
Pour nous sauver, sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE. Qu'ai-je entendu, grands dieux!

ÉGINE. Ma surprise est extrême!...

JOCASTE. Qui? lui! qui? Philoctète?

ARASPE. Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourrait-il imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssait Laïus, on le sait ; et sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine :
La jeunesse imprudente aisément se trahit ;
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère ;
Mais au seul nom du roi, trop prompt et trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jusques à la menace il osa s'emporter :
Il partit ; et, depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante.
Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez longtemps les soupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons et suspendit nos coups.
Mais les temps sont changés : Thèbe, en ce jour funeste
D'un respect dangereux dépouillera le reste ;
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang, et sont seuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.
O reine! ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la justice suprême ;
Livrez-nous leur victime ; adressez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE. Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCÈNE II. — JOCASTE, ÉGINE.

ÉGINE. Que je vous plains!
JOCASTE. Hélas, je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!
ÉGINE. Il n'en faut point douter, votre sort est affreux!
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser : mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!
JOCASTE. Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime, la bassesse eût été son partage!
Égine, après les nœuds qu'il a fallu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apprends que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux puisqu'il m'avait su plaire.
ÉGINE. Cet amour si constant...
JOCASTE. Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur;
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Égine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,
On ne se cache point ces secrets mouvements
De la nature en nous indomptables enfants;
Dans les replis de l'âme ils viennent nous surprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cendre :
Et la vertu sévère, en de si durs combats,
Résiste aux passions et ne les détruit pas.
ÉGINE. Votre douleur est juste autant que vertueuse,
Et de tels sentiments....
JOCASTE. Que je suis malheureuse!
Tu connais, chère Égine, et mon cœur et mes maux.
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois, de mon destin subissant l'injustice,
J'ai changé d'esclavage, ou plutôt de supplice;
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce souvenir funeste;
D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés;
Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formés :
Mon souverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadème;
Il fallut oublier dans ses embrassements
Et mes premiers amours et mes premiers serments.
Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée,
J'étouffai de mes sens la révolte cachée;
Que, déguisant mon trouble et dévorant mes pleurs,
Je n'osais à moi-même avouer mes douleurs...
ÉGINE. Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée?
JOCASTE. Hélas!
ÉGINE. M'est-il permis de ne vous rien cacher?
JOCASTE. Parle.

ÉGINE. Œdipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur du moins, sans trop de résistance,
De vos États sauvés donna la récompense.
JOCASTE. Ah! grands dieux!
ÉGINE. Etait-il plus heureux que Laius,
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?
JOCASTE. Par un monstre cruel Thèbe alors ravagés
A son libérateur avait promis ma foi;
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi
ÉGINE. Vous l'aimiez?
JOCASTE. Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le seul Philoctète a fait naître en mon âme,
Et qui sur mon esprit répandant son poison,
De son charme fatal a séduit ma raison.
Je sentais pour Œdipe une amitié sévère;
Œdipe est vertueux, sa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaisir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conservé.
Cependant sur ses pas aux autels entraînée,
Egine, je sentis dans mon âme étonnée
Des transports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.
Cet hymen fut conclu sous un affreux augure :
Egine, je voyais dans une nuit obscure,
Près d'Œdipe et de moi, je voyais des enfers
Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle et sanglante
Dans cet abîme affreux paraissait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils qui dans mon flanc
Avait été formé de son malheureux sang;
Ce fils, dont ma pieuse et barbare injustice
Avait fait à nos dieux un secret sacrifice :
De les suivre tous deux ils semblaient m'ordonner,
Tous deux dans le Tartare ils semblaient m'entraîner.
De sentiments confus mon âme possédée
Se présentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop présent dans mon cœur
De ce trouble fatal augmentait la terreur.
ÉGINE. J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.
JOCASTE. C'est lui-même : je tremble : évitons sa présence.

SCÈNE III. JOCASTE, PHILOCTÈTE..

PHILOCTÈTE. Ne fuyez point, Madame, et cessez de trembler :
Osez me voir, osez m'entendre et me parler.
Ne craignez point ici que mes jalouses larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes :
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux.
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la mollesse aux amants ordinaires :
Un cœur qui vous chérit, et, s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus,
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE. De pareils sentiments n'appartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste, avant tout, qu'elle s'en justifie.
Je vous aimais, Seigneur : une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi;
Et du Sphinx et des dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille est déjà parvenue;
Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,
Et qu'Œdipe...

PHILOCTÈTE. Je sais qu'Œdipe est votre époux;
Je sais qu'il en est digne; et, malgré sa jeunesse,
L'empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, et surtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune, à me nuire constante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles :
Ce bras, que votre aspect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé :
Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête
D'un autre cependant Jocaste est la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE. Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTÈTE. Je perds Alcide et vous : qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE. Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre;
Un feu contagieux annonce son courroux,
Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
Du ciel qui nous poursuit la justice outragée
Venge ainsi de ce roi la cendre négligée :
On doit sur nos autels immoler l'assassin;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTÈTE. Madame, je me tais; une pareille offense
Etonne mon courage et me force au silence.
Qui? moi, de tels forfaits! moi, des assassinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE. Non, je ne le crois point, et c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez-moi, c'en est fait : nous nous aimions en vain;
Les dieux vous réservaient un plus noble destin;
Vous étiez né pour eux, leur sagesse profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni souffrir que l'amour, remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non d'un lien charmant le soin tendre et timide
Ne doit point occuper le successeur d'Alcide :
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins,
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaissent;
Hercule est sous la tombe, et les monstres renaissent
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.

Seigneur, mon époux vient, souffrez que je vous laisse :
Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais et qu'il est mon mon époux.

SCÈNE IV. — ŒDIPE, PHILOCTÈTE ARASPE.

ŒDIPE. Araspe, c'est donc là le prince Philoctète?

PHILOCTÈTE. Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,
Et que le ciel encore, à sa perte animé,
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je sais de quel forfait on veut noircir ma vie ;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie ;
J'ai pour vous trop d'estime, et je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas,
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thésée, Hercule, et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie ;
Et soutenez surtout par un trait généreux
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE. Etre utile aux mortels, et sauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime :
Si le ciel m'eût laissé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour son pays, c'est le devoir d'un roi ;
C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres ;
J'aurais sauvé mon peuple une seconde fois ;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'est un sang criminel que nous devons répandre :
Vous êtes accusé, songez à vous défendre ;
Paraissez innocent ; il me sera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous ;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accusé, mais comme Philoctète.

PHILOCTÈTE. Je veux bien l'avouer ; sur la foi de mon nom
J'avais osé me croire au-dessus du soupçon.
Cette main qu'on accuse, au défaut du tonnerre,
D'infâmes assassins a délivré la terre ;
Hercule à les dompter avait instruit mon bras :
Seigneur, qui les punit ne les imite pas.

ŒDIPE. Ah ! je ne pense point qu'aux exploits consacrés
Vos mains par des forfaits se soient déshonorées,
Seigneur ; et si Laïus est tombé sous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira sous vous :
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime ;
Je vous rends trop justice.

PHILOCTÈTE. Eh ! quel serait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère ;
Pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois ; et vous devez songer
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE. Je connais Philoctète à ces illustres marques

es guerriers comme vous sont égaux aux monarques;
Je le sais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus est digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire ;
Et vous...

PHILOCTÈTE. Ce n'est point moi : ce mot doit vous suffire,
Seigneur, si c'était moi, j'en ferais vanité :
En vous parlant ainsi, je dois être écouté.
C'est aux hommes communs, aux âmes ordinaires
A se justifier par des moyens vulgaires ;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en est cru sur sa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me soupçonne !
Ah ! ce n'est point à vous d'en accuser personne;
Son sceptre et son épouse ont passé dans vos bras;
C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.
Ce n'est pas moi surtout de qui l'heureuse audace
Disputa sa dépouille, et demanda sa place.
Le trône est un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, sans sujets et sans maître,
J'ai fait des souverains, et n'ai point voulu l'être.
Mais c'est trop me défendre et trop m'humilier :
La vertu s'avilit à se justifier.

ŒDIPE. Votre vertu m'est chère, et votre orgueil m'offense.
On vous jugera, Prince ; et si votre innocence
De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de splendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTÈTE. J'y resterai, sans doute :
Il y va de ma gloire ; et le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCÈNE V. — ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE. Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable
Ne sait point s'abaisser à des déguisements :
Le mensonge n'a point de si hauts sentiments.
Je ne puis voir en lui cette bassesse infâme.
Je te dirai bien plus ; je rougissais dans l'âme
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Nécessité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire ;
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous sommes, Araspe, injustes malgré nous.
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience !
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance,
Car les dieux irrités ne nous répondent plus ;
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

ARASPE. Tandis que par vos soins vous pouvez tout apprendre,
Quel besoin que le ciel ici se fasse entendre ?
Ces dieux dont le pontife a promis le secours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours.
On ne voit point leur bras si prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un souffle pur ne sont pas animés.

Ne nous endormons point sur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres,
Qui, nous asservissant sous un pouvoir sacré,
Font parler les destins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un soin extrême
Philoctète, Phorbas, et Jocaste elle-même.
Ne nous fions qu'à nous ; voyons tout par nos yeux :
Ce sont là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

ŒDIPE. Serait-il dans le temple un cœur assez perfide ?...
Non, si le ciel enfin de nos destins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du salut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, si pour me servir, tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur :
Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,
Je veux interroger et les dieux et les hommes.

—

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE. — JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE. Oui, j'attends Philoctète, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

ÉGINE. Madame, vous savez jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence :
Ces Thébains, que la mort assiège à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment ;
Vieillards, femmes, enfants, que leur malheur accable,
Tous sont intéressés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux,
Ils demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous résister à tant de violence ?
Pourrez-vous le servir et prendre sa défense?

JOCASTE. Moi ! si je la prendrai ? dussent tous les Thébains
Porter jusque sur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumants dussé-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.
Mais une juste crainte occupe mes esprits :
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris ;
On le sait : on dira que je lui sacrifie
Ma gloire, mon époux, mes dieux et ma patrie ;
Que mon cœur brûle encore.

ÉGINE. Ah! calmez cet effroi :
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi ;
Et jamais...

JOCASTE. Que dis-tu ? crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les respects leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faiblesses;
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit ;
Un seul mot, un soupir, un coup-d'œil nous trahit.
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence ;
Et quand leur artifice et leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,
Alors avec éclat leurs discours indiscrets,

Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

ÉGINE. Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards si perçants sont dangereux pour vous?
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on sait votre amour, on sait votre victoire :
On sait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE. Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accuser toujours prompte et sévère,
Je porte sur moi-même un regard trop austère,
Peut-être je me juge avec trop de rigueur :
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur;
Dans ce cœur malheureux son image est tracée:
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? je ne sais, quand je sauve ses jours,
Si la seule équité m'appelle à son secours ;
Ma pitié me paraît trop sensible et trop tendre ;
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre ;
Je me reproche enfin mes bontés et mes soins ;
Je le servirais mieux, si je l'eusse aimé moins.

ÉGINE. Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE. Oui, je le veux, sans doute:
C'est ma seule espérance ; et pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait sur lui de pouvoir,
Il faut qu'il se prépare à ne me plus revoir.
De ces funestes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il sauve en s'éloignant et ma gloire et sa vie.
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Égine, va, cours.

SCÈNE II. — JOCASTE, PHILOCTÈTE, EGINE.

JOCASTE. Ah! prince, vous voici.
Dans ce mortel effroi dont mon âme est émue,
Je ne m'excuse point de chercher votre vue :
Mon devoir, il est vrai, m'ordonne de vous fuir ;
Je dois vous oublier, et non pas vous trahir :
Je crois que vous savez le sort qu'on vous apprête.

PHILOCTÈTE. Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner.

JOCASTE. Gardez à ses fureurs de vous abandonner
Partez, de votre sort vous êtes encore maître ;
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.
Fuyez ; et loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureusement sauvée,
Oubliez que c'est moi qui vous l'ai conservée.

PHILOCTÈTE. Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compassion et plus de fermeté;
Préférez, comme moi, mon honneur à ma vie;
Commandez que je meure, et non pas que je fuie ;
Et ne me forcez point, quand je suis innocent,
A devenir coupable en vous obéissant.
Des biens que m'a ravis la colère céleste,
Ma gloire, mon honneur est le seul qui me reste ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je suis si jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triste destinée,
Madame : à votre époux ma parole est donnée ;
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi,

Je ne sais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE. Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flamme
Dont la triste Jocaste avait touché votre âme,
Si d'une si parfaite et si tendre amitié
Vous conservez encore un reste de pitié,
Enfin s'il vous souvient que, promis l'un à l'autre
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez sauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été destinés.

PHILOCTÈTE. Je vous les consacrai; je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, soit digne tout entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon sort est trop beau
Si j'emporte, en mourant, votre estime au tombeau.
Qui sait même, qui sait si d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice?
Qui sait si sa clémence, au sein de vos États,
Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grâce infinie
De conserver vos jours aux dépens de ma vie;
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III. — ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, ARASPE, SUITE.

ŒDIPE. Prince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix presse votre supplice :
J'ai calmé son tumulte, et même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon appui.
On vous a soupçonné: le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que, perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel que j'implore à me déterminer;
Ce ciel enfin s'apaise, il veut nous pardonner;
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos dieux, plus éclairés que nous,
Le soin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTÈTE. Votre équité, Seigneur, est inflexible et pure;
Mais l'extrême justice est une extrême injure :
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous suivons la première est l'honneur.
Je me suis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop su confondre.
Ah! sans vous abaisser à cet indigne soin,
Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin :
C'était, c'était assez d'examiner ma vie;
Hercule appui des dieux, et vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter
Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe :
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux, et j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCÈNE IV. — ŒDIPE, JOCASTE, LE GRAND-PRÊTRE, ARASPE, PHILOCTÈTE, ÉGINE, SUITE, LE CHŒUR.

ŒDIPE. Eh bien! les dieux, touchés des vœux qu'on leur adresse,
Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse?

Quelle main parricide a pu les offenser?

PHILOCTÈTE. Parlez, quel est le sang que nous devons verser?

LE GRAND-PRÊTRE. Fatal présent du ciel! science malheureuse!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse!
Plût aux cruels destins qui pour moi sont ouverts
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTÈTE. Eh bien! que venez-vous annoncer de sinistre?

ŒDIPE. D'une haine éternelle êtes-vous le ministre?

PHILOCTÈTE. Ne craignez rien.

ŒDIPE. Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe.*

Ah! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE. Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTÈTE. Parlez.

ŒDIPE Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND-PRÊTRE. Œdipe est plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour son peuple une amour paternelle,
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

DEUXIÈME PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs.
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide,

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide.

LE GRAND-PRÊTRE. Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous sauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous serez instruits du destin qui l'accable
Vous frémirez d'horreur au seul nom du coupable.
Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil soit son seul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un désespoir funeste,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleste.
De son supplice affreux vos yeux seront surpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE. Obéissez.

PHILOCTÈTE. Parlez.

ŒDIPE. C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe.*

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

ŒDIPE. Que ces retardements allument mon courroux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'est...

ŒDIPE. Achève : qui?

LE GRAND-PRÊTRE. Vous

ŒDIPE. Moi?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux prince.

DEUXIÈME PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE. Interprète des dieux, qu'osez-vous nous apprendre?
A Œdipe. Qui, vous, de mon époux vous seriez l'assassin?
Vous à qui j'ai donné sa couronne et ma main?
Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTÈTE. N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux :
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

ŒDIPE. Quel excès de vertus ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
Au grand-prêtre. Voilà donc des autels quel est le privilège !
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilège,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux !
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, au pied des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des moments que vous avez à l'être ;
Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé.
Tremblez, malheureux roi, votre règne est passé.
Une invincible main suspend sur votre tête
Un glaive menaçant que la vengeance apprête ;
Bientôt, de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés et des eaux salutaires,
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Partout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups :
Vous chercherez la mort ; la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres
Au crime, au châtiment malgré vous destiné
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE. J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre ;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite :
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur :
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

ŒDIPE. Arrête : que dis-tu ? qui ? Polybe mon père...

LE GRAND-PRÊTRE. Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort ;
Ce jour va vous donner la naissance et la mort.
Vos destins sont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez ?
O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
Je vois naître une race impie, infortunée,

Digne de sa naissance, et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.
Sortons.

SCÈNE V. — ŒDIPE, PHILOCTÈTE, JOCASTE

ŒDIPE. Ces derniers mots me rendent immobile :
Je ne sais où je suis, ma fureur est tranquille :
Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTÈTE. Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait sous vos lois ;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement appuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains:
Et, dans son zèle aveugle, un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois ;
Surtout quand l'intérêt père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

ŒDIPE. Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs :
La grandeur de votre âme égale mes malheurs ;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Quel crime ai-je commis ? Est-il vrai, dieu vengeur ?

JOCASTE. Seigneur, c'en est assez, ne parlons plus de crime ;
A ce peuple expirant il faut une victime
Il faut sauver l'État, et c'est trop différer
Épouse de Laïus, c'est à moi d'expirer ;
C'est à moi de chercher sur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive ;
De ses mânes sanglants j'apaiserai les cris ;
J'irai... Puissent les dieux, satisfaits à ce prix,
Contents de mon trépas, n'en point exiger d'autre,
Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre!

ŒDIPE. Vous mourir, vous, Madame! ah ! n'est-ce point assez,
De tant de maux affreux sur ma tête amassés ?
Quittez, reine, quittez ce langage terrible ;
Le sort de votre époux est déjà trop terrible ;
Sans que, de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
Venez.

JOCASTE. Comment, Seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE. Suivez-moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE. Non, quoique vous disiez, mon âme inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, et, prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.

Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même;
Et mille évènements de mon âme effacés
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit, et le présent m'accable;
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,
Et le crime partout semble suivre mes pas.

JOCASTE. Et quoi ! votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence ?

ŒDIPE. On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE. Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE. Au nom du grand Laïus et du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,

JOCASTE. Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE. Un seul homme ?

JOCASTE. Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune;
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense:
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE. O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste et rare !
Œdipe a-t-il porté sur toi sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE. Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux,
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encore du feu de sa jeunesse;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, Seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance;
Et je m'applaudissais de retrouver en vous,
Ainsi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

ŒDIPE. J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;
Je crains que par les dieux le pontife inspiré
Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé
Moi, j'aurais massacré !... Dieux ! serait-il possible ?

JOCASTE. Cet organe des dieux est-il donc infaillible ?
Un ministère saint les attache aux autels :
Ils approchent des dieux, mais ils sont des mortels.
Pensez-vous qu'en effet au gré de leur demande
Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?
Que sous un fer sacré des taureaux gémissants
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçants,
Et que de leurs festons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les destinées,
Non, non : chercher ainsi l'obscure vérité,
C'est usurper le droit de la Divinité.
Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

ŒDIPE. Ah dieux ! s'il était vrai, quel serait mon bonheur !

JOCASTE. Seigneur, il est trop vrai ; croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur, je suis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté

D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre !
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE. Votre fils ! par quel coup l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE. Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étais mère, et, pleine de faiblesse,
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtresse.
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir :
Pardonnez si je tremble à ce seul souvenir.
« Ton fils tuera son père, et ce fils sacrilège,
« Inceste et parricide... » O dieux ! achèverai-je ?

ŒDIPE. Eh bien, Madame !

JOCASTE. Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit :
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi sa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de son père ;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeste ;
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste.

ŒDIPE. Ah ! Madame, achevez : dites que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux ?

JOCASTE. Je crus les dieux, Seigneur ; et saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos dieux, et condamnait leurs lois,
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime,
Et, pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse !
O d'un oracle faux obscurité trompeuse !
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;
Dans le cours triomphant de ses destins prospères
Il fut assassiné par des mains étrangères :
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups ;
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux !
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire,
Profitez de ma faute, et calmez vos esprits.

ŒDIPE. Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste à mon tour que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez su, par ce triste entretien,
Le rapport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être, ainsi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe :
Cependant de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je suis né.
Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,

Jette encore la terreur dans mon âme glacée.
Pour la première fois, par un don solennel,
Mes mains jeunes encore enrichissaient l'autel :
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent ;
De l'autel ébranlé par de longs tremblements
Une invincible main repoussait mes présents ;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté ;
« Du nombre des vivants les dieux t'ont rejeté ;
« Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
« Va porter tes présents aux autels des furies ;
« Conjure leurs serpents prêts à te déchirer ;
« Va, ce sont là les dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon âme,
Cette voix m'annonça, le croiriez-vous, Madame,
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs
Dont le ciel autrefois menaça votre fils,
Me dit que je serais l'assassin de mon père.

JOCASTE. Ah dieux !

ŒDIPE. Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE. Où suis-je? Quel démon en unissant nos cœurs,
Cher prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs?

ŒDIPE. Il n'est pas encore temps de répandre des larmes ;
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes.
Écoutez-moi, Madame, et vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidèle ;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée ;
Je partis, je courus de contrée en contrée :
Je déguisai partout ma naissance et mon nom :
Un amis de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage :
Heureux, si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas !
Mais je suis réservé sans doute au parricide
Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand évènement,
La main des dieux sur moi si longtemps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue :)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers :
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang.
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir
Me semblaient mes sujets et faits pour m'obéir
Je marche donc vers eux, et ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse ;
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés

Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine:
Dieux puissants! je ne sais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contre eux vous combattiez;
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Couché sur la poussière, observait mon visage,
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirants je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissez, Madame

JOCASTE. Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE. Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci!

SCÈNE II. — ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, SUITE.

ŒDIPE. Viens, malheureux vieillard, viens, approche... A sa vue
D'un trouble renaissant je sens mon âme émue·
Un confus souvenir vient encor m'affliger;
Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS. Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande reine, avez-vous ordonné mon supplice?
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE. Rassurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS. Au roi?

JOCASTE. C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS. O dieux! Laïus est mort, et vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

ŒDIPE. Epargnons les discours superflus:
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS. Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre
N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidèle sujet blessé de votre main.

ŒDIPE. Je t'ai blessé? qui, moi?

PHORBAS. Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verse un reste de sang qui vous est échappé;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste
Où mon roi...

ŒDIPE. Malheureux, épargne-moi le reste;
J'ai tout fait, je le vois, c'en est assez. O dieux!
Enfin après quatre ans vous dessillez mes yeux.

JOCASTE. Hélas! il est donc vrai!

ŒDIPE. Quoi! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage?
Oui, c'est toi: vainement je cherche à m'abuser;
Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS. Il est vrai, sous vos coups j'ai vu tomber mon maître,
Vous avez fait le crime, et j'en fus soupçonné·
J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné

ŒDIPE. Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice;
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice·
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III. — ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE, Jocaste... car enfin la fortune jalouse
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse

Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE. Hélas!

ŒDIPE. Prenez ce fer, instrument de ma rage ;
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE. Que faites-vous, Seigneur!
Arrêtez ; modérez cette aveugle douleur ;
Vivez.

ŒDIPE. Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE. Vivez, c'est moi qui vous en presse ;
Écoutez ma prière.

ŒDIPE. Ah ! je n'écoute rien :
J'ai tué votre époux.

JOCASTE. Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE. Je le suis par le crime.

JOCASTE. Il est involontaire.

ŒDIPE. N'importe, il est commis.

JOCASTE. O comble de misère !

ŒDIPE. O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE. Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE. Non, je ne le suis plus ; et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me suit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me poursuit ;
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,
Et de moi désormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon destin s'étendrait jusqu'à vous :
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes !

JOCASTE. Ne vous accusez point d'un destin si cruel
Vous êtes malheureux, et non pas criminel :
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel sang vos mains allaient répandre,
Et, sans trop rappeler cet affreux souvenir,
Je ne puis que me plaindre, et non pas vous punir.
Vivez...

ŒDIPE. Moi, que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats,
Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irais-je, errant encore, et me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadème?
Irais-je dans Corinthe, où mon triste destin
A des crimes plus grands réserve encore ma main?
Corinthe ! que jamais ta détestable rive...

SCÈNE IV. — ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS. Seigneur, en ce moment un étranger arrive ;
Il se dit de Corinthe, et demande à vous voir.

ŒDIPE. Allons, dans un moment je vais le recevoir.
A Jocaste. Adieu : que de vos pleurs la source se dissipe.
Vous ne reverrez plus l'inconsolable Œdipe :
C'en est fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En cessant d'être roi, je cesse d'être à vous.
Je pars : je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne soit point criminelle ;

Et vivant loin de vous, sans États, mais en roi,
Justifier les pleurs que vous versez pour moi.

—

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, SUITE.

ŒDIPE. Finissez vos regrets, et retenez vos larmes :
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes ;
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ;
En perdant votre roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est temps que j'ordonne.
J'ai sauvé cet empire en arrivant au trône :
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie.
Je quitte mes enfants, mon trône, ma patrie ;
Écoutez-moi du moins pour la dernière fois ;
Puisqu'il vous faut un roi, consultez en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide :
Un monarque est son père (1), il fut l'ami d'Alcide ;
Que je parte et qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas :
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque.
Et quitter mes sujets et le trône en monarque,
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

SCÈNE II. — ŒDIPE, ARASPE, ICARE, SUITE.

ŒDIPE. Icare est-ce vous que je voi.
Vous, de mes premiers ans sage dépositaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père ?
Quel sujet important vous conduit parmi nous?

ICARE. Seigneur, Polybe est mort.

ŒDIPE. Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père...

ICARE. A son trépas vous deviez vous attendre,
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descendre;
Ses jours étaient remplis, il est mort à mes yeux.

ŒDIPE. Qu'êtes-vous devenus oracles de nos dieux?
Vous qui faisiez trembler ma vertu trop timide,
Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide.
Mon père est chez les morts, et vous m'avez trompé
Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point trempé,
Ainsi de mon erreur esclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains.
Trop crédule artisan de mes tristes destins !
O ciel! et quel est donc l'excès de ma misère
Si le trépas des miens me devient nécessaire ?
Si, trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père est un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir ; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que sa cendre mérite.
Partons. Vous vous taisez, je vois vos pleurs couler ;
Que ce silence.....

ICARE. O ciel ! oserai-je parler?

---

(1) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

ŒDIPE. Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?
ICARE. Un moment sans témoin daignerez-vous m'entendre ?
ŒDIPE, *à sa suite.*
Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer ?
ICARE. A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penser ;
Si vous y paraissez, votre mort est jurée.
ŒDIPE. Et qui de mes États me défendrait l'entrée ?
ICARE. Du sceptre de Polybe un autre est l'héritier.
ŒDIPE. Est-ce assez ? et ce trait sera-t-il le dernier ?
Poursuis, destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre,
Eh bien ! j'allais régner ; Icare, allons combattre :
A mes lâches sujets courons me présenter.
Parmi ces malheureux, prompts à se révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable ·
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable ;
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis ?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis ?
ICARE. Le gendre de Polybe ; et Polybe lui-même
Sur son front en mourant a mis le diadème.
A son maître nouveau tout le peuple obéit,
ŒDIPE. Eh quoi ! mon père aussi, mon père me trahit ?
De la rébellion mon père est le complice ?
Il me chasse du trône !
ICARE. Il vous a fait justice :
Vous n'étiez point son fils.
ŒDIPE. Icare !...
ICARE. Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret ;
Mais il le faut, Seigneur ; et toute la province...
ŒDIPE. Je ne suis point son fils !
ICARE. Non, Seigneur ; et ce prince
A tout dit en mourant. De ses remords pressé,
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé ;
Et moi, de son secret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la sévère justice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.
ŒDIPE. Je n'étais point son fils, et qui suis-je, grands dieux.
ICARE. Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naissance ;
Et je sais seulement qu'en naissant condamné,
Et sur un mont désert à périr destiné,
La lumière sans moi vous eût été ravie.
ŒDIPE. Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie ;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maison.
Où tombai-je en vos mains ?
ICARE. Sur le mont Cithéron.
ŒDIPE. Près de Thèbe ?
ICARE. Un Thébain, qui se dit votre père,
Exposa votre enfance en ce lieu solitaire.
Quelque dieu bienfaisant guida vers vous mes pas ·
La pitié me saisit, je vous pris dans mes bras,
Je ranimai dans vous la chaleur presque éteinte.
Vous viviez ; aussitôt je vous porte à Corinthe ;
Je vous présente au prince : admirez vôtre sort !
Le prince vous adopte au lieu de son fils mort ;
Et, par ce coup adroit, sa politique heureuse
Affermit pour jamais sa puissance douteuse.
Sous le nom de son fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait sauvé.

Mais le trône en effet n'était point votre place ;
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chasse
ŒDIPE. O vous qui présidez aux fortunes des rois,
Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois,
Et, préparant vos coups par vos trompeurs oracles
Contre un faible mortel épuiser les miracles ?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu ?
ICARE. Jamais ; et le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître.
Mais longtemps de ses traits mon esprit occupé
De son image encore est tellement frappé,
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.
ŒDIPE. Malheureux ! eh ! pourquoi chercher à le connaître ?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin ; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais ; mais, malgré les maux que je prévois
Un désir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer,
Je crains de me connaître, et ne puis m'ignorer.

SCÈNE III. — ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE. Ah ! Phorbas, approchez.
ICARE. Ma surprise est extrême !
Plus je le vois, et plus... Ah ! Seigneur, c'est lui-même ;
C'est lui.
PHORBAS, *à Icare.*
Pardonnez-moi si vos traits inconnus...
ICARE. Quoi ! du mont Cithéron ne vous souvient-il plus ?
PHORBAS. Comment ?
ICARE. Quoi cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ;
Cet enfant qu'au trépas...
PHORBAS. Ah ! qu'est-ce que vous dites ?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?
ICARE. Allez, ne craignez rien, cessez de vous troubler ;
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joie.
Œdipe est cet enfant.
PHORBAS. Que le ciel te foudroie ?
Malheureux ! qu'as-tu dit ?
ICARE, *à Œdipe.* Seigneur, n'en doutez pas
Quoique ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras :
Vos destins sont connus, et voilà votre père...
ŒDIPE. O sort qui me confond ! ô comble de misère !
A Phorbas. Je serais né de vous ? le ciel aurait permis
Que votre sang versé...
PHORBAS. Vous n'êtes point mon fils.
ŒDIPE. Eh quoi ! n'avez-vous pas exposé mon enfance ?
PHORBAS. Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.
ŒDIPE. Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.
PHORBAS. Partez, Seigneur, fuyez vos enfants et la reine.
ŒDIPE. Réponds-moi seulement ; la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,
En montrant Icare. Le mis-tu dans ses bras ?
PHORBAS Oui, je le lui donnai.

Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie

ŒDIPE. Quel était son pays ?

PHORBAS. Thèbe était sa patrie.

ŒDIPE. Tu n'étais point son père ?

PHORBAS. Hélas ! il était né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné.

ŒDIPE. Quel était-il enfin ?

PHORBAS, *se jette aux pieds du roi.*
Seigneur, qu'allez-vous faire?

ŒDIPE. Achève je le veux.

PHORBAS. Jocaste était sa mere.

ICARE. Et voilà donc le fruit de mes généreux soins?

PHORBAS Qu'avons-nous fait tous deux?

ŒDIPE. Je n'attendais pas moins.

ICARE. Seigneur.....

ŒDIPE. Sortez, cruels, sortez de ma présence.
De vos affreux bienfaits craignez la récompense :
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

SCENE IV. — ŒDIPE.

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable !
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste et parricide, et pourtant vertueux.
Misérable vertu ! nom stérile et funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister :
Je tombais dans le piège en voulant l'éviter.
Un dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
Voilà tous mes forfaits ; je n'en connais point d'autres
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez !... Où suis-je ! Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides ;
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père ! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres ;
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.

SCÈNE V. — ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHŒUR.

JOCASTE. Seigneur, dissipez mon effroi,
Vos redoutables cris sont venus jusqu'à moi.

ŒDIPE. Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes !

JOCASTE. Quel malheur imprévu vous accable ?

ŒDIPE. Mes crimes.

JOCASTE. Seigneur.

ŒDIPE. Fuyez, Jocaste.

JOCASTE. Ah ! trop cruel époux !

ŒDIPE. Malheureuse ! arrêtez ; quel nom prononcez-vous ?
Moi votre époux ! quittez ce titre abominable

Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE. Qu'entends-je?

ŒDIPE. C'en est fait; nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, et je suis votre fils. (*Il sort.*)

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR. O crime!

SECOND PERSONNAGE DU CHŒUR.
O jour affreux! jour à jamais terrible

JOCASTE. Égine, arrache-moi de ce palais horrible.

ÉGINE. Hélas

JOCASTE. Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, sans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, soutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHŒUR.
Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits;
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCÈNE VI. — JOCASTE, ÉGINE, LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

LE GRAND-PRÊTRE.
Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes;
Un soleil plus serein se lève sur les têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déjà refermés,
La mort fuit: et le dieu du ciel et de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.
(*Ici on entend gronder la foudre, et l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE. Quels éclats! Ciel! où suis-je? et qu'est-ce que j'entends?
Barbares!...

LE GRAND-PRÊTRE. C'en est fait, et les dieux sont contents
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre;
Il vous permet encor de régner et de vivre;
Le sang d'Œdipe enfin suffit à son courroux.

LE CHŒUR. Dieux!

JOCASTE. O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRÊTRE. Il vit, et le sort qui l'accable
Des morts et des vivants semble le séparer;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée
Qui du sang de son père avait été trempée.
Il a rempli son sort; et ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grace:
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE. Et moi, je me punis. (*Elle se frappe.*
Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste
Laïus reçois mon sang; je te suis chez les morts:
J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.

LE CHŒUR. O malheureuse reine! ô destin que j'abhorre?

JOCASTE. Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous, Thébains, qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

FIN D'ŒDIPE

BRUTUS

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }
TITUS, fils de Brutus.
TULLIE, fille de Tarquin.
ALGINE, confidente de Tullie.
ARONS, ambassadeur de Porsenna.
MESSALA, ami de Titus.
PROCULUS, tribun militaire.
ALBIN, confident d'Arons.
SÉNATEURS.
LICTEURS.

La scène est à Rome.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéien; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valérius Publicola, consuls, président à cette assemblée : les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les sénateurs.

SCÈNE I. — BRUTUS, VALÉRIUS PUBLICOLA, LES SÉNATEURS.

BRUTUS. Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois,
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le sénat et craint un peuple libre.
Aujourd'hui, devant vous, abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux sénateurs de Rome il demande audience :
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS. Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre :
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Étrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains,
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains :
Mais ce n'est point assez; Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat;
Exilé par nos lois, qu'il sorte de l'État;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable:
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,

Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage.
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage:
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois : ce sont là tes traités.

BRUTUS. Rome sait à quel point sa liberté m'est chère:
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Épier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes,
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous : vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux ce dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute et qu'il tremble.

(Les sénateurs se lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.)

VALÉRIUS. Je vois tout le sénat passer à votre avis;
Rome, et vous, l'ordonnez : à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise; et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense!
A Brutus. C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts;
C'est vous qui le premier avez rompu nos fers;
De notre liberté soutenez la querelle:
Brutus en est le père et doit parler pour elle.

SCÈNE II. — LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, SUITE.

(Arons entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs et d'Albin son confident; il passe devant les consuls et le sénat, qu'il salue; et il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.)

ARONS. Consuls, et vous sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour;
Dont l'audace...

BRUTUS. Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Étrurie
N'est point encor connu dans le sénat romain.
Poursuivez.

ARONS. Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet état s'expose,

Comme un de ses enfants j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous ;
C'est en vain que Titus en détourna les coups :
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire :
Si du peuple romain le sénat est le père,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous, qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème ?
Qui peut de vos serments vous dégager ?

BRUTUS. Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien :
Il nous rend nos serments lorsqu'il trahit le sien ;
Et dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS. Ah ! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur ? et quel roi sans faiblesse ?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ses sujets ; vous, faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint, et le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfants ; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les lois en voulant les venger,
Et renverser l'État au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœu
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS. Arons, il n'est plus temps : chaque État a ses lois,
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,

Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême.
Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toscans, chez vous elle a choisi ses rois,
Ils nous ont apporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur cour avec la tyrannie.
Il se lève. Pardonnez-nous, grands dieux, si le peuple romain
A tardé si longtemps à condamner Tarquin !
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes,
Le bien public est né de l'excès de ses crimes,
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.
(*Les consuls descendent vers l'autel, et le sénat se lève.*)
O Mars, dieu des héros, de Rome, et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles,
Sur ton autel sacré, Mars, reçois nos serments,
Pour ce sénat, pour moi, pour tes dignes enfants.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments ;
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre!

ARONS, *avançant vers l'autel.*

Et moi, sur cet autel qu'ainsi vous profanez,
Je jure au nom du roi, que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfants, une guerre immortelle.
(*Les sénateurs font un pas vers le Capitole.*)
Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas ;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains
Pour mieux braver son père et tous les souverains.
Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses
Sont-ils votre conquête, où vous sont-ils donnés ?
Est-ce pour les ravir que vous les détrônez?
Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *se tournant vers Arons.*

Vous connaissez bien mal et Rome et son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent.
Prenez cet or, Arons ; il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille
Le sénat à mes soins a confié sa fille.

Elle n'a point ici de ces respects flatteurs
Qui des enfants des rois empoisonnent les cœurs,
Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse ;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et surtout au malheur.
Dès ce jour, en son camp que Tarquin la renvoie ;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie :
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome et le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour : ce temps doit vous suffire.
Ma maison cependant est votre sûreté ;
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse :
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le sénat romain.
Aux sénateurs. Et nous, du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête ;
Suspendons ces drapeaux et ces dards tout sanglants
Que ses heureuses mains ont ravi aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père et les armes du fils!

SCÈNE III. — ARONS, ALBIN.

Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartemen de la maison de Brutus.)

ARONS. As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfants.
Crois-moi, la liberté, que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage ;
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix :
Mais si ce fier sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Étouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde ;
Affranchissons la terre, et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il...?

ALBIN. Seigneur, il doit ici se rendre ;
A toute heure il y vient : Titus est son appui.

ARONS. As-tu pu lui parler? Puis-je compter sur lui?

ALBIN. Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur :

Maître de son secret, et maître de lui-même,
Impénétrable, et calme en sa fureur extrême.

ARONS. Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin régnant, me reçut dans ces lieux,
Et ses lettres depuis... Mais je le vois paraître.

SCÈNE IV. — ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS. Généreux Messala, l'appui de votre maître,
Eh bien ! l'or de Tarquin, les présents de mon roi
Des sénateurs romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers praticiens sont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils sans passions, sans intérêt, sans vice ?

MESSALA. Ils osent s'en vanter ; mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité que rien ne peut gagner
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner ;
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadème ;
Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-même.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisants de patrons et de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers ; et, sous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS. Parmi vos citoyens, en est-il d'assez sage
Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

MESSALA. Peu sentent leur état ; leurs esprits égarés
De ce grand changement sont encore enivrés ;
Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les rois pense être roi lui-même.
Mais, je vous l'ai mandé, seigneur, j'ai des amis,
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis ;
Qui, dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles ;
Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les États.

ARONS. De ces braves Romains que faut-il que j'espère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA. Ils sont prêts à tout faire ;
Tout leur sang est à vous : mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats :
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup, mais, devenu leur maître,
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis :
Nous sommes de leur gloire un instrument servile
Rejeté par dédain, dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux :
Ils demandent un chef digne de leur courage
Dont le nom seul impose à ce peuple volage ;
Un chef assez puissant pour obliger le roi,
Même, après le succès, à nous tenir sa foi ;

Ou, si de nos desseins la trame est découverte
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS. Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus

MESSALA. Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus;
Cependant...

ARONS. De quel œil voit-il les injustices
Dont ce sénat superbe a payé ses services?
Lui seul a sauvé Rome, et toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur;
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA. Et je sais qu'il murmure;
Son cœur altier et prompt est plein de cette injure;
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'observe d'assez près son âme impérieuse,
Et de son fier courroux la fougue impétueuse:
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire:
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un consul, un père, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et surtout ses exploits
Connaissez donc Titus; voyez toute son âme,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS. Il l'aimerait?

MESSALA. Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur:
Il en rougit lui-même, et cette âme inflexible
N'ose avouer qu'elle aime, et craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS. C'est donc des sentiments et du cœur d'un seul homme
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome!
A Albin. Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
A Messala. Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science
Je lirai dans son âme, et peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente, ou est supposé représenter un appartement du palais des consuls.

SCÈNE I. — TITUS, MESSALA.

MESSALA. Non, c'est trop offenser ma sensible amitié:
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne.

TITUS. Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne,
Ne me reproche rien.

MESSALA. Quoi! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer si longtemps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchants?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.

Quoi donc! l'ambition qui domine en votre âme
Éteignait-elle en vous de si chers sentiments?
Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourments?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS. Ah! j'aime avec transport, je hais avec furie:
Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA. Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, et non pas vos injures?

TITUS. Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce sénat jaloux:
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire.
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire;
Mon cœur, enorgueilli du succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats:
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte:
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA. Quelle est donc cette honte et ce grand repentir?
Et de quels sentiments auriez-vous à rougir?

TITUS. Je rougis de moi-même et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA. Quoi donc! l'ambition, l'amour et ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS. L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse et me refuse un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon sang.
Au milieu du dépit dont mon âme est saisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'osais y prétendre, et ton cœur est jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait, elle partait; mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur;
Je rentrais dans mes droits, je sortais d'esclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi, le fils de Brutus, moi, l'ennemi des rois,
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des lois!
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate!
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour-à-tour.

MESSALA. Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS. Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égarements.

MESSALA. J'approuve et votre amour et vos ressentiments.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience et non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux et de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir victime de l'État,
Oublié de Tullie, et bravé du sénat?
Ah! peut-être, seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et se venger de l'autre.

TITUS. De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu

N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères :
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir ?

MESSALA. Oui, seigneur, dès ce jour.

TITUS. Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il la fit pour régner.

MESSALA. Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonnez : vous savez quel est son héritage;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, seigneur; mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr ;
Si mon sang...

TITUS. Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques moments égaré ma raison ;
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la mollesse;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA. Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS. Ah, quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enlève Tullie ;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II. — TITUS, ARONS.

ARONS. Après avoir en vain près de votre sénat
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet État,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome et soutient son pays
Au bord du précipice où le sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne et d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, et d'un parti plus juste !
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne salaire aurait été payé!
Il est, il est des rois, j'ose ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise, et le sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur ;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TUS. Je rends grâce à vos soins, seigneur, et mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du sénat, j'ai droit de le haïr ;
Je le hais : mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,

Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats, nous marchons réunis;
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis, et ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux :
J'aime encor mieux, seigneur, ce sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS. Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère :
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un État qui passe en république?
Vos lois sont vos tyrans; leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien que la cour, seigneur, a ses naufrages;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on se vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs;
Il récompense, il aime, il prévient les services :
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
Ébloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux ;
Et les sévères lois se taisent devant nous.
Ah! que, né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déjà dit, il vous aimait, seigneur ;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur :
Du sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS. J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et, son premier esclave, être tyran sous lui.
Grâce au ciel, je n'ai point cette indigne faiblesse;
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse ;
Je sens que mon destin n'était point d'obéir ;
Je combattrai vos rois; retournez les servir.

ARONS. Je ne puis qu'approuver cet excès de constance ;
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours : hier encor, seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur :
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire et ma fille.

TITUS, *en se détournant*. Sa fille! dieux! Tullie! O vœux infortunés!

ARONS, *en regardant Titus.*
Je la ramène au roi que vous abandonnez;
Elle va, loin de vous et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre sénat,
Persécutez son père, opprimez son État.
J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCÈNE III. — TITUS, MESSALA.

TITUS. Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!... mais non, ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore?
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser, lui consacrer ma vie!
Le ciel à mes désirs eût destiné Tullie!
Malheureux que je suis!

MESSALA. Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS. Bannissons un espoir si frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du capitole;
Le peuple, rassemblé sous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, et pleins de mes travaux
M'attend pour prononcer les serments redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA. Allez servir ces rois.

TITUS. Oui, je les veux servir;
Oui, tel est mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA. Vous gémissez pourtant!

TITUS. Ma victoire est cruelle.

MESSALA. Vous l'achetez trop cher.

TITUS. Elle en sera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis;

MESSALA. Allons, suivons ses pas; aigrissons ses ennuis;
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE IV. — BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS. Arrêtez, Messala : j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA. A moi, seigneur?

BRUTUS. A vous. Un funeste poison
Se répand en secret sur toute ma maison.
Tibérius, mon fils, aigri contre son frère,
Laisse éclater déjà sa jalouse colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie autant qu'avec adresse;
Il leur parle, et je crains les discours séduisants
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître
Messala, je prétends ne rien craindre de lui;
Allez lui commander de partir aujourd'hui :

Je le veux.

MESSALA. C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS. Ce n'est pas tout : mon fils avec vous est lié ;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié.
Comme sans artifice, il est sans défiance :
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux, et corrompre son cœur.

MESSALA. C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, seigneur
Il sait vous imiter, servir Rome et vous plaire
Il aime aveuglément sa patrie et son père.

BRUTUS. Il le doit : mais surtout il doit aimer les lois;
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer n'aime point sa patrie.

MESSALA. Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS. Il a fait son devoir.

MESSALA. Et Rome eût fait le sien
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS. Non, non : le consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption :
Le prix de la vertu serait héréditaire.
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté :
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, je me plais à le croire,
Représentez-lui mieux sa véritable gloire ;
Étouffez dans son cœur un orgueil insensé :
C'est en servant l'État qu'il est récompensé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui ;
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme :
Le flatter, c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA. Je me bornais, seigneur, à le suivre aux combats;
J'imitais sa valeur, et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité; mais, s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS. Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs:
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÈNE V. — MESSALA.

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser et les foudres sont prêtes.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — Arons, Albin, Messala.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence.
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont pas livrés?
Tarquin est-il content? crois-tu qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise.

ALBIN. Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit;
Il pense de vos mains tenir son diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS. Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux,
Ou demain sous ses lois Rome sera rangée;
Rome en cendres peut-être, et dans son sang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis
Commande à des sujets malheureux et soumis,
Que d'avoir à dompter, au sein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
A Albin. Allez; j'attends ici la princesse en secret.
A Messala. Messala, demeurez.

SCÈNE II. — Arons, Messala.

ARONS. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engag

MESSALA. Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop sa patrie, et tient trop de Brutus.
Il se plaint du sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge et de ses passions,
Semblaient ouvrir son âme à mes séductions.
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte!
Son amour est au comble, et Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi Rome imprime en son cœur
En vain j'ai combattu ce préjugé sévère;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère;
De son entretien même il m'a soudain privé;
Et je hasardais trop, si j'avais achevé.

ARONS. Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA. J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère,
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS. Quoi! vous auriez déjà gagné Tibérinus?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue?

MESSALA. Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis longtemps,
De son frère et de lui les honneurs différents;
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces solennités volant devant Titus,

Sont pour lui des affronts qui, dans son âme aigrie,
Echauffent le poison de sa secrète envie.
Et cependant Titus, sans haine et sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire.
J'ai saisi ces moments; j'ai su peindre à ses yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux;
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang suprême
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il est à vous, Seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS. Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA. Titus seul y commande, et sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins;
C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hasarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

ARONS. Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Et Tullie, et le trône, offerts à son courage?

MESSALA. Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

ARONS. Mais il aime Tullie.

MESSALA. Il l'adore, Seigneur,
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ses pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment quelquefois renverse un grand courage.
Je sais quel est Titus : ardent, impétueux,
S'il se rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblants les fronts humiliés :
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui...

ARONS. Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui,
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche
Peut plus pour amollir cette vertu farouche
Que les subtils détours et tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà les conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout : ils sont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Messala se retire.*)

SCÈNE III. — TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS. Madame, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE. Dieux! protégez mon père, et changez son destin!
Elle lit. « Le trône des Romains peut sortir de sa cendre :
« Le vainqueur de son roi peut en être l'appui;
« Titus est un héros : c'est à lui de défendre

« Un sceptre que je veux partager avec lui.
« Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie;
« Songez que mon destin va dépendre de vous.
« Vous pourriez refuser le roi de Ligurie;
« Si Titus vous est cher, il sera votre époux. »
Ai-je bien lu?.. Titus?.. Seigneur, est-il possible?
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait?.. mais d'où sait-il?.. et comment?.. Ah seigneur?
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triste princesse;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS. Non, madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, et vous servir;
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jetez sur eux;
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet empire,
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE. Je servirais mon père, et serais à Titus!
Seigneur, il se pourrait...

ARONS. N'en doutez point, princesse;
Pour le sang de ses rois ce héros s'intéres
De ces républicains la triste austérité
De son cœur généreux révolte la fierté.
Les refus du sénat ont aigri son courage;
Il penche vers son prince, achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadême
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout de lui;
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui;
Arrachez au sénat, rendez à votre père
Ce grand appui de Rome et son dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains
Et la cause d'un père, et le sort des Romains.

SCENE IV. — TULLIE, ALGINE.

TULLIE. Ciel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé, tout change; et ta justice,
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.
A Algine. Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore!
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! et qu'il l'ignore?
Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus, pour le sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE. Je sais que le sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE. Il fera tout pour moi, n'en doute point; il m'aime.
Va, dis-je...

Algine sort. Cependant, ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu!
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!

De Titus et de lui je serais le lien!
Le bonheur de l'État va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis : Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber, si Titus est à moi :
Ton héros m'aime : tremble, et reconnais ton roi.

SCÈNE V. — TITUS, TULLIE.

TITUS. Madame, est-il bien vrai? daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous,
Cet ennemi...

TULLIE. Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet... Titus... Il faut me dire
Si j'avais sur votre ame un véritable empire.

TITUS. Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir
De mes feux, de mon crime, et de mon désespoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste;
L'amour vous a soumis des jours que je déteste :
Commandez, épuisez votre juste courroux :
Mon sort est en vos mains.

TULLIE. Le mien dépend de vous.

TITUS. De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine;
Moi, je ne serais plus l'objet de votre haine!
Ah! princesse, achevez; quel espoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur!

TULLIE, *en lui donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie et mon père
Tandis qu'il lit. Je puis donc me flatter... Mais quel regard sévère!
D'où vient ce morne accueil, et ce front consterné?
Dieux!...

TITUS. Je suis des mortels le plus infortuné;
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur et soudain me l'arrache;
Et, pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime et vous perds,

TULLIE. Vous, Titus?

TITUS. Ce moment a condamné ma vie
Au comble de l'horreur et de l'ignominie;
A trahir Rome ou vous; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE. Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus : un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon âme ravie
Peut de ses sentiments s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'oses-tu parler de malheur et de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits;
Ce sont là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et met dans la balance
Les refus du sénat, et la toute-puissance.

Choisis, de recevoir ou de donner la
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui tendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE. Eh bien! crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS. D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidèle;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter!
De vous perdre, madame, et de vous mériter.

TULLIE. Ainsi donc pour jamais...

TITUS. Ah! pardonnez, princesse
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter ni vous suivre :
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE. Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS. Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'âme romaine :
Aimez ma république, et soyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du sang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les Romains, vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE. Qui? moi, j'irai trahir?..

TITUS. Mon désespoir m'égare :
Non, toute trahison est indigne et barbare.
Je sais ce qu'est un père, et ses droits absolus;
Je sais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE. Ecoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS. Eh! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie?

TULLIE. Ta patrie! ah! barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS. Nous sommes ennemis... La nature, la loi
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE. Nous ennemis! ce nom peut sortir de ta bouche

TITUS. Tout mon cœur la dément.

TULLIE. Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VI. — BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, LICTEURS.

BRUTUS, *à Tullie.* Madame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques,
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir :
Je vous privai d'un père, et dus vous en servir.
Allez, et que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois

Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin :
Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois, et le bonheur du monde.
A Arons. Le sénat vous la rend, seigneur; et c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.
TITUS, *éloigné.* O de ma passion fureur désespérée!
(*Il va vers Arons.*)
Je ne souffrirai point. Non... permettez, seigneur...
(*Brutus et Tullie sortent avec leur suite.*)
(*Arons et Messala restent.*)
Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur?
A Arons. Pourrais-je vous parler?
ARONS. Seigneur, le temps me presse,
Il me faut suivre ici Brutus et la princesse;
Je puis d'une heure encore retarder son départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ses destins, et peut-être du vôtre. (*Il sort*

SCENE VII. — TITUS, MESSALA.

TITUS. Sort qui nous a rejoints, et qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur et tes larmes.
MESSALA. Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
TITUS. Non, c'en est fait : Titus n'en sera point l'époux.
MESSALA. Pourquoi? Quel vain scrupule à vos désirs s'oppose?
TITUS. Abominables lois que la cruelle impose!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerais mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être.
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus quel horrible destin!
MESSALA. Vous eûtes les vertus d'un citoyen romain;
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître :
Seigneur, vous serez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire et l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce consul, ce héros que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humaine
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.

Rome n'a point pour eux une haine immortelle.
Rome va les aimer si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des États, et qu'ailleurs on désire,
Est des gouvernements le meilleur ou le pire;
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS. Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être.

MESSALA. Eh bien! apprenez donc que l'on va vous ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS. Un autre! arrête; dieux! parle... qui?

MESSALA. Votre frère

TITUS. Mon frère?

MESSALA. A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS. Mon frère trahit Rome?

MESSALA. Il sert Rome et son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS. Ciel!... perfide!... écoutez : mon cœur longtemps séduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang...

MESSALA. Vous pouvez m'en punir.
Frappez, je le mérite en voulant vous servir:
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante;
Et, leur tête à la main, demandez au sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat;
Ou moi-même à l'instant, déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS. Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCÈNE VIII. — TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN. L'ambassadeur toscan peut maintenant vous voir;
Il est chez la princesse.

TITUS. Oui, je vais chez Tullie.
J'y cours. O dieux de Rome! O dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!.. Allons...
A Messala. Tu vois ce Capitole
Tout plein des monuments de ma fidélité.

MESSALA. Songez qu'il est rempli d'un sénat détesté.

TITUS. Je le sais Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la course;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source,
Votre victime est pure; et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime,
Dieux! sauvez les Romains, frappez avant le crime!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — Titus, Arons, Messala.

TITUS. Oui, j'y suis résolu, partez; c'est trop attendre :
Honteux, désespéré, je ne veux rien entendre;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah dieux!

ARONS. Pour vos intérêts seuls, arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS. Moi, je l'ai demandée!

ARONS. Hélas! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux!
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites;
Il n'y faut plus penser.

TITUS. Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte et mon abaissement;
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses.
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que, parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ses pleurs et ses charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS. J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire :
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, seigneur.

MESSALA. O ciel!

SCÈNE II. — Titus, Messala.

TITUS. Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir;
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA. Vous voulez...

TITUS. Je suis loin de trahir ma patrie,
Rome l'emportera, je le sais; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats :
En dépit du sénat je retiendrai ses pas;
Je prétends que dans Rome elle reste en ôtage :
Je le veux.

MESSALA. Dans quels soins votre amour vous engage,
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux?

TITUS. Eh bien! c'est au sénat qu'il faut que je m'adresse.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudesse;
Dis-leur que l'intérêt de l'État, de Brutus ..
Hélas! que je m'emporte en desseins superflus!

MESSALA. Dans la juste douleur où votre âme est en proie,

Il faut, pour vous servir...

TITUS. Il faut que je la voie,
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA. Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS. Je suis perdu! c'est-elle,

SCÈNE III. — TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE. On vous attend, madame.

TULLIE. Ah! sentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS. Non, demeurez.

TULLIE. Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS. Ah! dans ce jour affreux,
Je sais ce que je dois, et non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien! guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus;
Dictez, si vous l'osez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a sauvés mon courage,
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE. M'en préservent les dieux!
La nature te parle, et sa voix m'est trop chère;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père
Rassure-toi : Brutus est désormais le mien;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien,
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage:
Je serai dans tes mains sa fille, son otage.
Peux-tu délibérer? Penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point sur son front placé le diadême;
Mais, sous un autre nom, n'est-il pas roi lui-même?
Son règne est d'une année, et bientôt... Mais, hélas!
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS. Votre haine; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE. Ah! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagements, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien est confus,
Et tes trompeurs serments, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie,
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romains dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,

Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir et m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu ;
Et je vais...

TITUS, *l'arrêtant.*

Non, madame, il faut vous satisfaire :
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire;
D'autant plus malheureux que, dans ma passion,
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion ;
Que je ne goûte point, dans mon désordre extrême,
Le triste et vain plaisir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler,
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et déteste ses feux ;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE. Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse ;
Mais, malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui se repentirait d'avoir servi son maître ;
Que je fais souverain, et qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend ; consulte, délibère :
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens sous ces murs odieux
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS. Vous ne périrez point. Je vais...

TULLIE. Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hasardes ta tête;
On peut te soupçonner ; demeure, adieu ; résous
D'être mon meurtrier ou d'être mon époux.

SCÈNE IV. — TITUS.

Tu l'emportes, cruelle, et Rome est asservie;
Reviens régner sur elle ainsi que sur ma vie ;
Reviens ; je vais me perdre, ou vais te couronner:
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala ; ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience !
Maîtresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE V. — TITUS, MESSALA.

TITUS. Sers ma fureur enfin, sers mon fatal amour :
Viens, suis-moi.

MESSALA. Commandez, tout est prêt ; mes cohortes
Sont au mont Quirinal et livreront les portes,
Tous nos braves amis vont jurer avec moi

De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps ; déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.
TITUS. L'heure approche ; Tullie en compte les moments...
Et Tarquin, après tout, eut mes premiers serments.
Le sort en est jeté.
(Le fond du théâtre s'ouvre.)
Que vois-je ? c'est mon père.

SCÈNE VI. — BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS. Viens, Rome est en danger : c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime
L'honneur de commander dans ce péril extrême :
Le sénat te l'accorde : arme-toi, mon cher fils ;
Une seconde fois va sauver ton pays ;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.
TITUS. Ciel !..
BRUTUS. Mon fils !..
TITUS. Remettez, seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du sénat et le sort des Romains.
MESSALA. Ah ! quel désordre affreux de son âme s'empare !
BRUTUS. Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare ?
TITUS. Qui ? moi, seigneur !
BRUTUS. Eh quoi ! votre cœur égaré
Des refus du sénat est encore ulcéré !
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah ! mon fils, est-il temps d'écouter vos caprices ?
Vous avez sauvé Rome et n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre ?
Va, cesse de briguer une indigne faveur ;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur ;
Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère :
De l'État et de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros ; sois plus, sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Ces triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, soutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te suis. Dans mon âge débile
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai, comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et sans roi.
TITUS. Ah, Messala !

SCÈNE VII. — BRUTUS, VALÉRIUS, TITUS, MESSALA.

VALÉRIUS. Seigneur, faites qu'on se retire
BRUTUS, *à son fils.* Cours, vole...
(Titus et Messala sortent.)
VALÉRIUS.
On trahit Rome.
BRUTUS. Ah ! qu'entends-je ?
VALÉRIUS. On conspire,
Je n'en saurais douter ; on nous trahit, seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur ;

Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre,
Et d'indignes Romains ont paru de se rendre.

BRUTUS. Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALÉRIUS. Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partisans des rois et de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'État,
Ardents à désunir le peuple et le sénat.
Messala les protège; et, dans ce trouble extrême,
J'oserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS. Observons tous leurs pas; je ne puis rien de plus :
La liberté, la loi dont nous sommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.
Arrêter un Romain sur de simples soupçons,
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage!
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le sénat nous suive.

SCÈNE VIII. — BRUTUS, VALÉRIUS, PROCULUS.

PROCULUS. Un esclave, seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS. Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS. Oui, d'un avis fidèle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS. Peut-être des Romains le salut en dépend:
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
A Proculus. Vous, allez vers mon fils, qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale,
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I. — BRUTUS, LES SÉNATEURS, PROCULUS, LICTEURS, L'ESCLAVE VINDEX.

BRUTUS. Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie;
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait : Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfants
Qui conspiraient contre elle, et servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie,
A ce perfide Arons il vendait sa patrie :
Mais le ciel a veillé sur Rome et sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours...
En montrant l'esclave. Il a prévu le crime, et son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses complices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,

Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être :
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir;
Et qui sait conspirer, sait se taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance : il se frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti;
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides;
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfants,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos serments.
Rome, la liberté, demandent leur supplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.
A l'esclave. Et toi, dont la naissance et l'aveugle destin
N'avaient fait qu'un esclave, et dût faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée;
Et prenant désormais des sentiments plus grands,
Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS. Arons est arrêté, seigneur, et je l'amène.

BRUTUS. De quel front pourra-t-il?...

SCÈNE II. — BRUTUS, LES SÉNATEURS, ARONS, LICTEURS.

ARONS. Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolents viennent de m'arrêter :
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS. Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS. L'ambassadeur d'un roi!...

BRUTUS. Traître, tu ne l'es plus;
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains, discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et, partout bienfaisants, sont partout révérés.
A ces traits, si tu peux, ose te reconnaître :
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus, des lois de cet État,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le sénat
Ce peuple auguste et saint sait respecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore :
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons :
Et le seul châtiment qu'ici nous t'imposons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides

Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi ;
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie,
La sainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCENE III. — Les Sénateurs, Brutus, Valérius, Proculus.

BRUTUS. Eh bien ! Valérius?
Ils sont saisis, sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez?
VALÉRIUS. Songez que vous êtes Brutus.
BRUTUS. Expliquez-vous...
VALÉRIUS. Je tremble à vous en dire plus.
(Il lui donne des tablettes.)
Voyez, seigneur; lisez, connaissez les coupables.
BRUTUS, *prenant les tablettes.*
Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérius? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?
VALÉRIUS. Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux :
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, et pour moi plus sensible.
BRUTUS. Qu'entends-je ?
VALÉRIUS. Reprenez cette liste terrible
Que chez Messala même a saisi Proculus.
BRUTUS. Lisons donc... Je frémis, je tremble. Ciel! Titus!
(Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.)
VALÉRIUS. Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes.
Peut-être il détestait cet horrible attentat.
BRUTUS. Allez, pères conscrits, retournez au sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place :
Allez, exterminez ma criminelle race;
Punissez-en le père, et jusque dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCÈNE IV. — Brutus.

Grands dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis?
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverser ses sacrés fondements?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfants?
Ah ! que Tibérinus, en sa lâche furie,
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie,
Le coup en est affreux, le traître était mon fils !
Mais Titus! un héros! l'amour de son pays !
Qui, dans ce même jour, heureux et plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse et celui des Romains !
Titus! dieux!

SCÈNE V. — BRUTUS, VALÉRIUS, SUITE, LICTEURS.

VALÉRIUS. Du sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.
BRUTUS. Moi?
VALÉRIUS. Vous seul.
BRUTUS. Et du reste en a-t-il ordonné?
VALÉRIUS. Des conjurés, seigneur, le reste est condamné:
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.
BRUTUS. Et du sort de mon fils le sénat me rend maître?
VALÉRIUS. Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.
BRUTUS. O patrie!
VALÉRIUS. Au sénat que dirai-je, seigneur?
BRUTUS. Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne;
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... Pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.
VALÉRIUS. Seigneur, Tullie...
BRUTUS. Eh bien!...
VALÉRIUS. Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.
BRUTUS. Comment, seigneur?
VALÉRIUS. A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reste infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahissait, seigneur, c'était pour elle
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais, tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.
BRUTUS. Justes dieux!
VALÉRIUS. C'est à vous de juger de son crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime:
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.
BRUTUS. Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.
VALÉRIUS. Plein de votre vertu, seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint et vous admire;
Et je vais au sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre âme et de votre douleur.

SCENE VI. — BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS. Non, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine:
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser: mon fils n'est point coupable.
PROCULUS. Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir;
Peut-être on hait sa gloire, on cherche à la flétrir.
BRUTUS. Plût au ciel!
PROCULUS. De vos fils c'est le seul qui vous reste.
Qu'il soit coupable ou non de ce complot funeste,
Le sénat indulgent vous remet ses destins:
Ses jours sont assurés puisqu'ils sont dans vos mains;
Vous saurez à l'État conserver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.
BRUTUS. Je suis consul de Rome.

SCÈNE VII. — BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *dans le fond du théâtre, avec des licteurs.*

PROCULUS. Le voici.

TITUS. C'est Brutus! O douloureux moments!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants!
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS. Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un; que dis-je? ah! malheureux Titus!
Parle; ai-je encore un fils!

TITUS. Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS. Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
Il s'assied. Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir absolu?
De trahir tes serments?

TITUS. Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même et je me cherche encore;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment:
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS. Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton sang à mes yeux rendait encor plus beaux!
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS. Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS. Achève, malheureux.

TITUS. Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie:
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
(Il se jette à genoux.)
A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins Mon fils, Brutus ne te hait pas;
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire
De la honte où je suis défendra ma mémoire:
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,

Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.
BRUTUS. Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pays !
Proculus.... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse ;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse ;
Viens embrasser ton père ; il t'a dû condamner :
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
Va, ne t'attendris point, soit plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.
TITUS. Adieu : je vais périr digne encore de mon père.
(On l'emmène.)

SCÈNE VIII. — BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS. Seigneur, tout le sénat, dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...
BRUTUS. Vous connaissez Brutus et l'osez consoler !
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle :
Rome seule a mes soins ; mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces moments affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux ;
Que je finisse au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir : en vengeant la patrie.

SCÈNE IX. — BRUTUS, PROCULUS, UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

Seigneur...
BRUTUS. Mon fils n'est plus !
LE SÉNATEUR. C'en est fait... et mes yeux...
BRUTUS. Rome est libre : il suffit... Rendons grâces aux dieux.

FIN DE BRUTUS.

ADÉLAIDE DU GUESCLIN

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE DUC DE VENDOME.
LE DUC DE NEMOURS.
LE SIRE DE COUCY.
ADELAIDE DU GUESCLIN
TAISE D'ANGLURE.
DANGESTE, confident du duc de Nemours
UN OFFICIER.
UN GARDE.

La scène est à Lille.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — LE SIRE DE COUCY, ADÉLAÏDE.

COUCY. Digne sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français, dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :

Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite, et le cœur de Coucy,
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.
ADÉLAÏDE. Je sais quel est Coucy : sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours place la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.
COUCY. Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,
Si, du duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais, et l'enlève à la France :
Mais dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros, mon âme prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas : je vois, avec douleur,
De ses emportements l'indiscrète chaleur;
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
Il est né violent, non moins que magnanime;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les passions sont en lui des fureurs :
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
Et qui saurait, madame, où placer ses services,
S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse et des princes parfaits?
Tout mon sang est à lui; mais enfin cette épée,
Dans celui des Français a regret s'est trempée;
Ce fils de Charles six...
ADÉLAÏDE. Osez-le nommer roi;
Il l'est, il le mérite.
COUCY. Il ne l'est pas pour moi.
Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage :
Tous mes vœux sont pour lui; mais l'amitié m'engage
Mon bras est à Vendôme, et ne peut aujourd'hui
Ni servir, ni traiter, ni changer, qu'avec lui.
Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes ministres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité;
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
Révolté sa fierté par des vérités dures :
Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
Madame, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous avant qu'aux murs de Lille
Vendôme, trop heureux, vous donnât cet asile;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
Les lauriers de Guesclin aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait, et peut-être l'amour,
Plus puissant et plus doux l'ordonnait à son tour :
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,

Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint, parut, et son heureux secours
Punit leur insolence et sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur;
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur;
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire:
Il a par trop de droits mérité de vous plaire;
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur,
Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur;
La justice et l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre;
Je me tais... mais sachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;
Je céderais à peine aux enfants des rois même:
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
Je fais plus: de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec et d'un cœur sans envie
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service et mes vœux;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux
Voilà mes sentiments. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADÉLAÏDE. Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare et grand exemple!
Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
Connaît l'amitié seule et peut braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on sait vous connaître;
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi:
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

COUCY. Vos ordres sont sacrés: que faut-il que je fasse?

ADÉLAÏDE. Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore:
J'en vois toute la gloire; et quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour
Il daigna me sauver et l'honneur et le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, seigneur, et je me tais.
Mais malgré son service et ma reconnaissance,
Il faut par des refus répondre à sa constance;
Sa passion m'afflige: il est dur à mon cœur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
A ce prince, à moi-même épargnez cet outrage;
Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.

Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
Modérer de son cœur les transports turbulents.
Daignez débarrasser ma vie et ma fortune
De ces nœuds trop brillants, dont l'éclat m'importune;
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront sa tendresse où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel temps pour l'hyménée!
Des armes de mon roi Lille est environnée;
J'entends de tous côtés les clameurs des soldats,
Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
La terreur me consume, et votre prince ignore
Si Nemours... si son frère, hélas! respire encore.
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours...
On disait que la parque avait tranché ses jours;
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidèle.
S'il est vrai que sa mort... Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, et le trouble où je suis.

COUCY. Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, madame; et peut-être vos vœux....

ADELAÏDE. Ah, Coucy! prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras;
Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas;
Pleurante et désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY. Je plains cette douleur où votre âme est en proie;
Et, loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux:
Mais, quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire;
Je ne puis rien de plus: le prince est soupçonneux,
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux;
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie;
Je vous perdrais peut-être; et mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez vous moins contraire;
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, et maître de mon âme,
J'abandonne à leur sort et vos vœux et sa flamme.
Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir,
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame; et puisque enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce héros qui serait son appui:
Je vous laisse y penser, et je cours près de lui
Adieu, Madame.

SCÈNE II. — ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADELAÏDE. Où suis-je? hélas! tout m'abandonne,
Nemours... de tous côtés le malheur m'environne.
Ciel! qui m'arrachera de ce cruel séjour?

TAÏSE. Quoi du duc de Vendôme, et le choix et l'amour
Quoi! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie,

Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés?

ADÉLAÏDE. Ici du haut des cieux du Guesclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple :
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE. Quoi ! dans ces tristes temps de ligues et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encore si douteux,
Où les enfants des rois sont divisés entre eux;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs et pour en être aimée,
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAÏDE, *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE. Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes?
Si Vendôme vous aime, et si, par son secours...

ADÉLAÏDE. Laisse-là ses bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? sait-on s'il vit encore?

TAÏSE. Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame?

ADELAÏDE. Il est trop vrai ; je l'avoue, et mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE. Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi!

ADÉLAÏDE. Le secret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux, toujours brûlants dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance ;
Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présents,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidents;
Et Vendôme, surtout ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris... mais, ô soins superflus !
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O temps où de Nemours en secret adorée,
Nous touchions, l'un et l'autre, au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quitta pour m'oublier peut-être;
Il partit: et mon cœur, qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette superbe ville:
Nemours à ce dessein devait servir d'appui;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage;
Il exposa mes jours pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés !
Ah! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi;
Son silence me tue : hélas! il sait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer;

Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer!
Et, pour comble de maux je dois tout à son frère!

TAÏSE. Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient

ADELAÏDE. C'est lui-même, ô ciel!

TAÏSE. Contraignez-vous

SCENE III. — LE DUC DE VENDÔME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

VENDÔME. J'oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble et les horreurs où mon destin me guide;
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons,
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre;
Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer :
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Écartent le tonnerre et bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux, et périt trop heureux.

ADÉLAÏDE. Tant d'honneurs, tant d'amour servent à me confondre;
Prince... que lui dirai-je? et comment lui répondre?
Ainsi, seigneur... Coucy, ne vous a point parlé?

VENDÔME. Non, madame... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime.

ADÉLAÏDE. Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours;
Vous qui le chérissez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, et près de son tombeau!
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

VENDÔME. Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amants, par le saint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée.
Son infidèle voix vous a mal informée :
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi
Pour m'apprendre sa perte eût dépêché vers moi?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutent la nature,
Et, protecteurs des lois, que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant savent se respecter;
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable, et m'afflige, et m'offense.
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADELAÏDE. Seigneur, il est vivant?

VENDÔME. Je lui pardonne, hélas!
Qu'au parti de son roi son intérêt le range;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge;

Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens :
Mais se mêler ici parmi les assiégeants,
Me chercher, m'attaquer, moi son ami, son frère!...

DÉLAÏDE. Le roi le veut sans doute.

VENDÔME. Ah! destin trop contraire!
Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi, levât sur moi sa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADÉLAÏDE. Lui!

VENDÔME. C'est trop d'amertume en des moments si doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen et vos charmes.
Qu'attendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

ADÉLAÏDE. Seigneur, de vos bienfaits mon âme est pénétrée;
La mémoire à jamais m'en est chère et sacrée :
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés ;
C'est mêler trop de gloire à mes calamités,
Et cet honneur...

VENDÔME. Comment! ô ciel! qui vous arrête?

ADÉLAÏDE. Je dois...

SCÈNE IV. — VENDOME, ADÉLAIDE, TAÏSE, COUCY.

COUCY. Prince, il est temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont au pied des remparts;
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards :
Venez vaincre.

VENDOME. Ah! courons; dans l'ardeur qui me presse,
Quoi! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse?
Vous détournez les yeux! vous tremblez! et je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCY. Le temps presse.

VENDOME. Il est temps que Vendôme périsse.
Il n'est point de Français que l'amour avilisse;
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je désire est moins barbare qu'elle.

DÉLAIDE. Ah! seigneur, modérez cet injuste courroux :
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentiments qui sont en ma puissance;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDOME. Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCÈNE V. — ADÉLAIDE, TAÏSE.

TAISE. Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADÉLAIDE. Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — VENDOME, COUCY.

VENDOME. Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
M'ont porté des secours en cent lieux différents.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.
COUCY. Ce courage brillant qu'en vous on voit paraître
Sera maître de tout quand vous en serez maître :
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu ;
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir et je vous ai suivi :
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi ;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillants, ce superbe guerrier ;
Vous l'avez pris vous-même ; et, maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.
VENDOME. D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux
Sous son casque fermé se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti malgré moi de nouvelles alarmes?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé :
Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.
COUCY. Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie ;
Que leur joug est pesant ; qu'on aime la patrie ;
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ;
Le sort au prince anglais voulut nous attacher ;
De votre sang, du sien, la querelle est commune ;
Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
Comme vous, aux Anglais le destin m'a lié,
Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié ;
Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre âme émue...
VENDÔME. Ah ! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCÈNE II. — VENDÔME, LE DUC DE NEMOURS, COUCY, SOLDATS, SUITE.

VENDÔME. Il soupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY. Son sang sur son visage a confondu ses traits;
Il est blessé, sans doute.
NEMOURS, *dans le fond du théâtre.* Entreprise funeste!
Qui de ma triste vie arrachera le reste!
Où me conduisez-vous?
VENDÔME. Devant votre vainqueur
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.
NEMOURS, *se tournant vers son écuyer.* Je ne crains que de vivre :
Sa présence m'accable, et je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus, et mes sens attendris...
VENDÔME. Quelle voix, quels accents ont frappé mes esprits?
NEMOURS, *le regardant.* M'as-tu pu méconnaître?
VENDÔME, *l'embrassant.* Ah, Nemours! ah, mon frère!
NEMOURS. Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.
VENDÔME. Tu n'es plus que mon frère. Ah, moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
A sa suite. Avez-vous par vos soins...
NEMOURS. Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.
VENDÔME. Ne te détourne point: ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier :
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!
NEMOURS. Je te plains davantage
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu sors.
VENDÔME. Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublierais peut-être ;
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte!
NEMOURS. Quel jour!
VENDÔME. Je le bénis
NEMOURS. Il est affreux.
VENDÔME. N'importe.
Tu vis, je te revois, et je suis trop heureux.
O ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux!
NEMOURS. Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné (car c'est ainsi qu'on aime),
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.
VENDÔME. J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentiments, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
A un officier de sa suite.
Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
A Nemours. Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie:
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.
NEMOURS. O ciel!.. elle vous aime!..
VENDÔME. Elle le doit, du moins.

Il n'était qu'un obstacle aux succès de mes soins;
Il n'en est plus: je veux que rien ne nous sépare.
NEMOURS. Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Écoute : à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? sais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?
VENDÔME. Oublions ces sujets de discorde et de haine.

SCÈNE III. — VENDÔME, NEMOURS, ADÉLAÏDE, COUCY.

VENDÔME. Madame, vous voyez que du sein du malheur
Le ciel qui nous protège, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère :
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.
ADÉLAÏDE. Le voici! malheureuse! ah! cache au moins tes pleurs!
NEMOURS, *entre les bras de son écuyer.*
Adélaïde... ô ciel!.. c'en est fait, je me meurs.
VENDÔME. Que vois-je! sa blessure à l'instant s'est r'ouverte!
Son sang coule.
NEMOURS. Est-ce à toi de prévenir ma perte?
VENDÔME. Ah! mon frère!
NEMOURS Ote-toi, je chéris mon trépas.
ADÉLAÏDE. Ciel!.. Nemours!
NEMOURS, *à Vendôme.* Laisse-moi.
VENDÔME. Je ne te quitte pas.

SCENE IV. — ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE. On l'emporte, il expire : il faut que je le suive.
TAÏSE. Ah! que cette douleur se taise et se captive.
Plus vous l'aimez, madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent...
ADÉLAÏDE. Je songe à son danger.
Voilà ce que l'amour et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait, sans doute,
C'est moi que dans ces murs il osait secourir;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins! quel fruit de sa constance!
Hélas! mon tendre amour accusait son absence :
Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
J'ai revu ce que j'aime, et l'ai revu mourant;
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
Ah! Taïse! est-ce ainsi que je lui suis rendue?
Va le trouver; va, cours auprès de mon amant.
TAÏSE. Eh! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir...
ADÉLAÏDE. J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours!
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours?
Il faut que je le voie, et que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante.
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...
TAÏSE. Au nom de cet amour arrêtez, demeurez.
Reprenez vos esprits.
ADÉLAÏDE. Rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE V. — VENDÔME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

ADÉLAÏDE. O prince! en quel état laissez-vous votre frère?
VENDÔME. Madame, par mes mains son sang est arrêté;
Il a repris sa force et sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre et le seul en alarmes;

Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes ;
Et je hais ma victoire et mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés ;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADÉLAÏDE. Je ne vous promis rien ; vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDÔME. Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!..

ADÉLAÏDE. D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage :
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour et mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux ;
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
Je vais vous offenser, je me fais violence ;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentiments que son sang m'a tracés ;
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME. Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux
Pour m'accabler d'affronts dût se servir de vous.
Vous avez fait, madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte, et de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais vous, qui m'outragez, me connaissez-vous bien ;
Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
Vous qui me devez tout, vous qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

ADÉLAÏDE. Oui, vous m'avez sauvée ; oui je vous dois la vie.
Mais, seigneur, mais, hélas, n'en puis-je disposer?
Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDÔME. Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle,
Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle.
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons :
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher,
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;
Et si dans les horreurs du sort que les accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADÉLAÏDE. Non, seigneur, la raison saura vous éclairer ;

Non, votre âme est trop noble, elle est trop élevée
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne et veux vous respecter;
Je vous ferai rougir de me persécuter;
Et je conserverai malgré votre menace,
Une âme sans courroux, sans crainte et sans audace.

VENDÔME. Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une cour qui me hait embrasse la défense,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi!
Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à de nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADÉLAIDE. Je ne vous cache point que du soin qui me touche
A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient:
Vous les faites couler, que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter;
Laissez-moi tout entière à la reconnaissance.

VENDÔME. Le seul Coucy sans doute a votre confiance;
Mon outrage est connu; je sais vos sentiments.

ADÉLAIDE. Vous les pourrez, seigneur, connaître avec le temps,
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande âme, et pensez comme lui.

SCÈNE VI. — VENDÔME.

Eh bien! c'en est donc fait, l'ingrate, la parjure,
A mes yeux, sans rougir, étale mon injure:
De tant de trahisons l'abîme est découvert,
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant, pour prix de mon amour extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
Vient encore de ses mains déchirer ma blessure.

SCÈNE VII. — VENDÔME, COUCY.

COUCY. Prince, me voilà prêt, disposez de mon bras...
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire?

VENDÔME. Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCY. Eh bien! de vos soupçons quel est l'objet? qui?

VENDÔME. Vous,
Vous, dis-je, et du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sais qu'Adélaïde ici vous a parlé;
En vous nommant à moi la perfide a tremblé;
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence :
Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY. Voulez-vous m'écouter?

VENDÔME. Je le veux.

COUCY. Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
M'estimez-vous encore, et pourrez-vous me croire?

VENDÔME. Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY. Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne
Et vous allez juger si mon âme en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur
Avant que, de sa vie, heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de séduire, inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; et ce nœud respecté,
Resserré par l'estime et par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts :
Tout votre cœur parut à mes premiers regards;
De cet ardent amour la nouvelle semée
Par vos emportements me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès;
J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes;
Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché,
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, et je me rends justice;
Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

VENDÔME. Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère!
Oui, le destin dans toi me donne un second frère.
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer;
Mon cœur...

COUCY. Aimez-moi, prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur : il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié;
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,

Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des lis,
Je vous le dis encore au sein de votre gloire ;
Et vos lauriers brillants, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'État, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hasard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux ;
Passez-les en prudence aussi bien qu'en courage,
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune et sachez l'asservir :
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir,
Ses retours sont fréquents, vous devez les connaître.
Il est beau de donner la paix à votre maître :
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon.
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDÔME. Brave et prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux
Si le même parti nous unissait tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

COUCY. Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'État déchiré répara les ruines ;
Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrents débordés ;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut d'un État dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui maîtrise son ame.
Qui gouverne à la fois ses Etats et sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir :
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce :
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos :
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'âme d'un Bourbon souffririez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME. Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle ;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle :
Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien ;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie ;
Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir:
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir ;
Enfin plus de prétexte à ses refus injustes :
Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
Des princes de mon sang et de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;

La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les serments que je fais à l'amour :
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCY. Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide ;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant :
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS. Combat infortuné ; destin qui me poursuis !
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis !
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs et tant d'ignominie?
Adélaïde... au moins pourrai-je la revoir ?

DANGESTE. Vous la verrez, seigneur.

NEMOURS. Ah ! mortel désespoir !
Elle ose me parler, et moi je le souhaite!

DANGESTE. Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril, et ce sang agité...

NEMOURS. Mes déplorables jours sont trop en sûreté :
Ma blessure est légère, elle m'est insensible ;
Que celle de mon cœur est profonde et terrible !

DANGESTE. Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères.
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS. Mon frère ! ah ! malheureux !

DANGESTE. Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié :
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS. Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE. Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant?

NEMOURS. Je l'aime, et je me hais;
Et, dans les passions de mon âme éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE. Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu;
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
L'entreprise était juste aussi bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, et tous ceux d'un soldat;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu, quand on garde l'honneur.

NEMOURS. Non, ma défaite, ami, ne fut point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois sa main puissante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier et plus à craindre,
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux,

Quoi! ta coupable nièce évite encor mes yeux!
Ah! sans doute, elle a dû redouter mes reproches.
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler?

DANGESTE. Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt...

NEMOURS. Ah, pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde! Eh bien! quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue?

DANGESTE. Votre sort en secret paraissait la toucher;
Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS. Elle pleure, et m'outrage! elle pleure, et m'opprime!
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime :
Pour me sacrifier elle aura combattu ;
La trahison la gêne, et pèse à sa vertu :
Faible soulagement à ma fureur jalouse!
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse?

DANGESTE. S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NEMOURS. Il l'épouse! à ma honte elle vient insulter!
Ah Dieu!

SCENE II. — ADÉLAIDE, NEMOURS.

ADÉLAIDE. Le ciel vous rend à mon âme attendrie;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher prince, et mon cœur empressé...
Juste ciel! quels regards et quel accueil glacé!

NEMOURS. L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre
Est d'un cœur généreux; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras;
Libre dans vos amours et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADÉLAIDE. Hélas! que dites-vous? Quelle fureur subite...

NEMOURS. Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADÉLAIDE. Mon changement? Nemours!

NEMOURS. A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi;
C'est le sort des amants et ma honte est commune :
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune!
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable
D'une fausse pitié l'affront insupportable!
Qu'à mes yeux...

ADÉLAIDE. Ah! plutôt donnez-moi le trépas;
Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS. Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez!

ADÉLAIDE. Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons: jugez si je vous aime.

NEMOURS. Vous m'aimeriez? qui, vous? et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend;
Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête!
Que plutôt...

ADÉLAIDE. Ah! cruel, me faut-il employer
Les moments de vous voir à me justifier?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, et par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, seigneur? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentiments,
Au secours inutile et honteux des serments?
Non, non; vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible et timide.
NEMOURS. Mais mon frère vous aime?
ADÉLAIDE. Ah! n'en redoutez rien.
NEMOURS. Il sauva vos beaux jours!
ADÉLAIDE. Il sauva votre bien!
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre;
Au roi que nous servons, il promit de me rendre;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, seigneur, à sa flamme funeste
Par un refus constant, mais tranquille et modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours :
Mais mon respect l'enflamme et mon refus l'irrite;
J'anime, en l'évitant, l'ardeur de sa poursuite;
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir;
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu! de penser que ma vie,
Que mon âme à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore, et que vous m'outragez!
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,
Lui, par sa passion; vous, par votre injustice.
Vous, Nemours, vous, ingrat, que je vois aujourd'hui
Moins amoureux peut-être, et plus cruel que lui.
NEMOURS. C'en est trop... pardonnez... voyez mon âme en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, satisfait, dans un sort si contraire,
Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère :
Il est le seul à plaindre avec votre courroux,
Et je suis son vainqueur étant aimé de vous.

SCÈNE III. — VENDÔME, NEMOURS, ADÉLAIDE.

VENDÔME. Connaissez donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse :
Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conseils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, et qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas,
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre,
Je prends mes lois de vous; votre maître est le mien :
De mon frère et de moi soyez l'heureux lien;
Soyez-le de l'État, et que ce jour commence

Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'allégresse
Qui m'a rendu mon roi, mon frère et ma maîtresse,
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos lis triomphants briser les léopards.
Soyez libre, partez, et de mes sacrifices
Allez offrir au roi les heureuses prémices.
Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, et vertueux par elle!

NEMOURS. *A part.* Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler!
A Adélaïde Prononcez notre arrêt, madame, il faut parler.

VENDÔME. Eh quoi! vous demeurez interdite et muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encore ma vie, ingrate, elle est à vous?
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

ADÉLAÏDE. Seigneur, mon cœur est juste; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés et haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux:
Vos desseins ont sans doute un source plus pure:
Vous avez consulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME. L'amour seul a tout fait, et c'est là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe,
Dussé-je vous déplaire et forcer votre cœur,
L'autel est prêt; venez.

NEMOURS. Vous osez...

ADÉLAÏDE. Non, seigneur,
Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel;
Je ne puis être à vous.

VENDÔME. Nemours... ingrate... Ah ciel!
C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre;
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour,
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends justice; et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous: cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache,

Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache ;
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide ! et c'est ainsi que je dois vous punir.

ADÉLAÏDE. Je devrais seulement vous quitter et me taire ;
Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, et mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime ; et je serais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

VENDÔME. Je vous dois ma colère, et sachez qu'elle égale
Tous les emportements de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vu vos funestes appas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre longtemps :
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirants ;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu lâchement abuses
Pour des mortels obscurs des princes méprisés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS. Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser

VENDÔME. Et pourquoi vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

NEMOURS. Moi que je tremble ! ah j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop longtemps mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, et remplis ta vengeance ;
Connais un désespoir à tes fureurs égal :
Frappe, voilà mon cœur, et voilà ton rival.

VENDÔME. Toi, cruel ! toi, Nemours ?

NEMOURS. Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher ;
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :

Par tes égarements juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors
L'excès des passions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu ;
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu :
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage ;
Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié :
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié ;
Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne au pied des autels ta sœur et mon épouse ;
Frappe, dis-je : oses-tu ?

VENDÔME. Traître, c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats, obéissez.

ADÉLAÏDE, *aux soldats.*
Non, demeurez, cruels... Ah ! prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une âme inflexible?
Seigneur !

NEMOURS. Vous, le prier? plaignez-le plus que moi ;
Plaignez-le : il vous offense; il a trahi son roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi ; l'on te hait, et l'on m'aime.

ADELAÏDE, *à Nemours.* *à Vendôme.*
Ah, cher prince... Ah, seigneur ! voyez à vos genoux...

VENDÔME, *aux soldats.* *à Adélaïde.*
Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous: nos maux sont votre ouvrage.

ADÉLAÏDE. Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, seigneur.

VENDÔME. Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur ;
Parlez.

SCÈNE IV. — VENDÔME, NEMOURS, ADELAÏDE, COUCY, DANGESTE, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCY. J'allais partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère ;
Le désordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME. Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine et de vos attentats.
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
A l'officier. *A Coucy.*
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE V. — NEMOURS, COUCY.

COUCY. Le seriez-vous, seigneur ? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, et ceux de la nature ?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?
NEMOURS. Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy, ce peuple est juste, il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, et que Charle est son maître.
COUCY. Ecoutez : ce serait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé
Menaçant cet État par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace ;
Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère, et fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.
NEMOURS. Ne vous en flattez pas, vos soins sont inutiles :
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires ;
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.
COUCY. Et quel est-il, seigneur ?
NEMOURS. Ah ! reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.
COUCY. Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ;
L'amour subjuguer tout ; ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ;
Des frères se haïr ; et naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des États ?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux ; mais je sers votre frère.
Je vais le seconder, je vais me joindre à lui
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ;
Je vois les passions plus puissantes que moi ;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laisse, et j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.
NEMOURS. Je vous la donne.
COUCY. Et moi
Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi,
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — NEMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS. Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense ;

Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier et plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE. Il faut que je vous quitte !...
Quoi ! vous m'abandonnez !. . vous ordonnez ma fuite !

NEMOURS. Il le faut ; chaque instant est un péril fatal
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.
A Dangeste. Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services:
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;
Je respecte mon frère, et je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres États.
Écoute seulement la pitié qui te guide,
Écoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADÉLAÏDE. Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS. Privez-moi par pitié d'une si chère vue !
Tantôt à ce départ vous étiez résolue ;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever ?

ADÉLAÏDE. Ah ! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS. Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse
Que si de cet État les tyrans inhumains
Des fers les plus pesants avaient chargé mes mains :
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre :
Vous suivrez cet ami par des détours obscurs
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs ;
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADÉLAÏDE. Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et sans vous !

NEMOURS. L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADÉLAÏDE. Qui ! moi ? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare !
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré ;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il a me un rival qu'il déteste.

NEMOURS. Il n'oserait.

ADÉLAÏDE. Son cœur ne connaît point de frein ;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

NEMOURS. Il tremblera bientôt : le roi vient et nous venge ;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez ; si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondant autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :
Mais craignez encor plus mon rival furieux :
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
Redoutez son amour autant que sa vengeance :

Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde : partez !

ADÉLAÏDE. Et vous vous exposez seul à ses cruautés ?

NEMOURS. Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADÉLAÏDE. Aussi bien que mon cœur, mes pas vous sont soumis.
Eh bien ! vous l'ordonnez, je pars, et je frémis :
Je ne sais... mais enfin la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS. Partez avec ce nom ; la pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, princes, rois, mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux :
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme ;
Confirmez mes serments, ma tendresse, et ma flamme ;
Adoptez-la pour fille, et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous !

ADÉLAÏDE. Rempli de vos bontés mon cœur n'a plus d'alarmes ;
Cher époux, cher amant...

NEMOURS. Quoi, vous versez des larmes !
C'est trop tarder ; adieu... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCÈNE II. — ADÉLAÏDE, NEMOURS, VENDÔME, GARDES.

VENDÔME. Je l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

NEMOURS. Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête :
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur ;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble ; ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME. Il pourra te venger, mais non te secourir ;
Et ton sang...

ADÉLAÏDE. Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait : c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats ; j'ai préparé ma fuite :
Punis ces attentats et ces crimes si grands
De sortir d'esclavage et de fuir ses tyrans ;
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même :
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime ;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDÔME. Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères,
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ; mais vos pleurs ne peuvent me tromper ;
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor ; le temps, le péril presse :
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

ADÉLAÏDE. Moi, seigneur ?

VENDÔME. C'est assez.

ADÉLAÏDE. Moi, que je le trahisse !

VENDÔME. Arrêtez... répondez...

ADÉLAÏDE. Je ne puis.

VENDÔME. Qu'il périsse.

NEMOURS, *à Adélaïde.*

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats ;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas :
Abandonnez mon sort aux coups qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDÔME. Qu'on l'entraîne à la tour : allez, qu'on m'obéisse.

SCÈNE III. — VENDÔME, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE. Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi ! voulez-vous...

VENDÔME. Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV. — VENDÔME, ADÉLAÏDE, COUCY.

ADÉLAÏDE, *à Coucy.* Ah! je n'attends plus rien que de votre justice:
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDÔME. Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADÉLAÏDE. J'atteste ici le ciel...

VENDÔME. Qu'on l'ôte de ma vue;
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADÉLAÏDE. Va, tyran, c'en est trop: va, dans mon désespoir
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée :
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes.
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir;
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts; tombe, et péris sans gloire,
Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V. — VENDÔME, COUCY.

VENDÔME. Oui, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche :
Que la main de la haine, et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.
(*Il tombe dans un fauteuil*).

COUCY. Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME. Eh bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
Le temps presse; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son maître?

COUCY. Je vois trop en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDÔME. C'est Nemours qui l'allume ; il nous a trahis tous.
COUCY. Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous :
La suite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.
VENDÔME. Eh bien ! que faut-il faire ?
COUCY. Les prévenir ; dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête ;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Apaiser avec gloire un monarque irrité :
Ne vous rebutez pas ; ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire :
Mais s'il vous faut combattre et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.
VENDÔME. Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre ;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre ;
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever :
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible ; et lorsque je succombe
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.
COUCY. Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !
VENDÔME. Il est dans cette tour où vous seul commandez :
Et vous m'avez promis que contre un téméraire...
COUCY. De qui me parlez-vous, seigneur, de votre frère ?
VENDÔME. Non, je parle d'un traître et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre et qui m'a tout ravi :
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.
COUCY. Vous leur avez promis de trahir la nature ?
VENDÔME. Dès longtemps du perfide ils ont proscrit le sang.
COUCY. Et pour lui obéir, vous lui percez le flanc ?
VENDÔME. Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
Que m'importe l'État et mes vains alliés ?
COUCY. Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !
VENDÔME. Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux dauphin ! c'est ton sort que j'envie :
Ton amitié du moins n'a point été trahie ;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
Allez : Vendôme encor, dans le sort qui le presse
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.
COUCY, *après un long silence.*
Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils moments, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice :
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;

Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

VENDÔME. Je revois mon ami... vengeons-nous, vole... attend...
Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content :
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance;
J'irai, je l'apprendrai sans trouble et sans effroi
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY. En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME. Parle.

COUCY. Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent commande sous mes yeux;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave!
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME. Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissements,
Mon courroux se repaisse à mes derniers moments,
Tout le reste est égal, et je te l'abandonne :
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant :
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival!

COUCY. Je l'avoue avec vous, une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle :
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir;
Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — VENDÔME, UN OFFICIER, GARDES.

VENDÔME. O ciel! me faudra-t-il de moments en moments
Voir et des trahisons et des soulèvements?
Eh bien! de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER. Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

VENDÔME. L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle?

L'OFFICIER. Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDÔME. Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER Oui, seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME. Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance :
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité :
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.

Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle,
Ayez la même audace avec le même zèle :
Imitez votre maître ; et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

Seul. Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage
Sera du moins pour moi le signal du carnage :
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival ;
Je vais être servi : j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr ; mon bonheur se prépare....
Un frère assassiné ! quel bonheur ! Ah barbare!
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis ?
Allons... Mais quelle voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon cœur : Arrête, il est ton frère !
Ah ! prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints : Nemours fut ton ami!
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées ;
Avec quelle innocence et quels épanchements
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentiments!
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole ! et cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein !
O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel,
Mais que dis-je ? Nemours est le seu criminel.
Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas ! malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence ;
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait : n'importe, il est mon frère !
Il ne périra point. Nature, je me rends ;
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en est encor temps.

SCÈNE II. — VENDÔME, L'OFFICIER DES GARDES.

VENDÔME. Que l'on sauve Nemours !
Portez mon ordre, allez, répondez de ses jours.

L'OFFICIER. Hélas, seigneur ! j'ai vu non loin de cette porte
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
C'est Coucy qui l'ordonne ; et je crains que le sort...

VENDÔME. (*On entend le canon.*)
Quoi, déjà... ! Dieu ! qu'entends-je? ah ciel ! mon frère est mort,
Il est mort, et je vis ! et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'État, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin :
Voilà quel est Vendôme. Ah ! vérité funeste !

Je vois ce que je suis et ce que je déteste!
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
Ah, Nemours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine
Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine;
Mon frère!

L'OFFICIER. Adelaïde avec empressement
Vient, seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDÔME. Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence :
Mais non, d'un parricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCÈNE III. — VENDÔME, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. Vous l'emportez, seigneur, et puisque votre haine
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentiments que vous nommez amour?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
Puisque je suis réduite au déplorable sort,
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que de votre rage, et ministre et victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice et mon crime;
Mon choix est fait, seigneur, et je me donne à vous :
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux ;
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère.
De Lille sous ses pas abaissez la barrière ;
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix ;
Je vous épargne un crime, et suis votre conquête :
Commandez, disposez, ma main est toute prête.
Sachez que cette main que vous tyrannisez
Punira la faiblesse où vous me réduisez ;
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

VENDÔME. Mon frère!

ADÉLAIDE. Dieu puissant! dissipez mes alarmes!
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDÔME. Vous demandez sa vie...

ADÉLAIDE. Ah! qu'est-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis...

VENDÔME. Madame, il n'est plus temps.

ADÉLAIDE. Il n'est plus temps! Nemours!...

VENDÔME. Il est trop vrai, cruelle!
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
Coucy, pour nos malheurs, a trop su m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir :
Frappez; que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, et je l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable et sanguinaire
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADÉLAIDE. Nemours est mort? barbare! ..

VENDÔME. Oui, mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADÉLAIDE, *soutenue par Taïse, et presque évanouie.*

Il est mort!

VENDÔME. Ton reproche...

ADÉLAIDE. Épargne ma misère.
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire;
Va, porte ailleurs ton crime et ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser et mourir.

VENDÔME. Ton horreur est trop juste. Eh bien! Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
Que ma main les conduise.

SCÈNE IV. — VENDÔME, ADÉLAIDE, COUCY.

COUCY. Ah ciel! que faites-vous?

VENDÔME. (*On le désarme.*)
Laisse-moi me punir, et me rendre justice.

ADÉLAIDE, *à Coucy.* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDÔME. Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY. Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

VENDÔME. Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

COUCY. Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDÔME. L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY. Eh bien! puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, et calmez vos douleurs.
Au duc. *A Adélaïde.*
Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs;
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.
Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.

SCÈNE V. — VENDÔME, ADÉLAÏDE, NEMOURS, COUCY.

ADÉLAÏDE. Nemours!

VENDÔME. Mon frère!

ADÉLAÏDE. Ah ciel!

VENDÔME. Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS, *s'avançant du fond du théâtre.*
J'ose encor te revoir, te plaindre, et t'embrasser.

VENDÔME. Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADÉLAIDE. Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDÔME. Il la donne à tous trois.

COUCY. Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main;

J'ai frappé le barbare, et, prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME. Après ce grand exemple et ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne,
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi,
Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
Craignent de rencontrer et les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS. Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ? parle.

VENDÔME. De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L amour et le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle:
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas;
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
Dévoré malgré moi du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus... et mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras:
Aimez-vous; mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS, *à ses pieds*.
Moi, vous haïr jamais ! Vendôme, mon cher frère!
J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADÉLAÏDE. Ah! seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous:
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME. Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte !
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
A Nemours. Trop fortunés époux, oui, mon âme attendrie
Imite votre exemple, et chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, et vos félicités.
Allez ainsi que vous je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître;
il est déjà le mien : nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle :
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle:
Es-tu content, Coucy?

COUCY. J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

FIN D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

ALZIRE

OU LES AMERICAINS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.
D. ALVAREZ, père de Gusman, ancien gouverneur.
ZAMORE, souverain d'une partie du Potoze
MONTEZE, souverain d'une autre partie.
ALZIRE, fille de Montèze.
EMIRE, } suivantes d'Alzire.
CÉPHANE, }
D. ALONZE, officier espagnol.
OFFICIERS ESPAGNOLS.
AMERICAINS.

La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ. Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince et le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers :
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
Je montrai le premier au peuple du Mexique (1)
L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux ;
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'Ourse,
Les vainqueurs castillans ont dirigé ma course :
Heureux si j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire (2),
Et j'ai pleuré longtemps sur ces tristes vainqueurs
Que le ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière ;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'empire du Potose et la ville des rois.

GUSMAN. J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère ;
Dans ces climats brûlants j'ai vaincu sous mon père ;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ. Non, non, l'autorité ne veut point de partage

(1) L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarez a pu aisément les voir. Los-Reyes, lieu de la scène, fut bâti en 1535.

(2) On sait quelles cruautés Ferdinand Cortez exerça au Mexique, et Pizarre au Pérou.

Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtemps,
De ma caducité les restes languissants.
Je ne veux qu'une grâce, elle me sera chère ;
Je l'attends comme ami, je la demande en père :
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs ;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

GUSMAN. Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez.
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez :
D'une ville naissante, encor mal assurée,
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que, méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtiment, fier de l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur ;
Mais le reste du monde, ennemi de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte :
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux (1).

ALVAREZ. Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choisi pour régner désormais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique
Et le nom de l'Europe, et le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses lois ;
Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
Nous, et d'or et de sang toujours insatiables,
Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner,
Nous égorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur ;

---

(1) On immolait quelquefois des hommes en Amérique : mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur :
Fléaux du nouveau monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
L'Américain farouche en sa simplicité
Nous égale en courage, et nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens à mes yeux terminèrent leur sort :
J'étais seul, sans secours et j'attendais la mort;
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes :
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux :
« Alvarez, me dit-il, Alvarez, est-ce vous?
« Vivez; votre vertu nous est trop nécessaire :
« Vivez; aux malheureux servez longtemps de père.
« Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
« Du moins par cet exemple apprenne à pardonner!
« Allez, la grandeur d'âme est ici le partage
« Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage. »
Eh bien! vous gémissez; je sens qu'à ce récit
Votre cœur malgré vous s'émeut et s'adoucit;
L'humanité vous parle ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des rois de ces tristes contrées
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ses cris et ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN. Eh bien! vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens :
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la religion gagnons-les à ce prix;
Commandons aux cœurs même, et forçons les esprits
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne au pied des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

ALVAREZ. Ecoutez-moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN. Je me rends donc, seigneur, et vous l'avez voulu :
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien! puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,

donnant à regret, ne me rend point heureux
Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux :
ais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire ;
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire :
En un mot parlez-lui pour la dernière fois ;
Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.
VAREZ. C'en est fait : j'ai parlé, mon fils, et sans rougir
Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir :
De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère ;
Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ses faux dieux ;
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux :
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle :
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
La foi doit y jeter ses racines profondes.
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes,
Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier et d'un cœur plus facile
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCÈNE II. — ALVAREZ, MONTÈZE.

ALVAREZ. Eh bien ! votre sagesse et votre autorité
Ont d'Alzire, en effet, fléchi la volonté?
ONTÈZE. Père des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix :
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois :
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître ;
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer castillan ce monde est abattu ;
Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable :
Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur ;
Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne et Montèze et ma fille ;
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille :
Sers-lui longtemps de père, ainsi qu'à nos États ;
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras :
Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête.
Va dans ton temple auguste en ordonner la fête ;
Va ; je crois voir des cieux les peuples éternels

Descendre de leur sphere et se joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille : elle va reconnaître
Dans le fier don Gusman son époux et son maître.

ALVAREZ. Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels :
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu : je vais presser cet heureux hyménée :
Adieu ; je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III. — MONTÈZE.

Dieu, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
Protège de mes ans la fin dure et funeste !
Tout me fut enlevé : ma fille ici me reste ;
Daigne veiller sur elle et conduire son cœur !

SCÈNE IV. — MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE. Ma fille, il en est temps, consens à ton bonheur :
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde ;
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs ;
Éteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs ;
Remonte au rang des rois du sein de la misère :
Tu dois à ton état plier ton caractère ;
Prends un cœur tout nouveau ; viens, obéis, suis-moi,
Et renais Espagnole, en renonçant à toi ;
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE. Tout mon sang est à vous ; mais, si je vous suis chère,
Voyez mon désespoir et lisez dans mon cœur.

MONTÈZE. Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur ;
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE. Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes cieux, pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des enfants du soleil le redoutable empire :
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

MONTÈZE. Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux,
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE. Au même jour, hélas ! le vengeur de l'État,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat ;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre !

MONTÈZE. J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi ;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi :
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton âme entière à la loi des chrétiens ;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens ;
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite ;
Entends sa voix

ALZIRE. Mon père, où m'avez-vous réduite ?
Je sais ce qu'est un père et quel est son pouvoir ;
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites ;

Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux;
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux :
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur;
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentiments,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me commandez d'aller, en sa présence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

ONTÈZE. Ah ! que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse!
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée ;
Ce monde gémissant te presse d'y courir :
Il n'espère qu'en toi; voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te dompter.

ALZIRE. Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science, hélas !

SCÈNE V. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN. J'ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encore à mes empressements
L'offensante lenteur de ces retardements.
J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace;
Ils sont en liberté : mais j'aurais à rougir
Si ce faible service eût pu vous attendrir :
J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne pensais pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

LZIRE. Que puisse seulement la colère céleste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyez quel effroi me trouble et me confond;
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front :
Tel est mon caractère, et jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi :
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

SMAN. Je vois votre franchise, et je sais que Zamore

Vit dans votre mémoire et vous est cher encore.
Ce cacique (1) obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre ?
Cessez de m'offenser, et cessez de le plaindre,
Votre devoir, mon nom, mon cœur, en sont blessés;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

ALZIRE. Ayez moins de colère, et moins de jalousie;
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie :
Je l'aimai, je l'avoue, et tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l'espoir;
Sa foi me fut promise ; il eut pour moi des charmes;
Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, et connaissez mon cœur;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il se peut, un cœur aussi fidele.

SCÈNE VI. — GUSMAN.

Son orgueil, je l'avoue, et sa sincérité
Étonne mon courage, et plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats;
Le devoir fléchira son courage rebelle.
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe : et qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE. Amis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune ;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
Dieux impuissants! dieux vains de nos vastes contrées!
A des dieux ennemis vous les avez livrées ;
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous :
Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte, et mes regrets
Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts :
De la zône brûlante et du milieu du monde,
L'astre du jour (2) a vu ma course vagabonde,

---

(1) Le mot propre est Inca : mais les Espagnols, accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de cacique, le donnèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde.

(2) L'astronomie, la géographie, la géométrie, étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année, et revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance ;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Éternels ennemis de nos maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit ; une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne ;
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux ; quel est le sort d'Alzire ?
Si Montèze est esclave, et voit encor le jour ?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?
Chers et tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

UN AMÉRICAIN. En des lieux différents, comme toi mis aux fers,
Conduits dans ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE. Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux :
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie ;
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie ;
Périr sans se venger ; expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime ;
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même ;
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCÈNE II. — ALVAREZ, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVAREZ. Soyez libres, vivez.

ZAMORE. Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Espagnol, et tu sais pardonner !
Es-tu roi ? cette ville est-elle en ta puissance ?

ALVAREZ. Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE. Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux ?

ALVAREZ. Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE. Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVAREZ. Dieu, ma religion, et la reconnaissance.

ZAMORE. Dieu ? ta religion ? Quoi ! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,

Dont l'infâme avarice est la suprême loi !
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi ?

ALVAREZ. Ils ont le même dieu, mon fils, mais ils l'outragent ;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent :
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir :
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Éclairé dans sa marche et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères ;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères,
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE. A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVAREZ. Que me dit-il ? Approche. O ciel ! ô Providence !
C'est lui ! voilà l'objet de ma reconnaissance ;
Mes yeux, mes tristes yeux, affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher si longtemps ?
Il l'embrasse. Mon bienfaiteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y sers de père :
La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

ZAMORE. Mon père, ah ! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle.
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé ;
Mais autant que ton âme est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature ;
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux :
Tout ce que j'ose attendre et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire.... Hélas ! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ. Ne cache point tes pleurs : cesse de t'en défendre ;
C'est de l'humanité la marque la plus tendre :
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais !
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE. Le verrai-je ?

ALVAREZ. Oui : crois-moi, puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui.

ZAMORE. Quoi ! Montèze, dis-tu...

ALVAREZ. Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCÈNE III. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE. Des cieux enfin sur moi la bonté se déclare :

Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils ; ce fils sera mon frère :
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père !
O jour, ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu !
Alzire, chère Alzire, ô toi, que j'ai servie :
Toi, pour qui j'ai tout fait ; toi, l'âme de ma vie ;
Serais-tu dans ces lieux ? hélas ! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance....
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCÈNE IV. — MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE. Cher Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras :
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre ;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici ? parle, quel est son sort ?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE. Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre âme était ouverte :
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains :
Tu vis ; puisse le ciel te rendre un sort tranquille !
Puisse tous nos malheurs finir dans cet asile !
Zamore, ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE. La soif de me venger, toi, ta fille, et mes dieux.

MONTÈZE. Que dis-tu ?

ZAMORE. Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondements,
Ces murs que du soleil ont bâtis les enfants (1) ;
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage et du meurtre était l'affreux signal :
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille ;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille ;
On démolit ce temple, et ces autels chéris
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils,
On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds ?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le temps ne peut jamais affaiblir les injures :
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis ;
Ils sont dans nos forêts, et leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE. Je te plains ; mais, hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.

---

(1) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier inca, qui bâtit Cusco, était fils du soleil.

ne peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
Des habitants des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissants en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus et mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer étincelants, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers pour eux obéissants?
L'univers a cédé : cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE. Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs ;
Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter :
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, et cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas :
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares :
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

MONTÈZE. Le ciel est contre toi; calme un frivole zèle :
Les temps sont trop changés.

ZAMORE. Que peux-tu dire, hélas!
Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas,
Si ta fille est fidèle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE. Zamore infortuné!

ZAMORE. Ne suis-je plus son fils?
Nos tyrans ont flétri ton âme magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime

MONTÈZE. Je ne suis point coupable, et tous ces conquérants,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penser, et de vivre.

ZAMORE. Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

MONTÈZE. Elle n'est point esclave.

ZAMORE. Ah, Montèze! ah, mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère.
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi : son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE. N'atteste point ces dieux, enfants de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus ;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus

ZAMORE. Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

MONTÈZE. J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré
Manifester son être à ton cœur éclairé!

Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE. Quelles vertus ! Cruel, les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux.
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse ?
Garde-toi...

MONTÈZE. Va, mon cœur ne se reproche rien :
Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

ZAMORE. Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer, sans doute.
Prends pitié des tourments que ton crime me coûte ;
Prends pitié de ce cœur, enivré tour-à-tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman ; j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire :
Ne me dérobe point le bonheur de la voir ;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir :
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCÈNE V. — MONTÈZE, ZAMORE, AMÉRICAINS, GARDES.

UN GARDE, *à Montèze*. Seigneur on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE. Je vous suis.

ZAMORE. Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adresse tes pas ?
Montèze...

MONTÈZE. Adieu crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE. Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTÈZE. Pardonne à mes soins paternels.
Aux gardes. Gardes, empêchez-les de me suivre aux autels,
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères :
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois,
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

SCÈNE VI. — ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE. Qu'ai-je entendu ? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits ! lâche et dernier outrage !
Il servirait Gusman ! l'ai-je bien entendu ?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu ?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs ?
Gusman est donc ici ? que résoudre, et que faire ?

UN AMÉRICAIN. J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise:
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise ;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure :
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondant sur les remparts :
Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux ;

Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Parlons, et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer, et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop longtemps fonda sur l'ignorance.

ZAMORE. Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez:
Qu'il meure... mais, hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre:
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accents remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare.
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALZIRE. Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi!
L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui; l'autel a donc reçu nos vœux!
Et déjà nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent percer ta tombe et passer chez les morts,
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon âme déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II. — Alzire, Émire.

ALZIRE. Eh bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitants des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?
ÉMIRE. Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie ;
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre ;
On allume ces feux enfermés sous la terre ;
On assemblait déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal :
C'est tout ce que j'ai su.
ALZIRE. Ciel ! qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! presque entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le serment du malheur de ma vie !
Serment, qui pour jamais m'avez assujettie !
Hymen, cruel hymen ! sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds !

SCÈNE III. — Alzire, Émire, Céphane.

CÉPHANE. Madame, un des captifs qui, dans cette journée,
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.
ALZIRE. Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis, mon âme est attendrie ;
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler?
CÉPHANE. Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier dont la main tutélaire
De Gusman, votre époux, sauva, dit-on, le père.
ÉMIRE. Il vous cherchait, madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin, son âme enveloppée
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.
CÉPHANE. On lisait sur son front le trouble et les douleurs :
Il vous nommait, madame, et répandait des pleurs ;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore et le rang et l'éclat où vous êtes.
ALZIRE. Quel éclat, chère Emire ! et quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang ;
De ma famille au moins il a vu la puissance ;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin?
Il vient pour m'en parler. Ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourments que j'endure ;
Il va percer mon cœur et rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moments sans alarmes.

SCÈNE IV. — Alzire, Zamore, Émire.

ZAMORE. M'est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?
ALZIRE. Ciel ! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
Elle tombe entre les bras de sa confidente.

Zamore !... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE. Reconnais ton amant.

ALZIRE. Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion?

ZAMORE. Non : je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes serments et ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE. O jour ! ô doux moments d'horreur empoisonnés !
Cher et fatal objet de douleur et de joie !
Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE. Tu gémis, et me vois !

ALZIRE. Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE. Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde ;
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde.
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône, et tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourments sans nombre éprouva ton courage
Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis ; tu ressens le courroux qui m'enflamme,
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un Dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas ne conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
Tu n'es point devenue Espagnole et perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux ;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE. Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime :
Frappe.

ZAMORE. Que me dis-tu? Quoi, tes vœux ! quoi, ta foi !

ALZIRE. Frappe, je suis indigne et du jour et de toi.

ZAMORE. Ah ! Montèze ! ah ! cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE. A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE. Non, mais parle . aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE. Eh bien ! vois donc l'abîme où le sort nous engage ;
Vois le comble du crime ainsi que de l'outrage.

ZAMORE. Alzire !

ALZIRE. Ce Gusman...

ZAMORE. Grand dieu !

ALZIRE. Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE. Lui?

ALZIRE. Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse ;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante aux autels des chrétiens
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie ;
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE. Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux !

ALZIRE. Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,

Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas ;
Que, des chrétiens vainqueurs, esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée ;
Que je t'aimai toujours, que mon corps éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse ;
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE. Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable :
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur ?

ALZIRE. Quand Montèzé, Alvarez, peut-être un Dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime ;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même ;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE. Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue !
Tu me serais ravie aussitôt que rendue !
Ah ! si l'amour encor te parlait aujourd'hui !...

ALZIRE. O ciel ! c'est Gusman même et son père avec lui.

SCÈNE V. — ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE.

ALVAREZ, *à son fils*. Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
A Zamore. O toi ! jeune héros ! toi, par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie en cet auguste jour ;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE. Qu'entends-je ! lui, Gusman ! lui, ton fils ! ce barbare !

ALZIRE. Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ. Dans quel étonnement...

ZAMORE. Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

GUSMAN. Esclave, d'où te vient cette indigne furie ?
Sais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE. Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN. Toi !

ALVAREZ. Zamore !

ZAMORE. Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie ;
Lui, que tu fis languir dans des tourments honteux,
Lui, dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre (1) ;

---

(1) *Père* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rime avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même ; et le mot *encore* rime très bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille ; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révérant le père et punissant le fils.

ALVAREZ, *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel ! que je me sens confondre !
Vous sentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre !

GUSMAN. Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir !
Son juste châtiment, que lui-même il prononce.
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A Alzire. Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

A Gusman. A Alvarez.

ALZIRE. Cruel ! Et vous, seigneur ! mon protecteur, son père,

A Zamore. Toi, jadis mon espoir en un temps plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres,
Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
Mais après mes serments je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, et toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidèle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits :
Punis une coupable, et sois juste une fois.

GUSMAN. Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
Mais vous le demandez, et je vais vous punir :
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Holà, soldats.

ALZIRE. Cruel !

ALVAREZ. Mon fils qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !

Ah! mes fils, de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse;
Et du moins...

SCÈNE VI. — ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE.

ALONZE. Paraissez, seigneur, et commandez:
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés,
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore;
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts:
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.
GUSMAN. Allons, à leurs regards il faut donc se montrer;
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castile, enfants de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre, et vous servir.
ZAMORE. Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir?
GUSMAN. Qu'on l'entraîne.
ZAMORE. Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense?
Aux Espagnols qui l'entourent.
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer
Et, teints de notre sang, faut-il vous invoquer?
GUSMAN. Obéissez.
ALZIRE. Seigneur!
ALVAREZ. Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.
GUSMAN. Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous;
J'y vole: adieu.

SCÈNE VII. — ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jetant à genoux.* Seigneur, j'embrasse vos genoux;
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon âme était unie,
Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.
LVAREZ. Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi; je serai ton appui:
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille:
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils:
Son âme à la pitié se peut ouvrir encore.
ALZIRE. Hélas, que n'êtes vous le père de Zamore

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ. Méritez donc, mon fils, un si grand avan[t]a

Vous avez triomphé du nombre et du courage :
Et de tous les vengeurs de ce triste univers
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire :
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore :
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN. Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie ;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie ;
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

ALVAREZ. Il en est plus à plaindre.

GUSMAN. A plaindre ? lui, mon père !
Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ. Quoi ! vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN. Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ! ce juste transport dont mon âme est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur !
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée

ALVAREZ. Mêlez moins d'amertume à votre destinée :
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse ;
Il résiste à la force, il cède à la souplesse ;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN. Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma honte l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ. Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sachez-le régler : tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN. Eh ! que pourrait un fils refuser à son père ?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé,

ALVAREZ. Je ne veux que du temps.

(*Il sort*).

GUSMAN. Quoi ! n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
Qu'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés.
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel !

SCÈNE II. — GUSMAN, ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE. C'est moi, c'est ton épouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,

Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense :
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton âme inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne ;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage,
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs;
Ce cœur simple et formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure :
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN. Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les lois, connaissez-les, madame.
Étudiez nos mœurs avant de les blâmer ;
Ces mœurs sont vos devoirs: il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre âme à mes yeux est encor possédée ;
De vous respecter plus, et de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ;
D'en rougir la première, et d'attendre en silence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible;
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCÈNE III. — ALZIRE, ÉMIRE.

ÉMIRE. Vous voyez qu'il vous aime ; on pourrait l'attendrir.
ALZIRE. S'il m'aime, il est jaloux : Zamore va périr.
J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
Ah ! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?
ÉMIRE. L'or qui les séduit tous vient d'éblouir sa vue :
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.
ALZIRE. Ainsi, grâces aux cieux, ces métaux détestés
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de temps : tu balances encore!
ÉMIRE. Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarez aurait-il assez peu de crédit?
Et le conseil enfin...
ALZIRE. Je crains tout : il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique ;
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique ;

Qu'ils en sont nés les rois ; et Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point ; qu'il tarde à m'obéir !

ÉMIRE. Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE. Allons, que ce soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

ÉMIRE. Il vous prévient déjà : Céphane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

ALZIRE. Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu :
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Émire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCÈNE IV. — ALZIRE, ZAMORE, ÉMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE. Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs :
Ton supplice est tout prêt ; si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps ; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide.
Tu vois mon désespoir et mon saisissement ;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

ZAMORE. Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien ! j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur :
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

ALZIRE. Ah ! qu'était-il sans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon âme va te suivre au fond de tes déserts ;
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie ;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver !
Tous deux me sont sacrés ; je les veux conserver.

ZAMORE. Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux serments, qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce temple chrétien, que tu dois détester,
Ce dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore et te donnent des maîtres ?

ALZIRE. J'ai promis, il suffit ; il n'importe à quel dieu.

ZAMORE. Ta promesse est un crime ; elle est ma perte ; adieu.
Périssent tes serments, et ton dieu que j'abhorre !
ALZIRE. Arrête : quels adieux ! arrête, cher Zamore !
ZAMORE. Gusman est ton époux !
ALZIRE. Plains-moi, sans m'outrager.
ZAMORE. Songe à nos premiers nœuds.
ALZIRE. Je songe à ton danger.
ZAMORE. Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.
ALZIRE. Non, je t'aime à jamais ; et c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.
Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore...
ZAMORE. C'en est fait.
ALZIRE. Où vas-tu ?
ZAMORE. Mon courage
De cette liberté va faire un digne usage.
ALZIRE. Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs,
ZAMORE. Peux-tu mêler l'amour à ces moments d'horreurs ?
Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse :
Soldat, guide mes pas.

SCÈNE V. — ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE. Je succombe ; il me laisse ;
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi !
Émire, suis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert ou nous trahit (*Émire sort.*)
Un noir pressentiment m'afflige et me saisit :
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi, Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible !
Je connais peu tes lois ; ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux ;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu ! conduis Zamore au milieu des déserts ;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers ?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père ?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore : ô ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient : ah ! Zamore est perdu.

SCÈNE VI. — ALZIRE, ÉMIRE.

ALZIRE. Chère Émire, est-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?
Tire-moi, par pitié, de mon doute terrible.
ÉMIRE. Ah ! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant, le soldat prend la fuite ;
Votre amant au palais court et se précipite ;
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts et du silence.
Au palais de Gusman je le vois qui s'avance ;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux ;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux :

J'entends dire : Qu'il meure! On court, on vole aux armes,
Retirez-vous, madame, et fuyez tant d'alarmes;
Rentrez.

ALZIRE. Ah! chère Émire, allons le secourir.

ÉMIRE. Que pouvez-vous, madame! ô ciel!

ALZIRE. Je peux mourir.

SCÈNE VII. — ALZIRE, ÉMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE. A mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.

ALZIRE. Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE. En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE. O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels! quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte.
Quoi, Zamore n'est plus, et je n'ai que des fers!
Tu gémis, et tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine.
Viens; si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ALZIRE, GARDES.

ALZIRE. Préparez-vous pour moi vos supplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes destins affreux flotter l'incertitude!
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlissent;
Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCÈNE II. — MONTÈZE, ALZIRE.

ALZIRE. Ah! mon père!

MONTÈZE. Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore;
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux :
C'était Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguisement la vue était trompée;
A peine entre ses mains j'aperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père :
Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, et tranquille et soumis,
Lui présentant ce fer teint du sang de son fils :
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature.
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice :
Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE. Vous pourriez...

MONTÈZE. Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas;
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice et de l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

ALZIRE. Ma grâce! à mes tyrans? les prier! vous, mon père!
Osez vivre et m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman : son sort a trop de cruauté;
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE. O ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

ALZIRE. O ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort, mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?
Ce corps vil et mortel est-il donc si sacré
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré?
Ce peuple de vainqueurs, armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre,
D'exterminer les miens, de déchirer mon flanc?
Et moi, je ne pourrai disposer de mon sang?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage?
Zamore va mourir dans des tourments affreux.
Barbares!

SCÈNE IV. — ZAMORE, *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE. C'est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirants
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, et tu péris pour moi.

ALZIRE. Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords,
Libre par mon supplice, à moi-même rendue,

Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux ;
C'est là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE. Ah ! le voici ; les pleurs inondent son visage.

ALZIRE. Qui de nous trois, ô ciel ! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCÈNE V. — ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE. J'attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre ;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste !
Dans le sang innocent ta main va se baigner !

ALZIRE. Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils ; et ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée :
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien.
Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure ;
C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

ALVAREZ. Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme ; et malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon âme éperdue,
La voix de tes bienfaits est encore entendue.
Et toi, qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouïs,
Et mon libérateur, et ma fille et mon fils.
Le conseil vous condamne : il a, dans sa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refusé ce ministère affreux...
Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE. Je peux sauver Alzire?
Ah ! parle, que faut-il?

ALVAREZ. Croire un Dieu qui m'inspire.
Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien :
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.

Cette loi que, naguère, un saint zèle a dictée,
Du ciel, en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère;
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne :
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle : accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

ZAMORE, *à Alzire*. Alzire, jusque-là chérirons-nous la vie?
La racheterions-nous par notre ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gusman?

A Alvarez. Et toi, plus que ton fils seras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté le dieu de ton pays?

ALVAREZ. J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

ZAMORE. Dieux! quel genre inouï de trouble et de supplice!
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?

A Alzire. Il s'agit de tes jours ; il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entre eux ;
Je m'en remets à toi : mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE. Écoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avais donné ;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins crut voir la vérité ;
Et ma bouche abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon âme en secret ne fut point démentie :
Mais renoncer au dieu que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, et le dieu que l'on quitte;
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons ; mais en mourant, sois digne encor de moi :
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE. J'ai prévu ta réponse : il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

ALVAREZ. Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Écoutez, le temps presse, et ces lugubres cris...

SCÈNE VI. — ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE. On amène à vos yeux votre malheureux fils;
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.

Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

SCÈNE VII. — ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE. Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!
ALZIRE. Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.
ALVAREZ. Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!
ZAMORE, *à Gusman.*
Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens voir couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.
GUSMAN, *à Zamore.* Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
A Alvarez. Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs : le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla; la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi; sois libre, et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
A Montèze qui se jette à ses pieds.
Montèze, Américains qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
A Zamore. Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.
ALVAREZ. Ah! mon fils! tes vertus égalent ton courage.
ALZIRE. Quel changement! grand Dieu! quel étonnant langage!
ZAMORE. Quoi! tu veux me forcer moi-même au repentir!
GUSMAN. Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés et par mon hyménée;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
A Alvarez. Daignez servir de père à ces époux heureux;
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte
Zamore est votre fils, et répare ma perte.
ZAMORE. Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!
Ah! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi;

Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime, et je t'admire.
(Il se jette à ses pieds).

ALZIRE. Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux :
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN. Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père ;
Vivez longtemps heureux ; qu'Alzire vous soit chère,
Zamore, sois chrétien ; je suis content : je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

FIN D'ALZIRE.

ZAIRE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 13 auguste 1732.

PERSONNAGES.

OROSMANE, soudan de Jérusalem.
LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem.
ZAIRE, } esclaves du soudan.
FATIME, }

NERESTAN, } chevaliers français.
CHATILLON, }
CORASMIN, } officiers du soudan.
MELEDOR, }
UN ESCLAVE.
SUITE.

La scène est au sérail de Jérusalem.

ACTE PREMIER.

SCENE I. — ZAÏRE, FATIME.

FATIME. Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes.
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats.
Où ce brave Français devait guider nos pas!
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux.
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte

Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAÏRE. On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance ;
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance :
Le reste est un vain songe.

FATIME. Avez-vous oublié
Ce généreux Français dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas.
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAÏRE. Peut-être sa promesse a passé sa puissance
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens :
J'admirai trop en lui cet inutile zèle ;
Il n'y faut plus penser.

FATIME. Mais s'il était fidèle ;
S'il revenait enfin dégager ses serments,
Ne voudriez-vous pas...?

ZAÏRE. Fatime, il n'est plus temps ;
Tout est changé...

FATIME. Comment ! que prétendez-vous dire ?

ZAÏRE. Va, c'est trop te céler le destin de Zaïre ;
Le secret du soudan doit encor se cacher ;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives,
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane...

FATIME. Eh bien ?

ZAÏRE. Ce soudan même,
Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime.
Tu rougis... je t'entends ; garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un maître absolu la superbe tendresse
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie ;

Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
Je m'en vais t'étonner : son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seuls adressés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur et mes rivales.

FATIME. Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix;
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE. Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

FATIME. Hélas! puisse le ciel souffrir cet hyménée!
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

ZAÏRE. Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! sais-je ce que je suis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

FATIME. Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je? cette croix qui sur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec soin conservée,
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux;
Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée
Peut-être entre vos mains est-elle demeurée.
Comme un gage secret de la fidélité
Que vous deviez au dieu que vous avez quitté.

ZAÏRE. Je n'ai point d'autre preuve ; et mon cœur, qui s'ignore,
Peut-il admettre un dieu que mon amant abhorre?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux musulmans :
Je le vois trop; les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout: et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères;
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi ;
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois
Dont ici Nérestan me parla tant de fois,
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,

Des humains attendris font un peuple de frères ;
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME. Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?
A la loi musulmane à jamais asservie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE. Qui lui refuserait le présent de son cœur ?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ;
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois;
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne;
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadême
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur :
Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

FATIME. On marche vers ces lieux : sans doute c'est lui-même.

ZAÏRE. Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II. — OROSMANE, ZAÏRE, FATIME.

OROSMANE. Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée,
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en musulman vous parler sans détour.
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple.
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs;
Que je puis, à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses,
Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.
Mais la mollesse est douce et sa suite est cruelle;
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone
Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie;
Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin :
Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un État qui chancelle,

Je vois ces fiers chrétiens de rapines altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorsque la trompette et la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, et Zaïre et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre et vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux :
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur,
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur;
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais
Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre âme
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï, d'être aimé faiblement;
De tous mes sentiments tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAÏRE. Vous, seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux,
Ces noms nous sont communs ; et j'ai par-dessus vous
Ce plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules mes destins;
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains;
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix...

SCÈNE III. — OROSMANE, ZAÏRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN. Cet esclave chrétien
Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, et demande audience.

FATIME. O ciel!

OROSMANE. Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN. Dans la première enceinte il arrête ses pas ;
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE. Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect
Chacun peut désormais jouir de mon aspect ;
Je vois avec mépris ces maximes terribles

Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

SCÈNE IV. — Orosmane, Zaïre, Fatime, Corosmin, Nérestan.

NÉRESTAN. Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,
Je reviens dégager mes serments et les tiens :
J'ai satisfait à tout ; c'est à toi d'y souscrire :
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers :
Leur liberté, par moi trop longtemps retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée ;
Sultan, tiens ta parole ; ils ne sont plus à toi ;
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.
Mais, grâces à mes soins quand leur chaîne est brisée,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,
Je ne le cele pas, m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste :
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir,
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier, et demeure en otage.

OROSMANE. Chrétien, je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander :
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il est quelque vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant qui méritent le mieux
Des Français ou de moi l'empire de ces lieux ;
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre ;
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté :
Son nom serait suspect à mon autorité ;
Il est du sang français qui régnait à Solyme ;
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime :
Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel ;
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains ; mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance et de sévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit dans ta puissance ;
Tes chevaliers français et tous leurs souverains
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN. Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne,
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne ;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il... ?

OROSMANE. Je t'ai dit, chrétien, que je le veux
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière
Se faisant estimer commence à me déplaire :
Sors, et que le soleil levé sur mes États
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas. (*Nérestan sort.*)

FATIME. O Dieu, secourez-nous!

OROSMANE. Et vous, allez, Zaïre;
Prenez dans le sérail un souverain empire;
Commandez en sultane; et je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE V. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle,
Les as-tu remarqués?

CORASMIN. Que dites-vous, seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez vous l'erreur?

OROSMANE. Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice;
Moi! que je puisse aimer comme l'on sait haïr!
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie;
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie:
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... si je l'étais jamais...
Si mon cœur... Ah! chassons cette importune idée:
D'un plaisir pur et doux mon âme est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces moments heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon empire;
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON. O brave Nérestan, chevalier généreux,
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
Vous, sauveur des chrétiens qu'un Dieu sauveur envoie,
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons, pleurant à vos genoux,
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.
Aux portes du sérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur...

NÉRESTAN. Illustre Chatillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire,
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON. Sans doute, et tout chrétien, tout digne chevalier
Pour sa religion se doit sacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un si noble devoir!
Pour nous tristes jouets du sort qui nous opprime,
Nous malheureux Français, esclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où, longtemps sans secours,
Le père d'Orosmane abandonna nos jours;
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN. Dieu s'est servi de moi, seigneur; sa providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur!
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse!

Dieu me voit et m'entend ; il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
Je faisais tout pour lui, j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis longtemps dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais, espérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuse cour
Où Louis des vertus a fixé le séjour :
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de son trône une main protectrice.
Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tirait du sein de la captivité,
On la retient... Que dis-je?... Ah ! Zaïre elle-même
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel :
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON. Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Disposez-en, seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN. Seigneur, ce Lusignan qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON. Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan comme à moi ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez le ciel dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Longtemps après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang et de calamités
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes,
Au pied de nos autels expirant dans les flammes,
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirants !
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces moments affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix : Français, soyez fideles...
Sans doute, en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route et marchait devant lui ;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée

Vint porter avec nous ses pas dans Cesaree :
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.
O mon cher Nérestan, Dieu, qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit a la vertu ;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux dont l'horreur me dévore !
Jérusalem en cendre, hélas ! fumait encore,
Lorsque dans notre ville attaqués et trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme dont brûla Sion désespérée
S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
Ce fut là le dernier de trente ans de revers,
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie et de l'Europe entière ;
Tel est son sort affreux : qui pourrait aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

NÉRESTAN. Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né ;
Sans un trouble nouveau, je n'ai pu les entendre ;
Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encore présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfants, seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,
Dans ce même sérail, seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON. Telle est des musulmans la funeste prudence :
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
Et je bénis le ciel propice à nos desseins,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais, seigneur, après tout, cette Zaïre même
Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,
De son crédit au moins nous pourrait secourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
M'en croirez-vous ? le juste aussi bien que le sage,
Du crime et du malheur sait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur ;
A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

NÉRESTAN. Mais ce même héros, pour briser ses liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?

Et quand il le voudrait, est-il en ma puissance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?
Le sérail, à ma voix, pourra-t-il se rouvrir?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il espérer d'une femme infidèle,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front?
Seigneur, il est bien dur pour un cœur magnanime
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime:
Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON. Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN. Eh bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidèle
Pourront .. On vient à nous. Que vois-je! ô ciel! c'est elle.

SCÈNE II. — ZAÏRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAÏRE, *à Nérestan.* C'est vous, digne Français, à qui je viens parler:
Le soudan le permet, cessez de vous troubler;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux:
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis;
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue.
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre;
Vous l'apportez. Le ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous, dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat et de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir.
Comme vous, des humains soulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère:
Vous me les rendez chers, et ces infortunés...

NÉRESTAN. Vous les protéger! vous, qui les abandonnez!
Vous qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

ZAÏRE. Je la viens honorer, seigneur; je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

CHATILLON. O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

NÉRESTAN. Les chrétiens vous devraient une tête si chère!

ZAÏRE. J'avais sans espérance osé la demander:
Le généreux soudan veut bien nous l'accorder;
On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN. Que mon âme est émue!

ZAÏRE. Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue;
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers:
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts!

NÉRESTAN. Grand Dieu ! que de vertu dans une âme infidèle !

SCÈNE III. — ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, PLUSIEURS ESCLAVES CHRÉTIENS.

LUSIGNAN. Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?.. Guidez mes pas tremblants.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
En s'asseyant.
Suis-je libre en effet?

ZAÏRE. Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON. Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN. O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON. C'est ici le palais qu'on bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE. Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
En montrant Nérestan.
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN. Des chevaliers français tel est le caractère;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NÉRESTAN. Mon nom est Nérestan; le sort, longtemps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant :
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre, sous lui, j'ai fait l'apprentissage,
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN. Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
Nérestan, Chatillon, et vous... de qui les pleurs,
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs.

Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir!

CHATILLON. De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN. Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON. Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN. Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON. Il est vrai; dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême;
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN. De quel ressouvenir mon âme est déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN. Vous... seigneur... ce sérail éleva votre enfance?...
En les regardant.
Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissance?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAÏRE. Depuis que je respire.
Seigneur... eh quoi! d'où vient que votre âme soupire

LUSIGNAN. Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAÏRE. De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN. O ciel! ô Providence!
Mes yeux ne trompez point ma timide espérance!
Serait-il bien possible? oui c'est elle... je voi
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours le tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête;
Je revois... je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE. Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah! seigneur!

LUSIGNAN Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes;
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Césarée?

ZAÏRE. Oui, seigneur.

NÉRESTAN. Se peut-il?
LUSIGNAN. Leur parole, leurs traits
De leur mère en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu ; tu le veux. tu permets que je voie!..
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie!
Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...
NÉRESTAN. Oui, seigneur, il est vrai.
LUSIGNAN. Dieu juste ! heureux moments !
NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*
Ah, seigneur! ah, Zaire!
LUSIGNAN. Approchez, mes enfants.
NÉRESTAN. Moi, votre fils!
ZAÏRE. Seigneur!
LUSIGNAN. Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.
CHATILLON. Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!
LUSIGNAN. De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille.
Mon fils, digne héritier... vous... hélas! vous? ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!
ZAÏRE. Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.
LUSIGNAN. Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah, mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire!
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux !.. c'est ton père, c'est moi,
C'est ta seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encore trop chère!
Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs, égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
Tourne les yeux sa tombe est près de ce palais;

C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie :
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN. Je revois donc ma sœur!.. Et son âme...

ZAÏRE. Ah, mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN. M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire : Je suis chrétienne.

ZAÏRE. Oui... seigneur... je le suis.

LUSIGNAN. Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!

SCÈNE IV. — ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN. Madame, le soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi, de vous je dois répondre.

CHATILLON.
Où sommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous confondre?

LUSIGNAN. Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE. Hélas! seigneur.

LUSIGNAN. O vous, que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAÏRE. Je vous le jure.

LUSIGNAN. Allez, le ciel fera le reste.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie;
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie :
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Égypte il menace les bords :
J'en reçois à l'instant la première nouvelle;
Contre les Mamelus son courage l'appelle :
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France;
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,
Et, prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me venger.

Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre;
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaisse et respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens...

OROSMANE. Son nom n'est point à craindre

CORASMIN. Mais, seigneur, si Louis...

OROSMANE. Il n'est plus temps de feindre;
Zaïre l'a voulu, c'est assez; et mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi; je fais tout pour Zaïre ·
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? ces moments perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil :
D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère ;
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien...

CORASMIN. Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE. Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance,
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point, je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle;
J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique :
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes, mes aïeux, je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité :
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instants volés à mon amour,
Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire;
Presse son entretien ; obéis à Zaïre.

SCÈNE II. — CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN. En ces lieux un moment tu peux encor rester :
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCÈNE III. — NÉRESTAN.

En quel état, ô ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma religion! ô mon père! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCÈNE IV. — ZAÏRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN. Ma sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAÏRE. **Dieu! Lusignan!**

NÉRESTAN. Il touche à son heure dernière :
Sa joie, en vous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion, dont son âme est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ses derniers moments
Il doute de sa fille et de ses sentiments;
Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.
ZAÏRE. Quoi ! je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aille ici renoncer?
NÉRESTAN. Ah, ma sœur ! cette loi n'est pas la vôtre encore ;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime et nous ouvre les cieux:
Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.
ZAÏRE. Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi.....
Mais, mon cher frère... hélas ! que veut-elle de moi?
Que faut-il?
NERESTAN. Détester l'empire de vos maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle ;
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux.
Songez à vos serments ; et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô ciel, faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce sérail profane?...
Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !
Parente de Louis, fille de Lusignan !
Vous chrétienne, et ma sœur, esclave d'un soudan.
Vous m'entendez... je n'ose en dire davantage.
Dieu ! nous réserviez-nous à ce dernier outrage?
ZAÏRE. Ah ! cruel ! poursuivez ; vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats :
Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne serai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien,
Dites... quelle est la loi de l'empire chrétien ?...
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son âme et s'unirait à lui?
NÉRESTAN. O ciel ! que dites-vous ! ah ! la mort la plus prompte
Devrait...
ZAÏRE. C'en est assez, frappe, et préviens ta honte.

NÉRESTAN. Qui? vous? ma sœur!
ZAÏRE. C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore... et j'allais l'épouser.
NÉRESTAN. L'épouser! est-il vrai, ma sœur? est-ce vous-même?
Vous, la fille des rois?
ZAÏRE. Frappe, dis-je; je l'aime.
NÉRESTAN. Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.
ZAÏRE. Arrête, mon cher frère... arrête, connais-moi :
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu souffres, je le vois, je souffre davantage :
Je voudrais que du ciel le barbare secours
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé...
Pardonnez-moi, chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faisait tout pour moi? son cœur m'avait choisie;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie :
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.
NÉRESTAN.
Je te blâme, et te plains; crois-moi, la Providence
Ne te laissera point périr sans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages;
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,
Et tu vivras fidèle, ou périras martyre.

Achève donc ici ton serment commencé ;
Achève, et, dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre?...

ZAÏRE. Oui, je te le promets ;
Rends-moi chrétienne et libre, à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant va fermer la paupière,
Va, je voudrais te suivre et mourir la première.

NÉRESTAN. Je pars. Adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers, et te rendre à toi-même.

SCÈNE V. — ZAÏRE.

Me voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir !
Hélas ! suis-je en effet française, ou musulmane?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane?
Suis-je amante ou chrétienne? O serments que j'ai faits !
Mon père, mon pays, vous serez satisfaits !
Fatime ne vient point. Quoi, dans ce trouble extrême
L'univers m'abandonne ! on me laisse à moi-même !
Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?
A ta loi, Dieu puissant ! oui, mon âme est rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir
Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui, de tant de feux justement possédée,
N'avait d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te souhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! et je t'adore, et t'aimer est un crime !

SCÈNE VI. — ZAÏRE, OROSMANE.

OROSMANE. Paraissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
Ne souffre plus, madame, aucun retardement :
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens remplissent la mosquée ;
Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
Confirme mes serments, et préside à mes feux :
Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux ;
Tout tombe à vos genoux ; vos superbes rivales,
Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir :
Le trône, les festins, et la cérémonie,
Tout est prêt : commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE. Où suis-je? malheureuse ! ô tendresse ! ô douleur !

OROSMANE. Venez.

ZAÏRE. Où me cacher?

OROSMANE. Que dites-vous?

ZAÏRE. Seigneur !

OROSMANE. Donnez-moi votre main, daignez, belle Zaïre...

ZAÏRE. Dieu de mon père ! hélas ! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE. Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur !...

ZAÏRE. Hélas!

OROSMANE. Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne et charmant objet de ma constante foi
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE. Fatime, soutiens-moi....
Seigneur!

OROSMANE. O ciel! eh quoi?

ZAÏRE. Seigneur, cet hyménée
Etait un bien suprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône et la grandeur :
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur!
Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
Mais.. seigneur.. ces chrétiens..

OROSMANE. Ces chrétiens...Quoi, madame!
Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme?

ZAÏRE. Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

OROSMANE. Eh bien! quel intérêt si pressant et si tendre
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point chrétienne : élevée en ces lieux,
Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux ;
Un vieillard qui succombe au poids de ses années
Peut-il troubler ici vos belles destinées?
Cette aimable pitié qu'il s'attire de vous,
Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

ZAÏRE. Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère...

OROSMANE. Si vous l'êtes, ah dieu!

ZAÏRE. Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE. Que dites-vous? ô ciel! est-ce vous qui parlez?
Zaïre!

ZAÏRE. Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE. Zaïre!

ZAÏRE. Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Je demeure immobile, et ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon âme offensée.
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Est-ce moi qu'elle fuit? ô ciel! et qu'ai-je vu?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échapper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN. Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez:
Vous accusez, seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE. Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
Si c'était ce Français..! quel soupçon! quelle horreur!

Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance ;
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence!
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien
Réduit à redouter un esclave chrétien?
Mais, parle ; tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
Ne me déguise rien : mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en est assez.

CORASMIN. Je crains d'irriter vos alarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive...

OROSMANE. A cet affront je serais réservé!
Non ; si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance ;
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté?
Écoute : garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN. N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE. Qu'il revînt? lui! ce traître!
Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle ; et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante...
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi :
Les éclaircissements sont indignes de moi ;
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage :
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse :
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I. — Zaïre, Fatime.

FATIME. Que je vous plains, madame, et que je vous admire!
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire;
Il donnera la force à vos bras languissants
De briser des liens si chers et si puissants.
ZAÏRE. Eh! pourrai-je achever ce fatal sacrifice?
FATIME. Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice:
De votre cœur docile il doit prendre le soin.
ZAÏRE. Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.
FATIME. Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ses bras; il parle à votre cœur:
Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...
ZAÏRE. Ah! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane!
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez!... j'eusse été trop heureuse!
FATIME. Quoi! regretter encor cette chaîne honteuse!
Hasarder la victoire ayant tant combattu!
ZAÏRE. Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles!
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;
Je lui crie en pleurant: Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
Eh bien! race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui, de mon amant, me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui!
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière!
Ah! que fait Orosmane? il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.
FATIME. Quoi! vous, fille des rois que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...
ZAÏRE. Eh! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui?
Orosmane est-il fait pour être sa victime?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que serait-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne sais; mais enfin j'ose encore espérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance:
Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré,

Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME. Ah! ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

ZAÏRE. Laisse-moi; je vois tout, je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

FATIME. Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE. Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane.

FATIME. Il est le protecteur de la loi musulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

ZAÏRE. Eh bien! il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret.
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et, pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée.

SCÈNE II. — OROSMANE, ZAÏRE.

OROSMANE. Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous.
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter;
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
De quel prix mon amour et ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter; mais mon cœur s'y résout.
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout;
Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vue
Mourir désespéré de vous avoir perdue,
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE. Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes;
Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
Eh bien! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,

Seigneur...

OROSMANE. Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi... Zaïre, vous pleurez?

ZAÏRE. Ah! seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire;
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu :
Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE. Zaïre, vous m'aimez!

ZAÏRE. Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE. Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidèle?
Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste :
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi;
Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés et si bien démentis :
C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur
En partageant mes feux différait mon bonheur?
Parle; était-ce un caprice? est-ce crainte d'un maître,
D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? épargne-toi ce soin :
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin;
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie :
Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés
Pleins d'un amour si vrai...

ZAÏRE. Vous me désespérez.
Vous m'êtes cher sans doute, et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE. O ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAÏRE. Dieu puissant, que ne puis-je parler!

OROSMANE. Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire?
Me trahit-on! parlez.

ZAÏRE. Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre :
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE. Vous à plaindre! grand Dieu!

ZAÏRE. Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE. Une grâce! ordonnez et demandez ma vie.

ZAÏRE. Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Orosmane... seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,

Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE. De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez !
Pouvez-vous?...

ZAÏRE. Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE. Eh bien ! il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens : il en coûte à mes sens désolés.
Allez : souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE. En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE. Eh bien ! vous me quittez, Zaïre?

ZAÏRE. Hélas ! seigneur.

SCÈNE III. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Ah ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asile ;
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;
Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.
Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'empire,
Dans le sein du bonheur que son âme désire,
Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ses pieds,
Ses yeux, remplis d'amour, de larmes sont noyés !
Je suis bien indigné de voir tant de caprices :
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés !
Est-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'est assez :
Il me faut expier par un peu d'indulgence
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends. Je le vois, son cœur est sans détours ;
La nature naïve anime ses discours :
Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime, sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi,
Et son âme, éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour et ne le sentir pas?

SCÈNE IV. — OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR. Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos gardes saisie, et dans mes mains laissée...

OROSMANE. Donne... qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR. Un de ces chrétiens
Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens :
Au sérail en secret il allait s'introduire ;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE. Hélas ! que vais-je lire?
Laisse-nous... je frémis.

SCÈNE V. — OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN. Cette lettre, seigneur,
Pourra vous éclaircir, et calmer votre cœur.

OROSMANE. Ah ! lisons : ma main tremble, et mon âme étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons : « Chère Zaïre, il est temps de nous voir :
« Il est vers la mosquée une secrète issue
« Où vous pouvez sans bruit et sans être aperçue
« Tromper vos surveillants, et remplir notre espoir.
« Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :

« Je vous attends; je meurs si vous n'êtes fidèle. »
Eh bien! cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN. Moi, seigneur?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE. Tu vois comme on me traite.

CORASMIN. O trahison horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible?
Vous dont le cœur tantôt sur un simple soupçon
D'une douleur si vive a reçu le poison?
Ah! sans doute, l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE. Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure!
Mais avant de frapper... Ah! cher ami, demeure;
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN. On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE. Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur!
Ce secret qui pesait à son infâme cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue;
Je me fais cet effort, je la laisse sortir;
Elle part en pleurant... et c'est pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN. Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime;
Et de vos sentiments rappelant la grandeur...

OROSMANE. C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime!
Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer sa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable :
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser!
Une esclave! elle sait ce que j'ai fait pour elle!
Ah, malheureux!

CORASMIN. Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE. Oui, je veux la voir et lui parler.
Allez, volez, esclaves; et m'amenez Zaïre.

CORASMIN. Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE. Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN. Ah! seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes;
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à sa vue;
Prenez pour la lui rendre une main inconnue;
Par là malgré la fraude et les déguisements,
Vos yeux démêleront ses secrets sentiments,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE. Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort

Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN. Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE. Ah! n'en redoute rien ;
A son exemple, hélas! ce cœur ne saurait feindre ;
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal ;
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle ;
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours.... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes cieux!

SCÈNE VI. — OROSMANE, ZAÏRE.

ZAÏRE. Seigneur, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE. Eh bien! madame, il faut que vous m'éclaircissiez;
Cet ordre est important plus que vous ne croyez.
Je me suis consulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme avec vous il est temps que je lise,
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise :
Jugez-vous ; répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelque autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, et dans ce même instant,
Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE. Vous, seigneur! vous osez me tenir ce langage?
Vous, cruel! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme :
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,
Des rois les plus puissants détesterait la vue ;
Que tout autre après vous me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, et me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui

Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin lorsque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître,
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE. Quoi ! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !
Quel excès de noirceur ! Zaïre !.... ah, la parjure !
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main !

ZAÏRE. Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE. Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAÏRE. Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE. Vous m'aimez?

ZAÏRE. Vous pouvez douter de ma tendresse !
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse?
Quels regards effrayants vous me lancez, hélas !
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE. Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, madame.

SCÈNE VII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Ami, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage?

CORASMIN. Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas.
Soupirer désormais pour ces traîtres appas ;
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE. Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN. Vous? ô ciel ! vous?

OROSMANE. Je vois un rayon d'espérance
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux ;
Il peut croire aisément ses téméraires vœux ;
Son amour indiscret, et plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence :
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler ;
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense :
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre,
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse ;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice :
Et que chargé de fers il me soit présenté.

Laissez, surtout, laissez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime!
Ma fureur est plus grande, et j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé :
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — Orosmane, Corasmin, un Esclave.

OROSMANE. On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître;
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître :
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
Porte-moi sa réponse. On approche.... c'est elle.
A Corasmin. Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidèle,
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

SCÈNE II. — Zaïre, Fatime, l'Esclave.

ZAÏRE. Eh! qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire?
Le sérail est fermé! Dieu! si c'était mon frère!
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduisait vers moi!
Quel esclave inconnu se présente à ma vue?
L'ESCLAVE. Cette lettre en secret dans mes mains parvenue
Pourra vous assurer de ma fidélité.
ZAÏRE. Donne. (*Elle lit.*)
FATIME, *à part, pendant que Zaïre lit,*
Dieu tout puissant! éclate en ta bonté;
Fais descendre ta grâce en ce séjour profane;
Arrache ma princesse au barbare Orosmane!
ZAIRE, *à Fatime.* Je voudrais te parler.
FATIME, *à l'esclave.* Allez, retirez-vous;
On vous rappelera, soyez prêt; laissez-nous.

SCÈNE III. — Zaire, Fatime.

ZAÏRE. Lis ce billet : hélas! dis-moi ce qu'il faut faire :
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.
FATIME. Dites plutôt, madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.
ZAÏRE. Je le sais : à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment; mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger?
FATIME. Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée :
Votre amour parle seul à votre âme ébranlée.
Je connais votre cœur : il penserait comme eux,
Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,
Et l'âme d'un Tartare à travers ses bontés?
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,
Même en vous adorant menaçait sa maîtresse...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher!
Vous soupirez pour lui!
ZAÏRE. Qu'ai-je à lui reprocher?
C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée :
Le trône était tout prêt, le temple était paré,

Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,
J'ai de ses sentiments bravé la violence;
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME. Ce malheureux amour, dont votre âme est blessée,
Peut-il en ce moment remplir votre pensée?

ZAÏRE. Ah! Fatime, tout sert à me désespérer.
Je sais que du sérail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,
Quitter ce lieu funeste à mon âme égarée ;
Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état! quel tourment! non, mon âme inquiète
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu ! détourne de moi ces noirs pressentiments ;
Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frère !
Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère!
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors, à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié :
Mais, dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.
Rappelle cet esclave.

SCÈNE IV. — ZAIRE.

ZAÏRE. O Dieu de mes aïeux!
Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire!

SCÈNE V. — ZAIRE, L'ESCLAVE.

ZAÏRE. Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
A part. Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

SCÈNE VI. — OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE. Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma fureur!
A l'esclave. Eh bien ! que t'a-t-on dit? réponds, parle.

L'ESCLAVE. Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives alarmes ;
Elle a pâli, tremblé; ses yeux versaient des larmes ;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui, cette nuit, à ses yeux doit se rendre.

A l'esclave. *A Corasmin.*

OROSMANE. Allez, il me suffit... Ote-toi de mes yeux,
Laisse-moi; tout mortel me devient odieux.
Laisse-moi : seul te dis-je, à ma fureur extrême :
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCÈNE VII.

OROSMANE. Où suis-je? ô ciel! où suis-je? où porté-je mes vœux?
Zaïre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux !
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,

Ce jour souillé par vous !.. misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCÈNE VIII. — OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE. Ah ! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez!
Venez : a-t-il paru, ce rival, ce coupable?
CORASMIN. Rien ne paraît encore.
OROSMANE. O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!.. l'infidèle!.. après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable;
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!
CORASMIN. Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel est votre dessein?
OROSMANE. N'entends-tu pas des cris?
CORASMIN. Seigneur...
OROSMANE. Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.
CORASMIN. Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le sérail est plongé dans un profond silence;
Tout dort, tout est tranquille; et l'ombre de la nuit...
OROSMANE. Hélas! le crime veille, et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter la hardiesse!
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse!
Combien je t'adorais! quels feux! Ah! Corasmin!
Un seul de ses regards aurait fait mon destin;
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah! la cruelle!
CORASMIN. Est-ce vous qui pleurez? vous, Orosmane? ô cieux!
OROSMANE. Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre;
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre :
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure approche, ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.
CORASMIN. Ah! je tremble pour vous!
OROSMANE. Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens; j'entends... je ne me trompe pas,
CORASMIN. Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.
OROSMANE. Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCÈNE IX. — OROSMANE, ZAÏRE *et* FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAÏRE. Viens, Fatime.
OROSMANE. Qu'entends-je! est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu si légitime?
Cette voix infidèle est l'organe du crime?
Perfide!.. vengeons-nous... Quoi! c'est elle? ô destin!
Il tire son poignard. Zaïre! ah Dieu!.. ce fer échappe de ma main.
ZAÏRE, *à Fatime.* C'est ici le chemin; viens, soutiens mon courage.
FATIME. Il va venir.
OROSMANE. Ce mot me rend toute ma rage.
ZAÏRE. Je marche en frissonnant; mon cœur est éperdu ..
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zaïre.*
C'est moi que tu trahis ; tombe à mes pieds, parjure !
ZAIRE, *tombant dans la coulisse.*
Je me meurs, ô mon Dieu !
OROSMANE. J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux !... Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
Rien que de juste... allons, j'ai puni son forfait.
Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie
Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

SCÈNE X. — OROSMANE, ZAÏRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE. Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître :
Tu m'imposais ici pour me déshonorer :
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?
CORASMIN. Oui, seigneur.
OROSMANE. Il commence déjà dans le fond de ton cœur ;
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.
NÉRESTAN. Que dis-tu ! Quelle erreur !...
OROSMANE. Regarde-la, te dis-je.
NÉRESTAN. Ah ! que vois-je ! Ah ! ma sœur ;
Zaïre !... elle n'est plus ! Ah ! monstre ! ah ! jour horrible !
OROSMANE. Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, serait-il possible ?
NÉRESTAN. Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père.
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière et les derniers adieux ;
Je venais dans un cœur trop faible et trop sensible
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offensait notre Dieu, notre loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.
OROSMANE. Zaïre !... Elle m'aimait ? est-il bien vrai, Fatime ?
Sa sœur ?... J'étais aimé ?
FATIME. Cruel ! voilà son crime
Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré soi, constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères,
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès son cœur l'avait trompée ;
De cet espoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.
OROSMANE. Tu m'en as dit assez. O ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage...
NÉRESTAN. Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce sang glorieux
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.

Tes tourments sont-ils prêts ? je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens
Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
Dans sa férocité ton cœur impitoyable
De ce trait généreux serait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN. Hélas ! seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare.
Souffrez que Nérestan...

NÉRESTAN. Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE, *après une longue pose.*

Qu'on détache ses fers. Écoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN. Mais, seigneur...

OROSMANE. Obéis, et ne réplique pas :
Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime :
Va, ne perds point de temps, sors, obéis....
A Nérestan. Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglants, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous les chrétiens, apprenant mes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs :
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dût m'être sacré.
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le ciel ait formé les innocents appas ;
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États :
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée ;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée. (*Il se tue.*)
Aux siens. Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

NÉRESTAN. Guide-moi, Dieu puissant ! Je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce soit moi qui te plaigne !

L'ENFANT PRODIGUE

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

EUPHÉMON PÈRE.
EUPHÉMON FILS.
FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.
RONDON, bourgeois de Cognac.
LISE, fille de Rondon.
LA BARONNE DE CROUPILLAC.
MARTHE, suivante de Lise.
JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — EUPHÉMON, RONDON.

RONDON. Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon cœur j'oublierai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaisir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON. Quoi donc?

RONDON. Tout fier de sa magistrature,
Il fait l'amour avec poids et mesure.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:
Il est trop fat.

EUPHÉMON. Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON. Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre;
A bien mater cette fatuité
Et l'air pédant dont il est encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou, partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la présidence
De cette ville: oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut monsieur le président,
Il fut, ma foi! gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche et parle en cadence:
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est...

EUPHÉMON Eh mais! quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours....

RONDON. Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.

Il est avare ; et tout avare est sage.
Oh ! c'est un vice excellent en ménage,
Un très bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cossu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autre pense.

EUPHÉMON. Je l'ai promis, et j'y satisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée,
Je vois dans l'autre une âme intéressée.

RONDON. Tant mieux ! tant mieux !

EUPHÉMON. Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON. Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

EUPHÉMON. Non.

RONDON. Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHÉMON. Non.

RONDON. Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise ?
Lise autrefois à cet aîn promise
Ma Lise qui. ..

EUPHÉMON. Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement !

RONDON. Qu'il rentre ici pour dépouiller son père ?
Pour succéder ?

EUPHÉMON. Non.... tout est à son frère.

RONDON. Ah ! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON. Il aura Lise et mes biens aujourd'hui ;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage :
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON. Ah ! vous l'aviez trop longtemps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence
Mais cet aîné ! quel trait d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te souvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON. Ah ! quels charmes

Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON. Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or....
Eh, eh!

EUPHÉMON. Cessez

RONDON. T'en souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché?
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché!

EUPHÉMON. Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impression trop noires;
Ne suis-je pas assez infortuné?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité; mais la vérité blesse.

RONDON. Je me tairai, soit : j'y consens, d'accord
Pardon : mais diable! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMON. Encor!

RONDON. Pardon; mais vous deviez....

EUPHÉMON. Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON. Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême;
Et quand je dis, allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune âme.

EUPHÉMON. Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissants de son âme novice;
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :
Le cœur est tendre; il saigne plus d'un jour.

RONDON. Vous radotez.

EUPHÉMON. Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien séduire.

RONDON. Lui? point du tout: ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bonhomme! allez, ne craignez rien;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui,
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II. — EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON. Approchez, venez, Lise;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,

Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE. Non, mon père.

RONDON. Comment, coquine ?

EUPHÉMON. Ah! ah ! notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal.
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON. Comment ? après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

LISE. Mon père, non.

RONDON. Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE. Non, vous dis-je.
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré ;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté ;
Etre au dehors discrète, raisonnable ;
Dans sa maison, douce, égale, agréable ;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point :
Les sentiments ne se commandent point.
N'ordonnez rien ; l'amour suit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage,
Mais pour mon cœur, il le doit mériter :
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON. C'est à mon gré raisonner sensément;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON. Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais sans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise.
A Lise. Ecoute, toi : je te baille un mari
Tant soit peu fat, et par trop renchéri ;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre :
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot; et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille et toi.

EUPHÉMON. Fort bien.

SCÈNE III. — LISE, MARTHE.

MARTHE. Mon Dieu! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentiments et des travers burlesques !

LISE. Je suis sa fille ; et, de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur;

Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque il a l'âme d'un père ;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison,
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je sens que son tort est extrême !

MARTHE. Comment aimer un monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui d'un ton grave, et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant ;
Qui, comme un paon, dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Et, plus avare encore que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE. Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin :
Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux :
Il est le fils de l'ami de mon père;
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs?
Il faut céder : le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE. C'est bien parler, belle et discrète Lise
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE. Quoi?

MARTHE. D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE. Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE, *en s'en allant.*
N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.* Il est vrai, sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse.
Était-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE, *en s'en allant.* C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE, *la retenant.* De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée :
Le malheureux ! il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs: il ignorait l'amour.

MARTHE. Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire
Que dans vos fers il était engagé.

LISE. S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte, et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piége avait conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.
MARTHE. Son frère enfin lui succède aujourd'hui:
Il aura Lise; et certes c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.
LISE. Ah! que dis-tu?
MARTHE. Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur,
Sous ses défauts, un certain fonds d'horreur.
LISE. Il était né pour le bien, je l'avoue.
MARTHE. Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.
LISE. Oui; mais....
MARTHE. Fuyons, car c'est monsieur son frère.
LISE. Il faut rester: c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV. — LISE, MARTHE, LE PRÉSIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT. Je l'avouerai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'âme d'un ménage:
Fortune, honneurs, et dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela;
Vous entendrez murmurer: *La voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge
Les agréments que dans le monde j'ai;
Les droits d'aînesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, madame.
MARTHE. Moi, je la plains: c'est une chose infame
Que vous mêliez dans vos entretiens
Vos qualités, votre rang, et vos biens.
Être à la fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant;
Être en rabat un petit-maître avare;
C'est un excès de ridicule rare:

Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

PIERENFAT. Ce n'est pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'est à madame : ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
Le silence est votre fait.... (*A Lise.*) Vous, madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE, *à Lise.* Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE. J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE. Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE. Que puis-je hélas! lui dire?

MARTHE. Des injures.

LISE. Non, des raisons valent mieux.

MARTHE. Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON. Ma foi!
Il nous arrive une plaisante affaire.

PIERENFAT. Eh quoi, monsieur?

RONDON. Écoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré;
Quand nous l'avons ici près rencontré.
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE. Un voyageur jeune?...

RONDON. Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient,
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée;
Puis, Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe.
Et qu'à personne il ne prétend parler.

PIERENFAT. Ah! je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne;
Et d'assez près la chose nous concerne;
Je le connais, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet...

LISE. Non, monsieur, rien ne presse.

RONDON. Si fait, tout presse; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE. Comment? moi! ma faute!

RONDON. Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.
LISE. Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?
RONDON. Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous s'il le faut.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — LISE, MARTHE.

ARTHE. Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.
LISE. Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts, et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom et son état :
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller, ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir.
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde:
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.
MARTHE. En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumière en une âme si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le président;
Vous plairait-il avec monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère :
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez vous? aimez-vous? parlez net.

LISE. Je n'en sais rien; je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.
MARTHE. Comparaison n'est pas raison, madame :
On lit très bien dans le fond de son ame,
On y voit clair ; et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...
LISE. Et moi, je ne veux rien savoir;
Mon œil se ferme et je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur; c'est trop le pénétrer:
Aller plus loin serait le déchirer.

SCÈNE II. — LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS. Là-bas, madame, il est une baronne
De Croupillac....
LISE. Sa visite m'étonne.
LE LAQUAIS. Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.
LISE. Hélas! sur quoi?
MARTHE. Sur votre hymen, sans doute.
LISE. Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCÈNE III. — LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE. Voilà la dame.
LISE. Oh! je vois trop qui c'est.
MARTHE. On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.
LISE. Des siéges donc. Madame, pardon si...
MADAME CROUPILLAC. Ah! madame!
LISE. Eh, madame!
MADAME CROUPILLAC. Il faut aussi.....
LISE. S'asseoir, madame.
MADAME CROUPILLAC, *assise.*
En vérité, madame,
Je suis confuse; et dans le fond de l'âme
Je voudrais bien...
LISE. Madame?

MADAME CROUPILLAC. Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant si jolie.
LISE. Consolez-vous, madame.
MADAME CROUPILLAC. Oh! non, ma mie,
Je ne saurais; je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais vu, du moins en espérance,
Un seul, hélas! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avais eu grand'peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah! que ce temps vient vite!
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule; et certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.
LISE. Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et que vous ai-je pris?
MADAME CROUPILLAC. Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.
LISE. J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.
MADAME CROUPILLAC. Si fait:
J'espère encore; et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.
LISE. Mais de quel traître ici me parlez-vous?
MADAME CROUPILLAC. D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.
LISE. Eh bien! madame?
MADAME CROUPILLAC. Eh bien! dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents;
Je haïssais leur personne et leur style
Mais avec l'âge on est moins difficile.
LISE. Enfin, madame?
MADAME CROUPILLAC. Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.
LISE. Comment! en quoi?
MADAME CROUPILLAC. J'étais dans Angoulême
Veuve et pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême, en ce temps, Fierenfat
Etudiait, apprenti magistrat;
Il me lorgnait; il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour mal-honnête,
Bien mal-honnête, hélas! bien outrageant;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de père:
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla:
Il répondit qu'il verrait tout cela;
Vous voyez bien que la chose était sûre.
LISE. Oh, oui.
MADAME CROUPILLAC.
Pour moi, j'étais prête à conclure.

De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE. Quel souvenir!

MADAME CROUPILLAC. C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE. Ah!

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes :
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà, par protestation,
J'arrête ici la célébration :
J'y mangerai mon château, mon douaire,
Et le procès sera fait de manière
Que vous, son père, et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE. En vérité, je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourrait aisément accorder :
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE. Non; je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LISE. Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCÈNE IV. — MADAME CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON. Oh! oh! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de protestation.
Eh, vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chasserai bien loin ces créatures

MADAME CROUPILLAC. Faut-il encore essuyer des injures?
Monsieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON. Que vous plaît-il?

MADAME CROUPILLAC. Votre gendre est sans foi;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'est de l'argent qu'il aime.

RONDON. Il a raison.

MADAME CROUPILLAC. Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON. Est-ce qu'on tient de semblables promesses?

MADAME CROUPILLAC. Il m'a quittée, hélas ! si durement.
RONDON. J'en aurais fait de bon cœur tout autant.
MADAME CROUPILLAC. Je vais parler comme il faut à son père.
RONDON. Ah! parlez lui plutôt qu'à moi.
MADAME CROUPILLAC. L'affaire
Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira partout crier.
RONDON. Il criera moins que vous.
MADAME CROUPILLAC. Ah! vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.
RONDON. On doit en rire.
MADAME CROUPILLAC. Il me faut un époux;
Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous.
RONDON. Qui, moi?
MADAME CROUPILLAC. Vous-même.
RONDON. Oh! je vous en défie.
MADAME CROUPILLAC. Nous plaiderons!
RONDON. Mais voyez la folie!

SCÈNE V. — RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, *à Lise.* Je voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.
A Fierenfat. Et vous, monsieur, le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère!
Mais vous, mais vous!
FIERENFAT. Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union :
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ses biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre :
Argent comptant fait et beau-père et gendre.
RONDON. Il a raison, ma foi! j'en suis d'accord.
LISE. Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.
RONDON. L'argent fait tout : va, c'est chose très sûre,
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
D'écus tournois soixante pesants sacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère!
Signons toujours avant lui.
LISE. Non, mon père
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.
RONDON. Conditions, toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis...?
LISE. Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
A Fierenfat. Et vous, monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

PIERENFAT. Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était disparu
Lorsque j'étais encor dans notre école
Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements ;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.
LISE. C'est un projet fraternel et chrétien.
En attendant, vous confisquez son bien :
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.
RONDON. Tarare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé ;
Sur tout cela le notaire a passé.
PIERENFAT. Nos pères l'ont ordonné de la sorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept :
« Tout libertin de débauches infect,
« Qui, renonçant à l'aile paternelle,
« Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
« *Ipso facto*, de tout dépossédé,
« Comme un bâtard il est exhérédé. »
LISE. Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas : mais je présume
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.
RONDON. Ah! laissez-là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode :
De cet aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du bien.
LISE. Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni ; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne seront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.
PIERENFAT. Ah qu'une femme entend mal les affaires!
RONDON. Quoi tu voudrais corriger deux notaires!
Faire changer un contrat?
LISE. Pourquoi non?
RONDON. Tu ne feras jamais bonne maison ;
Tu perdras tout.
LISE. Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.
RONDON. Elle est têtue ; et pour la contenter,
Allons mon gendre, il faut s'exécuter :
Ça, donne un peu.

FIERENFAT. Oui, je donne à mon frère...
Je donne.... allons...
RONDON. Ne lui donne donc guère.

SCENE VI. — EUPHÉMON, RONDON, LISE, FIERENFAT

RONDON. Ah! le voici, le bon-homme Euphémon
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature,
Presse-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui ;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfants... je ne me sens pas d'aise.
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.
EUPHÉMON. Non, monsieur, je ne puis.
FIERENFAT. Vous ne pouvez?
RONDON. En voici bien d'une autre.
FIERENFAT. Quelle raison?
RONDON. Quelle rage est la vôtre?
Quoi! tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit, non : comment? pourquoi? par où.
EUPHÉMON. Ah! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjecture.
RONDON. Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?
EUPHÉMON. Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête :
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.
RONDON. Eh bien! quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout et notre affaire accroche?
EUPHÉMON. Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.
LISE. Qu'a-t-il donc dit, monsieur?
FIERENFAT. Quelle nouvelle
A-t-il appris?
EUPHÉMON. Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils.
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim : la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse;
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant :
Sans doute, hélas! il est mort à présent.
RONDON. Voilà, ma foi, sa pension payée.
LISE. Il serait mort!
RONDON. N'en sois point effrayé,
Va, que t'importe?
FIERENFAT. Ah! monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.
RONDON. Elle est, ma foi, sensible : ah! la friponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.
FIERENFAT. Mais après tout, mon père, voulez-vous...?
EUPHÉMON. Ne craignez rien, vous serez son époux :
C'est mon bonheur. Mais il serait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.

Puis-je mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs :
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE. Ah ! oui, monsieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT. Eh ! mais, mon pere...

RONDON. Eh ! vous n'êtes pas sage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHÉMON. Dans ces moments un père est toujours père :
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon âme attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON. Réparons-la ; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui valent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons. Que de faiblesse !

EUPHÉMON. Mais...

RONDON. Mais, morbleu ! ce procédé me blesse :
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait : douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau,
Pauvre cher homme ! allez, sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis :
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON. Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense ;
Je pleure, hélas ! sa mort et sa naissance.

RONDON, *à Fierenfat.* Va : suis ton père, et sois expéditif :
Prends ce contrat ; le mort saisit le vif.
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne,
Prends-lui la main, qu'il paraphe et qu'il signe.

A Lise. Et toi, ma fille, attendons à ce soir :
Tout ira bien.

LISE. Je suis au désespoir.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I. — EUPHÉMON FILS, JASMIN.

JASMIN. Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître ;
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde.
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré :
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :

Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable :
Né pour souffrir, je sais souffrir gaiement;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi ! bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON FILS. Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante et terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière ;
Il m'accompagne ; et son âme grossière,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité ;
Né mon égal (puisque enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaiement mon sort infortuné ;
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN. Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHÉMON FILS. Tu les as vu chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN. Pauvre bête.
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence?

EUPHÉMON FILS. Ah ! je le crois ; car dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse.
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un deux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN. Aucun n'osa te consoler?

EUPHÉMON FILS. Aucun.

JASMIN. Ah les amis ! les amis ! quels infames !

EUPHÉMON FILS. Les hommes sont tous de fer.

JASMIN. Et les femmes?

EUPHÉMON FILS. J'en attendais, hélas ! plus de douceur ;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,

Dans son logis meublé de mes présents,
De mes bienfaits achetait des amants,
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN. Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON FILS. Rondon, le père de.... Quel nom dis-tu?

JASMIN. Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine;
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHÉMON FILS. Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN. Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste et colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'était une merveille.
Cela pouvait bien avoir de mon temps
A bien compter, entre six à sept ans
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi! d'être cueillie.

EUPHÉMON FILS. Ah! malheureux!

JASMIN. Mais j'ai beau te parler;
Ce que je dis ne te peut consoler :
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON FILS. Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas!

JASMIN. Ton œil contemple ces demeures;
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON FILS. J'en ai sujet.

JASMIN. Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison?

EUPHÉMON FILS. Ah laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.* Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, *en pleurant.* Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN. Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bêche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?

Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHÉMON FILS. Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'âme et la santé du corps.

SCÈNE II. — MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC, *dans l'enfoncement.*
Que vois-je ici ? serais-je aveugle ou borgne ?
C'est lui, ma foi ! plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
Elle le considère. Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui.
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.
Elle s'approche d'Euphémon.
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN. Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHÉMON FILS. Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vue dans l'éclat, dans la pompe.
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

MADAME CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*
Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en si piètre posture ?

EUPHÉMON FILS. Ma faute.

MADAME CROUPILLAC. Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN. C'est pour avoir eu d'excellents amis,
C'est pour avoir été volé, madame.

MADAME CROUPILLAC.
Volé! par qui? comment?

JASMIN. Par bonté d'ame.
Nos voleurs sont de très honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.
J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous serez cent fois plus affligé
Quand vous saurez les excessives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON FILS. Adieu, madame.

MADAME CROUPILLAC, *l'arrêtant.* Adieu! non, tu sauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON FILS. Soit, je vous plains : adieu.

MADAME CROUPILLAC Non; je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,
(*Elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes

Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHÉMON FILS, *revenant.*

Euphémon.

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS. Ciel! madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait....

MADAME CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHÉMON FILS. Quoi! dans ces mêmes lieux?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON FILS.

Puis-je au moins savoir.... comme il se porte?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois.... Que diable vous importe?

EUPHÉMON FILS. Et que dit-on..?

MADAME CROUPILLAC. De qui?

EUPHÉMON FILS. D'un fils aîné.

Qu'il eut jadis.

MADAME CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,
Depuis longtemps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON FILS. En vérité... je suis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, madame.

MADAME CROUPILLAC. Poursuivons donc, Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait,
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON FILS. Eh bien! a-t-il ce bonheur en partage?
Est-il à vous?

MADAME CROUPILLAC.

Non; ce fat engraissé
De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON FILS. Que dites-vous? Quoi! madame, il l'épouse?

MADAME CROUPILLAC. Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON FILS. Ce jeune objet aimable.... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait....

JASMIN. Quelle rage est la vôtre
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON FILS, *à part.* Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A madame Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage,
Amèrement un si sensible outrage:
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC. Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre:

Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre :
Tu paraissais bien moins compatissant
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent.
Écoute : on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN. Aidez-nous donc, madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC. Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON FILS. Moi, vous servir! hélas! madame, en quoi?

MADAME CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille.
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante son bien, son esprit, son rabat,
Sois en faveur; et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste :
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, *voyant son père.*

Que vois-je! ô ciel! (*il s'enfuit.*)

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment :
Pour s'enfuir?

JASMIN. C'est qu'il vous craint, sans doute.

MADAME CROUPILLAC. Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCÈNE III. — EUPHÉMON PÈRE, JASMIN.

JASMIN. Je l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte :
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux!
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux :
L'un, par sa perte et par sa vie infâme,
Fait mon supplice, et déchire mon âme;
L'autre en abuse; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.
(*Apercevant Jasmin qui le salue.*)
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN. Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON. Ah, ah! c'est toi? Le temps change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN. Oui; je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif:

Le bonheur semble un être fugitif :
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir ; le diable me ramène.

EUPHÉMON. Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN. Mais... c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi.
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON. On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN. Il doit l'être
Je lui connais d'assez bons sentiments ;
Il a de plus de forts jolis talents ;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique :
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHÉMON. S'il est ainsi, son poste est tout trouvé :
Jasmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il se marie, et dès ce soir peut-être ;
Avec son bien, son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante :
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin ;
J'en parlerai. J'y vais : adieu, Jasmin :
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCÈNE IV. — JASMIN.

Ah! l'honnête homme! ô ciel ! pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette âme bienfaisante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCÈNE V. — EUPHÉMON FILS, *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant*. Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON FILS. Ah !

JASMIN. S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHÉMON FILS. Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN. Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHÉMON FILS. Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN. Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON FILS. Mon cœur ne peut se taire ;
Cet Euphémon...

JASMIN. Eh bien ?

EUPHÉMON FILS. Ah!.... c'est mon père.

JASMIN. Qui? lui, monsieur!

EUPHÉMON FILS. Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à sa vue!
Qu'il lui portait ses vœux humiliés !
Que j'étais près de tomber à ses pieds !

JASMIN. Qui, vous, son fils? Ah! pardonnez, de grâce,
Ma familière et ridicule audace;
Pardon, monsieur.

EUPHÉMON FILS. Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON FILS. Et c'est aussi ce qui me désespère?
Mais réponds-moi; que te disait mon père?

JASMIN. Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tout deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,
Ce président votre fortuné frère
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON FILS. Eh bien! il faut développer mon cœur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur:
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté;
Voilà mon sort: je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN. Jaloux de qui?

EUPHÉMON FILS. De mon frère, de Lise.

JASMIN. Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? mais vraiment c'est un trait
Digne de vous: ce péché vous manquait.

EUPHÉMON FILS. Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense),
Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage:
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse:
Tout l'univers alors m'eût envié;
Mais jeune, aveugle, à des méchants lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas! les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parents m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste:

J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste ;
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN. S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la raimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse ;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON FILS. Moi, l'oser voir ! moi m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un père, une maîtresse :
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI. — EUPHÉMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN. Voilà, je crois, ce président si sage.

EUPHÉMON FILS. Lui? je n'avais jamais vu son visage.
Quoi! c'est donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT. En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.
En voyant Jasmin. Où sont ces gens qui voulaient me servir ?

JASMIN. C'est nous, monsieur; nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT. Qui de vous deux sait lire?

JASMIN. C'est lui, monsieur.

FIERENFAT. Il sait sans doute écrire?

JASMIN. Oh! oui, monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT. Mais il devrait savoir aussi parler?

JASMIN. Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT. Il a pourtant la mine assez hardie ;
Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gage ?

EUPHÉMON FILS. Rien.

JASMIN. Oh! nous avons, monsieur, l'âme héroïque.

FIERENFAT. A ce prix-là, viens, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter ;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON FILS. A votre femme?

FIERENFAT. Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON FILS. Quand?

FIERENFAT. Dès ce soir.

EUPHÉMON FILS. Ciel!.... monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT. Oui.

EUPHÉMON FILS. Monsieur!

FIERENFAT. Hein !

EUPHÉMON FILS. En seriez-vous aimé?

FIERENFAT. Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHÉMON FILS. Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT. Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN. Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT. Eh! je le crois mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,

Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON FILS. Il me prend une envie :
C'est d'affubler sa face de palais,
A poing fermé, de deux larges soufflets.

JASMIN. Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître!

EUPHÉMON FILS. Ah! soyons sage : il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — MADAME CROUPILLAC, EUPHÉMON FILS, JASMIN.

MADAME CROUPILLAC. J'ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHÉMON FILS. Hélas! non.

MADAME CROUPILLAC. Comment?

EUPHÉMON FILS. Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC. Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui séduisit ma foi.
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait sitôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON FILS. Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC. Eh! quoi! quel embarras!

EUPHÉMON FILS. J'étais hardi, lorsque je n'aimais pas.

JASMIN. D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est ma foi notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC. C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique
Est un bonheur un destin presque unique
Profitez-en.

JASMIN. Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC. Eh! soit donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le temps; ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? Ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHÉMON FILS. Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*
L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHÉMON FILS. C'est elle; ô dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC. Adieu : je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON FILS. Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.
MADAME CROUPILLAC. C'est ce que je vais faire.
EUPHÉMON FILS. Je tremble, hélas!
JASMIN. Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.
EUPHÉMON FILS. Oh! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore;
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCÈNE II. — LISE, MARTHE; JASMIN, *dans l'enfoncement, et* EUPHÉMON FILS *plus reculé.*

LISE. J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude,
Plus j'y regarde, hélas! et plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat et mon père
En sont plus vifs à presser ma misère :
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.
MARTHE. En vérité, ce vieillard est trop bon;
Ce Fierenfat est par trop tyranique,
Il le gouverne.
LISE. Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.
MARTHE. Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.
LISE. Hélas! il faut (quel funeste tourment)!
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.
MARTHE. De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.
LISE. Ah! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.
MARTHE. Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère?
LISE. Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'aversion s'est changée en horreur :
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.
JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*
Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?
MARTHE, *à Jasmin.* Très volontiers.
LISE, *à part.* O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?
MARTHE, *venant à Lise.* C'est un des gens de votre président;
Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.
LISE. Qu'il attende.

MARTHE, *à Jasmin*. Mon cher ami, madame vous commande
D'attendre un peu.
LISE. Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !
JASMIN, *à Marthe*. Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.
MARTHE, *revenant*. Absolument il prétend vous parler.
LISE. Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.
MARTHE. Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.
LISE. Rentrons donc vite, et courons me cacher.

SCENE III. — LISE, MARTHE. EUPHÉMON FILS, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHÉMON FILS. La voix me manque, et je ne puis marcher ;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.
JASMIN. Donnez la main ; venons sur son passage.
EUPHÉMON FILS. Un froid mortel a passé dans mon cœur.
A Lise. Souffrirez-vous?..
LISE, *sans le regarder*. Que voulez-vous, monsieur?
EUPHÉMON FILS, *se jetant à genoux*.
Ce que je veux ! la mort, que je mérite.
LISE. Que vois-je? ô ciel !
MARTHE. Quelle étrange visite !
C'est Euphémon ! grand Dieu ! qu'il est changé !
EUPHÉMON FILS. Oui, je le suis, votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux, fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même;
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur :
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul ; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins :
Un malheureux n'a pas de tels desseins ;
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu : l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous !
LISE. Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous, ô ciel ! vous, qui cherchez ma vue !
Dans quel état ! quel jour !.... Ah, malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !
EUPHÉMON FILS. Oui, je le sais : mes excès, que j'abhorre,

En vous voyant semblent plus grands encore ;
Ils sont affreux, et vous les connaissez :
J'en suis puni, mais point encor assez.

LISE. Est-il bien vrai, malheureux que vous êtes,
Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHÉMON FILS. Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire ?
Ah! j'ai trop tard aperçu sa lumière !
Trop vainement mon cœur en est épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE. Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire ?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien et sage et vertueux?

EUPHÉMON FILS. Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE. Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore?

EUPHÉMON FILS. Si je vous aime ? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie ;
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je respectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jour nouveaux qui me luiront peut-être ;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes :
Regardez-moi, tout changé que je suis ,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE. Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON FILS. Que dites-vous? juste ciel! vous pleurez

LISE, *à Marthe*. Ah ! soutiens-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serais l'épouse de son frère !...
N'avez-vous point vu déjà votre père ?

EUPHÉMON FILS. Mon front rougit ; il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré :
Haï de lui, proscrit sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE. Eh ! quel est donc votre projet enfin ?

EUPHÉMON FILS. Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom aussi bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé ;
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE. Ce désespoir est d'une âme bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute ;
Ces sentiments me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.

Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON FILS. O ciel ! mes maux ont attendri votre âme !

LISE. Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON FILS. Quoi ! vos beaux yeux, si longtemps courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés !
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes;
Ah ! si mon frère, aux trésors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité :
Je vous suis cher, il est déshérité.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie !

MARTHE. Ma foi, c'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE. Contraignez donc ces soupirs enflammés;
Dissimulez.

EUPHÉMON FILS. Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE. Ah ! redoutez mes parents, votre père !
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE. Je ris déjà de sa grave colère.

SCÈNE IV. — LISE, EUPHÉMON FILS, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT, *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT. Ou quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair et net,
Je suis.... j'ai vu.... je le suis... j'ai mon fait.
En avançant vers Euphémon.
Ah ! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire !

EUPHÉMON FILS, *en colère.* Je...

JASMIN, *se mettant entre eux.*
C'est, monsieur, une importante affaire
Qui se traitait, et que vous dérangez ;
Ce sont deux cœurs en peu de temps changés ;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT, De la vertu ? Quoi ! lui baiser la main !
De la vertu ? scélérat !

EUPHÉMON FILS. Ah ! Jasmin,
Que si j'osais...

FIERENFAT. Non, tout ceci m'assomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE, *à Euphémon.* Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT. Ah ! traître !
Je te ferai pendre ici, sur ma foi !
A Marthe. Tu ris, coquine?

MARTHE. Oui, monsieur.

FIERENFAT. Et pourquoi?
De quoi ris-tu ?

MARTHE. Mais, monsieur, de la chose...

FIERENFAT. Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,

Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE. Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, *à Lise.* Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidèle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconstance est précoce ;
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi ! de votre probité !

LISE. Calmez, monsieur, votre esprit irrité :
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT. Quelle innocence !

LISE. Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT. Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON FILS. Oh ! c'en est trop.

LISE, *à Euphémon.* Quel courroux vous anime ?
Eh ! réprimez...

EUPHÉMON FILS. Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT. Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON FILS, *en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.*
Savez-vous vous taire?

LISE. Eh ! modérez...

EUPHÉMON FILS. Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci ?
Vos droits sont nuls : il faut avoir su plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient point faits pour vous,
Il vous sied mal d'oser être jaloux.
Madame est bonne, et fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en posture de se battre.*
Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHÉMON FILS. Comment?

FIERENFAT. Allez me chercher des sergents.

LISE, *à Euphémon fils.* Retirez-vous.

FIERENFAT. Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de respect à son maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON FILS. Observez
Ce qu'à madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, monsieur, qui m'en devez, peut-être.

FIERENFAT. Moi... moi?

EUPHÉMON FILS. Vous.... vous.

FIERENFAT. Ce drôle est bien osé.
C'est quelque amant en valet déguisé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHÉMON FILS. Je l'ignore;
Ma destinée est incertaine encore;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,

De ses regards, de sa bonté propice.
FIERENFAT. Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vite instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère ;
J'amènerai vos parents, votre père ;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

SCÈNE V. — LISE, EUPHÉMON FILS, MARTHE.

LISE. Eh, cachez-vous, de grâce, rentrons vite !
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux ;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! sans vous entendre.
MARTHE. Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez en sûre, on aura beau chercher.
LISE. Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien....
A Marthe. Prends soin qu'il ne paraisse.
Eh ! va donc vite.

SCÈNE VI. — RONDON, LISE.

RONDON. Eh bien ! ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais et ton époux aussi.
LISE. Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci !
RONDON. Où vas-tu donc ?
LISE. Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence. *Elle sort.*
RONDON. Ce président est donc bien dangereux !
Je voudrais être incognito près d'eux ;
Là.... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.

SCÈNE VII. — FIERENFAT, RONDON, SERGENTS

FIERENFAT. Ah ! les fripons ; ils sont fins et subtils.
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine ?
RONDON. Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?
FIERENFAT. J'ai... qu'on m'a fait cocu.
RONDON. Cocu ! tudieu ! prends garde, arrête, observe.
FIERENFAT. Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois ?
Je suis cocu, malgré toutes les lois.
RONDON. Mon gendre !
FIERENFAT. Hélas ! il est trop vrai, beau-père.
RONDON. Eh ! quoi la chose...
FIERENFAT. Oh ! la chose est fort claire.
RONDON. Vous me poussez.....
FIERENFAT. C'est moi qu'on pousse à bout.
RONDON. Si je croyais...

FIERENFAT. Vous pouvez croire tout.
RONDON. Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.
FIERENFAT. Mon fait pourtant est facile à comprendre.
RONDON. S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.
FIERENFAT. Étranglez donc, car la chose est prouvée.
RONDON. Mais en effet ici je l'ai trouvée;
La voix éteinte et le regard baissé,
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh, voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.— LISE, MARTHE

LISE. Ah! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une âme aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l injure!
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
A Marthe. Prends garde au moins, car on cherche partout.
MARTHE. J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe:
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCÈNE II. — LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE. Eh bien, Jasmin, qu'a-t-on fait?
JASMIN. Avec gloire,
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre brillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité:
Moi, toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scholastique.
LISE. On ne sait rien?
JASMIN. Non, rien; mais dès demain
On saura tout, car tout se sait enfin.
LISE. Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera.
MARTHE. Moi, je suis dans des transes
Que tout ceci ne soit cruel pour vous;

Car nous avons deux pères contre nous,
Un président, les bégueules, les prudes.
Si vous saviez quels airs hautains et rudes!
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous; avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence:
Leurs cris, leur zèle, et leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN. J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre:
Je n'ai jamais vu semblable bagarre:
Tout le logis est sens dessus dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchants, et fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, et point payés;
Pour le festin six tables bien dressées
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE. Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE. Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il lève au ciel les yeux: il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocents;
Par des raisons il combat vos parents:
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE. Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE. Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, madame.

LISE. Ah! gardons-nous en bien.
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN. Moi, je crains donc.

SCÈNE III. — LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON. Matoise, mijaurée!
Fille pressée, âme dénaturée!
Ah! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom, son rang? comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds: tu ris de ma colère?
Tu ne meurs pas de honte?

LISE. Non, mon père.

RONDON. Encor des *non?* toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte:
Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE. Oui je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON. Ah! c'est parler cela: quand je menace

On est petit...

LISE. Je ne veux qu'une grâce :
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON. Euphémon? bon ! eh, que pourra-t-il faire ?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE. Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON. A sa demande encor faut-il souscrire?
A ce bonhomme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien souffrir, sans rien risquer
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
Puis sur-le-champ le cloître, ma bégueule.

SCÈNE IV. — LISE, MARTHE.

LISE. Digne Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
A Marthe. Écoute un peu. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE. Vous serez obéie.

SCÈNE V. — EUPHÉMON PÈRE, LISE.

LISE. Un siége.... Hélas!.... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, *l'empêchant de se mettre a genoux.*
Vous m'outragez.

LISE. Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON PÈRE. Qui, vous ma fille !

LISE. Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON PÈRE. Après l'éclat et la triste aventure
Qui de nos nœuds a causé la rupture !

LISE. Soyez mon juge et lisez dans mon cœur,
Mon juge enfin sera mon protecteur.
Écoutez-moi; vous allez reconnaitre
Mes sentiments et les vôtres peut-être.
(*Elle prend un siége à côté de lui.*)
Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talents ;
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs, et même l'amitié....

EUPHÉMON PÈRE. Eh bien ?

LISE. Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
Nés de l'erreur, et suivis des remords;
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison, par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt, honnête homme et fidèle,

Il eût repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHÉMON PÈRE. De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Est un jeune homme en ces lieux inconnu
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE. Hélas! monsieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris.
De grâce, un mot : votre âme est noble et belle;
La cruauté n'est pas faite pour elle.
N'est-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut longtemps cher à vos yeux attendris?

EUPHÉMON PÈRE. Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances.
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine et pure,
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE. Vous! vous pourriez à jamais le punir;
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds!
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON PÈRE. Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices.
Mon fils est mort, ou mon fils, loin d'ici,
Est dans le crime à jamais endurci :
De la vertu, s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace?

LISE. La demander! sans doute, il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHÉMON PÈRE. Que dites-vous?

LISE. Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON PÈRE. Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait!

LISE. S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON PÈRE. Ah! s'il m'aimait! mais quelle vaine erreur!
Comment? de qui l'apprendre?

LISE. De son cœur.

EUPHÉMON PÈRE. Mais sauriez-vous...

LISE. Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON PÈRE. Non, non, c'est trop me tenir en suspens :
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!

Expliquez-vous, parlez-moi.

LISE. Je le veux.

Il en est temps, il faut vous satisfaire.

Elle fait quelques pas, et s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.

Venez enfin.

SCÈNE VI. — EUPHÉMON PÈRE, EUPHÉMON FILS, LISE.

EUPHÉMON PÈRE. Que vois-je? ô ciel!

Aux pieds de son père.

EUPHÉMON FILS. Mon père,
Connaissez-moi, décidez de mon sort;
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON PÈRE. Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHÉMON FILS. Le repentir, l'amour, et la nature.

LISE, *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfants;
Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même cœur...

EUPHÉMON FILS, *en montrant Lise.*

Hélas, son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense;
Suivez, suivez pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous et d'elle;
Et si je vis, ah! c'est pour mériter
Ces sentiments dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue?
De quels transports votre âme est émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné....

EUPHÉMON PÈRE, *se levant et l'embrassant.*

C'est la tendresse; et tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

LISE. Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande
Il ne veut rien; et s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, RONDON, MADAME CROUPILLAC, FIERENFAT, RECORS, SUITE.

FIERENFAT. Ah! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON. Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, *à Rondon.* Ouvrez les yeux, et connaissez qui j'aime.

RONDON. C'est lui.

FIERENFAT. Qui donc?

LISE. Votre frère.

EUPHÉMON PÈRE. Lui-même.

FIERENFAT. Vous vous moquez; ce fripon, mon frère?

LISE. Oui.

MADAME CROUPILLAC. J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON. Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT. Oh, oh! je joue un fort singulier rôle:

Tudieu, quel frère!

EUPHÉMON PÈRE. Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC. Bien à propos pour moi.

FIERENFAT. La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHÉMON FILS, *à Fierenfat.*
Il faut enfin que vous me connaissiez;
C'est vous, monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envierez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez.... moi, j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, monsieur, dans son cœur.

EUPHÉMON PÈRE. Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée :
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir, sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON. Oh! bon cela.

MADAME CROUPILLAC. Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
A Euphémon fils. Vite, épousez : le ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE, *à Rondon.* De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père.
Souffrez qu'une âme et fidèle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON. Si sa cervelle est enfin moins volage....

LISE. Oh! j'en réponds.

RONDON. S'il t'aime, s'il est sage....

LISE. N'en doutez pas.

RONDON. Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT. Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme et du bien.

MADAME CROUPILLAC. Eh! fi, vilain! quel cœur sordide et chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses :
Nous plaiderons; je montrerai les pièces;

Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON. Ma foi, l'ami, crains sa juste colère;
Epouse-là, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON PÈRE, *à madame Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore:
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

FIN DE L'ENFANT PRODIGUE.

LE FANATISME

OU MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois, à Paris, le 9 auguste 1742.

PERSONNAGES.

MAHOMET
ZOPIRE, skeik ou shérif de la Mecque.
OMAR, lieutenant de Mahomet.
SEIDE, } esclaves de Mahomet.
PALMIRE, }
PHANOR, sénateur de la Mecque.
TROUPE DE MECQUOIS.
TROUPE DE MUSULMANS.

La scène est à la Mecque.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE. Qui? moi, baisser les yeux devant ces faux prodiges?
Moi, de ce fanatique encenser les prestiges!
L'honore dans la Mecque après l'avoir banni!
Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
Si tu vois cette main, jusqu'ici libre et pure,
Caresser la révolte et flatter l'imposture!

PHANOR. Nous chérissons en vous ce zèle paternel
Du chef auguste et saint du sénat d'Ismaël;
Mais ce zèle est funeste; et tant de résistance,
Sans lasser Mahomet, irrite sa vengeance.
Contre ses attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer sacré des lois,
Et des embrasements d'une guerre immortelle
Étouffer sous vos pieds la première étincelle.
Mahomet citoyen ne parut à vos yeux,
Qu'un novateur obscur, un vil séditieux:

Aujourd'hui c'est un prince, il triomphe, il domine?
Imposteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il sait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous détestons
Que dis je? en ces murs même une troupe égarée,
Des poisons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ses miracles faux soutient l'illusion,
Répand le fanatisme et la sédition,
Appelle son armée, et croit qu'un dieu terrible
L'inspire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous sont unis;
Mais les meilleurs conseils sont-ils toujours suivis?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont désolé l'enceinte;
Et ce peuple en tout temps chargé de vos bienfaits :
Crie encore à son père, et demande la paix.

ZOPIRE. La paix avec ce traître! Ah! peuple sans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
Allez, portez en pompe, et servez à genoux,
L'idole dont le poids va vous écraser tous.
Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle;
De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle :
Lui-même a contre moi trop de ressentiments.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfants :
Et moi, jusqu'en son camp j'ai porté le carnage;
La mort de son fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine entre nous allumés
Jamais des mains du temps ne seront consumés.

PHANOR. Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme;
Immolez au public les douleurs de votre âme.
Quand vous verrez ces lieux par ses mains ravagés,
Vos malheureux enfants seront-ils mieux vengés?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouse, fille;
Ne perdez point l'État : c'est là votre famille.

ZOPIRE. On ne perd les États que par timidité.

PHANOR. On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE. Périssons, s'il le faut.

PHANOR. Ah! quel triste courage
Quand vous touchez au port, vous expose au naufrage?
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ses camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,
Semble un ange de paix descendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaiser le courroux.
Déjà par ses hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE. Tu veux qu'à ce barbare elle soit accordée?
Tu veux que d'un si cher et si noble trésor
Ses criminelles mains s'enrichissent encor?
Quoi! lorsqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorsque son bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront sa faveur.
Et la beauté sera le prix de sa fureur!
Ce n'est pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteuse envie!
Ce cœur triste et flétri que les ans ont glacé
Ne peut sentir les feux d'un désir insensé.
Mais soit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire;

Soit que, privé d'enfants, je cherche à dissiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper;
Je ne sais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon âme étonnée.
Soit faiblesse ou raison, je ne puis sans horreur
La voir aux mains d'un monstre artisan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureusement docile,
Elle-même en secret pût chérir cet asile;
Je voudrais que son cœur, sensible à mes bienfaits,
Détestât Mahomet autant que je le hais.
Elle veut me parler sous ces sacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domestiques;
Elle vient, et son front, siége de la candeur,
Annonce en rougissant les vertus de son cœur.

SCÈNE II. — ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE. Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence,
Parlez; et s'il me reste encore quelque puissance,
De vos justes désirs si je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours seront des jours heureux.
PALMIRE. Seigneur, depuis deux mois sous vos lois prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère;
Vos généreuses mains s'empresse d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens :
Il vous a demandé de briser mes liens ;
Puissiez-vous l'écouter ! et puissé-je lui dire
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire !
ZOPIRE. Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée !
PALMIRE. La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentiments,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans,
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées :
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas ! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour :
Seigneur, ayez pitié d'une âme déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.
ZOPIRE. J'entends : vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.
PALMIRE. Seigneur, je le révère, et mon âme tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté ;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.
ZOPIRE. Ah ! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître!
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.
PALMIRE. Nous ne connaissons point l'orgueil de la naissance ;
Sans parents, sans patrie, esclaves dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chérissons nos fers;

Tout nous est étranger, hors le dieu que je sers.
ZOPIRE. Tout vous est étranger! cet état peut-il plaire?
Quoi vous servez un maître et n'avez point de père?
Dans mon triste palais, seul et privé d'enfants.
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans;
Le soin de vous former des destins plus propices
Eût adouci des miens les longues injustices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.
PALMIRE. Comment puis-je être à vous ? je ne suis point à moi,
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'est chère;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.
ZOPIRE. Quel père! justes dieux! lui? ce monstre imposteur!
PALMIRE. Ah! quels noms inouïs lui donnez-vous, seigneur!
Lui, dans qui tant d'États adorent leur prophète!
Lui, l'envoyé du ciel, et son seul interprète!
ZOPIRE. Étrange aveuglement des malheureux mortels!
Tout m'abandonne ici, pour dresser des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma justice,
Et qui courut au trône, échappé du supplice.
PALMIRE. Vous me faites frémir, seigneur; et de mes jours,
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.
ZOPIRE. O superstition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire; et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs!
PALMIRE. Et vous me refusez!
ZOPIRE. Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre;
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encore plus odieux.

SCÈNE III. — ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE. Que voulez-vous, Phanor?
PHANOR. Aux portes de la ville
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,
Omar est arrivé.
ZOPIRE. Qui? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après son char,
Qui combattit longtemps le tyran qu'il adore,
Qui vengea son pays?
PHANOR. Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet insolent guerrier,
Portant entre ses mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a présenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide est avec lui.
PALMIRE. Grand dieu! destin plus doux!
Quoi Séide?
PHANOR. Omar vient, il s'avance vers vous.
ZOPIRE. Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.
Palmire sort. Omar devant mes yeux! qu'osera-t-il me dire?
O dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Ismaël les généreux enfants!
Soleil, sacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,

Voyez et soutenez la juste fermeté
Que j'opposai toujours contre l'iniquité!

SCÈNE IV. — ZOPIRE, OMAR, PHANOR, SUITE.

ZOPIRE. Eh bien! après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?
Ministre d'un brigand qu'on dut exterminer,
Parle; que me veux-tu?

OMAR. Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge
Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pourrait t'écraser;
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

ZOPIRE. Un vil séditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grace!
Souffrirez-vous, grands, dieux! qu'au gré de ses forfaits
Mahomet nous ravise ou nous rende la paix?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougissez-vous point de servir un tel maître?
Ne l'avez-vous pas vu, sans honneur et sans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens?
Qu'alors il était loin de tant de renommée!

OMAR. A tes viles grandeurs ton âme accoutumée
Juge ainsi du mérite, et pèse les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du ciel,
Rentre dans le néant aux yeux de l'Éternel?
Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
Quel est l'homme, en un mot, que j'ai choisi pour maître
Lui seul dans l'univers a mérité de l'être;
Tout mortel à sa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux siècles à venir.

ZOPIRE. Je te connais, Omar: en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique;
En vain tu peux ailleurs éblouir les esprits;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute imposture, et d'un coup-d'œil plus sage
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage;
Vois l'homme en Mahomet; conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthousiaste ou fourbe, il faut cesser de l'être;
Sers-toi de ta raison, juge avec moi ton maître:
Tu verras de chameaux un grossier conducteur,
Chez sa première épouse insolent imposteur,
Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un séditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime,
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.

Ses disciples errant de cités en déserts,
Proscrits, persécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raison,
Tu voulus dans sa source arrêter le poison.
Je te vis plus heureux, et plus juste, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'esclave.
S'il est un vrai prophète, osas-tu le punir?
S'il est un imposteur, oses-tu le servir?

OMAR. Je voulus le punir quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet est né
Pour changer l'univers à ses pieds consterné;
Quand mes yeux éclairés du feu de son génie
Le virent s'élever dans sa course infinie;
Éloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir, ou pardonner en dieu;
J'associai ma vie à ses travaux immenses:
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi:
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi;
Et, sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissants, notre dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre;
Le poste qui te reste est encore assez beau
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple, aveugle et faible, est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir;
Partage nos grandeurs au lieu de t'y soustraire;
Et, las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE. Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du sénat le schérif infidèle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle!
Je ne te nierai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur:
Je connais comme toi les talents de ton maître;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être:
Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence;
Le grand art qu'il possède est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père:
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer.
Et le juste aux méchants ne doit point pardonner.

OMAR. Eh bien! pour te montrer que Mahomet pardonne
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus,
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire;

Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE. Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette?
Elle a trop de vertus pour être sa sujette;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renverse les lois et corrompent les mœurs.

OMAR. Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.
Pense et parle en ministre, agis, traite avec moi
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE. Qui l'a fait roi? qui l'a couronné?

OMAR. La victoire.
Ménage sa puissance, et respecte sa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée est encore aux bords du Saïbare;
Des murs où je suis né le siége se prépare;
Sauvons, si tu m'en crois, le sang qui va couler:
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE. Lui? Mahomet?

OMAR. Lui-même; il t'en conjure.

ZOPIRE. Traître!
Si de ces lieux sacrés j'étais l'unique maître,
C'est en te punissant que j'aurais répondu.

OMAR. Zopire, j'ai pitié de ta fausse vertu.
Mais puisqu'un vil sénat insolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puisqu'il règne avec toi, je cours m'y présenter.

ZOPIRE. Je t'y suis; nous verrons qui l'on doit écouter.
Je défendrai mes lois, mes dieux, et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.
A Phanor. Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître;
Le souffrir parmi nous, et l'épargner, c'est l'être.
Renversons ses desseins, confondons son orgueil:
Préparons son supplice, ou creusons mon cercueil
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE. Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide?
Mes maux sont-ils finis? te revois-je, Séide?

SÉIDE. O charme de ma vie et de tous mes malheurs!
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de sang qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare
Vint arracher sa proie à mes bras tous sanglants;
Qu'étendu loin de toi sur des corps expirants,
Mes cris mal entendus sur cette infâme rive
Invoquèrent la mort sourde à ma voix plaintive,
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abîmé mon cœur!
Que mes feux, que ma crainte et mon impatience
Accusaient la lenteur des jours de la vengeance!

Que je hâtais l'assaut si longtemps différé,
Cette heure de carnage, où de sang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré sa liberté ravie!
Enfin de Mahomet les sublimes desseins,
Que n'ose approfondir l'humble esprit des humains,
On fait entrer Omar en ce lieu d'esclavage;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage;
J'entre, je me présente; on accepte ma foi;
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE. Séide, au moment même, avant que ta présence
Vînt de mon désespoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier ravisseur.
Vous voyez, ai-je dit, les secrets de mon cœur :
Ma vie est dans les camps dont vous m'avez tirée;
Rendez-moi le seul bien dont je suis séparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrosé ses pieds;
Ses refus ont saisi mes esprits effrayés.
J'ai senti dans mes yeux la lumière obscurcie :
Mon cœur sans mouvement, sans chaleur, et sans vie,
D'aucune ombre d'espoir n'était plus secouru;
Tout finissait pour moi, quand Séide a paru.

SÉIDE. Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes?

PALMIRE. C'est Zopire : il semblait touché de mes alarmes :
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je suis rien ne peut me tirer.

SÉIDE. Le barbare se trompe; et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être,
(Car j'ose me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet espoir orgueilleux :)
Nous briserons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les sacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renversera la Mecque à nos pieds abattue
Omar est dans la ville, et le peuple à sa vue
N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur
Qu'inspire aux ennemis un ennemi vainqueur;
Au nom de Mahomet un grand dessein l'amène.

PALMIRE. Mahomet nous chérit; il briserait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui sont offerts :
Mais il est loin de nous, et nous sommes aux fers.

SCÈNE II.—PALMIRE, SÉIDE, OMAR.

OMAR. Vos fers seront brisés, soyez pleins d'espérance;
Le ciel vous favorise, et Mahomet s'avance.

SÉIDE. Lui?

PALMIRE. Notre auguste père!

OMAR. Au conseil assemblé
L'esprit de Mahomet par ma bouche a parlé.
« Ce favori du dieu qui préside aux batailles,
« Ce grand homme, ai-je dit, est né dans vos murailles.
« Il s'est rendu des rois le maître et le soutien,
« Et vous lui refusez le rang de citoyen!
« Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire :
« Il vient vous protéger, mais surtout vous instruire :
« Il vient dans vos cœurs même établir son pouvoir : »
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir;
Les esprits s'ébranlaient : l'inflexible Zopire,

Qui craint de la raison l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'assemble ; j'y cours, et j'arrive avec lui :
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte:
J'obiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Apres quinze ans d'exil, il revoit ses foyers;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de sa noble élite;
Il entre, et sur ses pas chacun se précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différend :
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blasphème et le menace encore ;
Cet autre est à ses pieds, les embrasse, et l'adore.
Nous faisons retentir à ce peuple agité
Les noms sacrés de Dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuissante
Vomit en vain les feux de sa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et serein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main :
La trève est publiée, et le voici lui-même.

SCÈNE III. — Mahomet, Omar, Ali, Hercide, Séide, Palmire, Suite.

MAHOMET. Invincibles soutiens de mon pouvoir suprême,
Noble et sublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, instruisez-le en mon nom;
Promettez, menacez; que la vérité règne;
Qu'on adore mon Dieu, mais surtout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux !

SÉIDE. O mon père, ô mon roi!
Le dieu qui vous inspire a marché devant moi,
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET. Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit ne sait point me servir.
J'obéis à mon dieu ; vous, sachez m'obéir.

PALMIRE. Ah! seigneur, pardonnez à son impatience:
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes sentiments nous animent tous deux ;
Hélas! mes tristes jours sont assez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prisonnière ;
Mes yeux, de pleurs noyés, s'ouvraient à la lumière .
Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur?

MAHOMET. Palmire, c'est assez; je lis dans votre cœur :
Que rien ne vous alarme, et rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les soins de l'autel et du trône,
Mes yeux sur vos destins seront toujours ouverts;
Je veillerai sur vous comme sur l'univers.
A Séïde. Vous, suivez mes guerriers ; et vous, jeune Palmire,
En servant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCÈNE. IV. — Mahomet, Omar.

MAHOMET. Toi, reste, brave Omar: il est temps que mon cœur
De ses derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un siége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma course et borner ma carrière :
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De rassurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, sont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu

Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.
Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconstant font mouvoir les ressorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide?

OMAR. Parmi tous ses enfants enlevés par Hercide,
Qui, formés sous ton joug, et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te servit avec moins de scrupule,
N'eut un cœur plus docile, un esprit plus crédule ;
De tous tes musulmans ce sont les plus soumis.

MAHOMET. Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment, c'est assez.

OMAR. Blâmes-tu leurs tendresses?

MAHOMET. Ah! connais mes fureurs et toutes mes faiblesses.

OMAR. Comment?

MAHOMET. Tu sais assez quel sentiment vainqueur
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encensoir, et le sceptre, et les armes :
Ma vie est au combat, et ma frugalité
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse,
Qui nourrit des humains la brutale mollesse :
Dans des sables brûlants, sur des rochers déserts,
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console ; il est ma récompense
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet ; et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet et lui donne un rival?

OMAR. Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET. Juge si je dois l'être.
Pour les mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR. Quoi! Zopire...

MAHOMET. Est leur père : Hercide en ma puissance
Remit depuis quinze ans leur malheureuse enfance,
J'ai nourri dans mon sein ces serpents dangereux ;
Déjà sans se connaître ils m'outragent tous deux.
J'attisai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici rassembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vint ; ses yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.
Observe tout, Omar, et qu'avec son escorte
Le vigilant Hercide assiége cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCÈNE V.—ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE. Ah! quel fardeau cruel à ma douleur profonde!
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde!

MAHOMET. Approche, et puisqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE. Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice :
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parents, les mères, et les filles;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace.
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un dieu ?

MAHOMET. Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire :
Le glaive et l'alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains ;
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre :
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet : Nous sommes seuls ; écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est, sans doute ;
Mais jamais roi, pontif, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués par la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encore sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois, Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois grossières;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux ; et mon culte épuré,
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reprochez point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie :
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir,
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE. Voilà donc tes desseins! c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi.
Tu ravages le monde, et tu prétends l'instruire.
Ah! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,

Par quels flambeaux affeux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET. Le droit qu'un esprit vaste, et ferme en ses desseins,
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE. Et quoi! tout factieux, qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur?

MAHOMET. Oui; je connais ton peuple, il a besoin d'erreur;
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pieds de leurs autels?
La secte obscure et basse avilit les mortels,
Énerve le courage, et rend l'homme stupide;
La mienne élève l'âme et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE. Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET. Des égaux! dès longtemps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE. La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin :
Penses-tu me tromper?

MAHOMET. Je n'en ai pas besoin.
C'est le faible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE. Nous amis! nous, cruels! ah, quel nouveau prestige!
Connais-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige?

MAHOMET. J'en connais un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE. Qui!

MAHOMET. La nécessité,
n intérêt.

ZOPIRE. Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité.
Quel serait le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes?
Réponds; est-ce ton fils que mon bras te ravit?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit?

MAHOMET. Oui, ce sont tes fils même. Oui, connais un mystère
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfants, ils respirent tous deux.

ZOPIRE. Ils vivraient! qu'as-tu dit? ô ciel! ô jour heureux :
Ils vivraient! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne.

MAHOMET. Élevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE. Mes enfants dans tes fers! ils pourront te servir!

MAHOMET. Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE. Quoi! tu n'as point sur eux étendu ta colère?

MAHOMET. Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE. Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort?

MAHOMET. Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort :
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre,

ZOPIRE. Moi, je puis les sauver! à quel prix? à quel titre?
Faut-il donner mon sang? faut-il porter leurs fers!
MAHOMET. Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers;
Il faut rendre la Mecque, abandonner son temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.
ZOPIRE. Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfants,
Les revoir, et mourir dans leurs embrassements,
C'est le premier des biens pour mon âme attendrie :
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.
MAHOMET. Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE VI.—MAHOMET, OMAR.

OMAR. Mahomet, il faut l'être ou nous sommes perdus :
Les secrets des tyrans me sont déjà vendus.
Demain la trêve expire, et demain l'on t'arrête ;
Demain Zopire est maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du sénat vient de te condamner ;
N'osant pas te combattre, on t'ose assassiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment supplice ;
Et ce complot obscur, ils l'appellent justice.
MAHOMET. Ils sentiront la mienne; ils verront ma fureur.
La persécution fit toujours ma grandeur :
Zopire périra.
OMAR. Cette tête funeste,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reste,
Mais ne perds point de temps.
MAHOMET. Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les soupçons du vulgaire.
OMAR. Il est trop méprisable.
MAHOMET. Il faut pourtant lui plaire,
Et j'ai besoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit seul chargé du meurtre, et m'en laisse le fruit.
OMAR. Pour un tel attentat je réponds de Séide.
MAHOMET. De lui?
OMAR. C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret, et te venger de lui.
Les autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience ;
Ils sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité :
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage.
Un esprit amoureux de son propre esclavage :
La jeunesse est le temps de ces illusions.
Séide est tout en proie aux superstitions :
C'est un lion docile à la voix qui le guide.
MAHOMET. Le frère de Palmire?
OMAR. Oui, lui-même, oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De son maître offensé rival incestueux.

MAHOMET. Je déteste Seide, et son nom seul m'offense;
La cendre de mon fils me crie encor vengeance :
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel sang elle a puisé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abîmes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les esprits,
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor son fils.
Allons, consultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout est soumis,
Et la nécessité, par qui tout est permis.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I. — SÉIDE, PALMIRE.

PALMIRE. Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
Quel sang a demandé l'éternelle justice?
Ne m'abandonne pas.

SÉIDE. Dieu daigne m'appeler.
Mon bras doit le servir ; mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'instant, par un serment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour sa loi,
Et mes seconds serments ne seront que pour toi.

PALMIRE. D'où vient qu'à ce serment je ne suis point présente?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me consoler,
Parle de trahison, de sang prêt à couler,
Des fureurs du sénat, des complots de Zopire.
Les feux sont allumés, bientôt la trêve expire;
Le fer cruel est prêt, on s'arme, on va frapper:
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SÉIDE. Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide!
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité;
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon âme prévenue;
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux,
Soit que, dans ces moments où je t'ai rencontrée,
Mon âme tout entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant ton effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire :
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer!

PALMIRE. Ah! que le ciel en tout a joint nos destinées!
Qu'il a pris soin d'unir nos âmes enchaînées!
Hélas! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SÉIDE. Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable;

Et le pontife roi, qui veille sur nos jours,
Bénira de ses mains de si chastes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCÈNE II. — PALMIRE.

D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant souhaité n'est qu'un jour de terreur.
Quel est donc ce serment qu'on attend de Séide?
Tout m'est suspect ici; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet; et cependant mon cœur
Éprouve à son nom même une secrète horreur.
Dans les profonds respects que ce héros m'inspire,
Je sens que je le crains presque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand dieu! de ce trouble où je suis;
Craintive je te sers, aveugle je te suis
Hélas! daigne essuyer les pleurs où je me noie!

SCÈNE III. — MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE. C'est vous qu'à mon secours un dieu propice envoie,
Seigneur, Séide....

MAHOMET. Eh bien! d'où vous vient cet effroi?
Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi?

PALMIRE. O ciel! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inouï! votre âme est interdite?
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidèle?

PALMIRE. Que dites-vous? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Et quoi! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET. Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE. N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

MAHOMET. Vous l'aimez à ce point?

PALMIRE. Depuis le jour qu'Hercide
Nous soumit l'un et l'autre à votre joug sacré,
Cet instinct tout-puissant, de nous-même ignoré,
Devançant la raison, croissant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le secret ouvrage.
Nos penchants, dites-vous, ne viennent que de lui:
Dieu ne saurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître?
Ce qui fut innocent peut-il cesser de l'être?
Pourrais-je être coupable?

MAHOMET. Oui. Vous devez trembler:
Attendez les secrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit se défendre.
Ne croyez que moi seul.

PALMIRE. Et qui croire que vous?
Esclave de vos lois, soumise, à vos genoux,
Mon cœur d'un saint respect ne perd point l'habitude.
MAHOMET. Trop de respect souvent mène à l'ingratitude.
PALMIRE. Non, si de vos bienfaits je perds le souvenir,
Que Séide à vos yeux s'empresse à m'en punir.
MAHOMET. Séide!
PALMIRE. Ah! quel courroux arme votre œil sévère?
MAHOMET. Allez, rassurez-vous, je n'ai point de colère.
C'est éprouver assez vos sentiments secrets;
Reposez-vous sur moi de vos vrais intérêts :
Je suis digne du moins de votre confiance.
Vos destins dépendront de votre obéissance.
Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous sont destinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermissez ses pas où son devoir le guide :
Qu'il garde ses serments : qu'il soit digne de vous.
PALMIRE. N'en doutez point, mon père, il les remplira tous :
Je réponds de son cœur ainsi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime ;
Il voit en vous son roi, son père, son appui :
J'en atteste à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous servir encourager son âme.

SCÈNE IV.

MAHOMET. Quoi! je suis malgré moi confident de sa flamme!
Quoi! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur.
Père, enfants, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCÈNE V. — MAHOMET, OMAR.

OMAR. Enfin voici le temps et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens;
Tout est désespéré, si tu ne le préviens.
Le seul Séide ici te peut servir, sans doute ;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour
Qui peut de ton palais conduire à son séjour;
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole et des vœux chimériques;
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.
MAHOMET. Qu'il l'immole, il le faut; il est né pour le crime
Qu'il en soit l'instrument, qu'il en soit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma sûreté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut. Mais crois-tu que son jeune courage
Nourri du fanatisme, en ait toute la rage?
OMAR. Lui seul était formé pour remplir ton dessein.
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse ;
Il sera furieux par excès de faiblesse.
MAHOMET. Par les nœuds des serments as-tu lié son cœur?
OMAR. Du plus saint appareil la ténébreuse horreur,
Les autels, les serments, tout enchaîne Séide.

J'ai mis un fer sacré dans sa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI. — MAHOMET, OMAR, SÉIDE.

MAHOMET. Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Écoutez par ma voix sa volonté suprême:
Il faut venger son culte, il faut venger dieu même.
SÉIDE. Roi, pontife et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance :
Éclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger dieu !
MAHOMET. C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.
SÉIDE. Ah ! sans doute, ce dieu dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.
MAHOMET. Faites ce qu'il ordonne; il n'est point d'autre honneur
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez et frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort et le dieu des armées.
SÉIDE. Parlez : quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre? et quel sang doit couler.
MAHOMET. Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils ;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis;
De Zopire.
SÉIDE. De lui! quoi! mon bras.....
MAHOMET. Téméraire,
On devient sacrilège alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels assez audacieux
Pour juger par eux-mêmes et pour voir par leurs yeux.
Quiconque ose penser n'est pas né pour me croire.
Obéir en silence est votre seule gloire.
Savez-vous qui je suis? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux?
Si, malgré ses erreurs et son idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque est la patrie;
Si ce temple du monde est promis à ma loi;
Si dieu m'en a créé le pontife et le roi;
Si la Mecque est sacrée, en savez-vous la cause?
Ibrahim y naquit, et sa cendre y repose :
Ibrahim, dont le bras docile à l'Éternel
Traîna son fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour son dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger son injure;
Quand je demande un sang à lui seul adressé,
Quand dieu vous a choisi, vous avez balancé!
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne musulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt; Palmire était à vous :
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux,
Lâche et faible instrument des vengeances suprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber sur vous-mêmes;
Fuyez, servez, rampez sous mes fiers ennemis.
SÉIDE. Je crois entendre dieu; tu parles, j'obéis.
MAHOMET. Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.
A Omar. Ne l'abandonne pas; et non loin de ces lieux

Sur tous ses mouvements ouvre toujours les yeux.

SCÈNE VII.

SÉIDE. Immoler un vieillard, de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge!
N'importe, une victime amenée à l'autel
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice :
J'en ai fait le serment : il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ;
Affermissez ma main saintement homicide.
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah! que vois-je?

SCÈNE VIII. — ZOPIRE, SÉIDE.

ZOPIRE. A mes yeux tu te troubles, Séide!
Vois d'un œil plus content le dessein qui me guide;
Otage infortuné, que le sort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trêve a suspendu le moment du carnage;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un passage :
Je ne t'en dis pas plus; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers assemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maison soit ton asile unique.
Je réponds de tes jours; ils me sont précieux;
Ne me refuse pas.

SÉIDE. O mon devoir! ô cieux!
Ah, Zopire! est-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller sur ma vie?
Prêt à verser son sang, qu'ai-je ouï! qu'ai-je vu?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'est ému.

ZOPIRE. De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut être;
Mais enfin je suis homme, et c'est assez de l'être
Pour aimer à donner des soins compatissants
A des cœurs malheureux que l'on croit innocents.
Exterminez, grands dieux, de la terre où nous sommes
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes!

SÉIDE. Que ce langage est cher à mon cœur combattu!
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu!

ZOPIRE. Tu la connais bien peu, puisque tu t'en étonnes.
Mon fils, à quelle erreur, hélas! tu t'abandonnes!
Ton esprit, fasciné par les lois d'un tyran,
Pense que tout est crime hors d'être musulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piège engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne ;
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine?

SÉIDE. Ah! je sens qu'à ce dieu je vais désobéir ;
Non, seigneur, non, mon cœur ne saurait vous haïr.

ZOPIRE. Hélas! plus je lui parle, et plus il m'intéresse.
Son âge, sa candeur, ont surpris ma tendresse.
Se peut-il qu'un soldat de ce monstre imposteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur?
Quel es-tu? de quel sang les dieux t'ont-ils fait naître?

SÉIDE. Je n'ai point de parents, seigneur, je n'ai qu'un maître,

Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE. Quoi tu ne connais point de qui tu tiens la vie?

SÉIDE. Son camp fut mon berceau ; son temple est ma patrie :
Je n'en connais pas d'autre ; et, parmi ces enfants
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE. Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel ! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi bien qu'à Palmire :
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SÉIDE. Eh ! qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable !

ZOPIRE. Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens ; le sang va couler ; je veux sauver le tien.

SÉIDE. Juste ciel ! et c'est moi qui répandrais le sien !
O serments ! ô Palmire ! ô vous, dieu des vengeances !

ZOPIRE. Remets-toi dans mes mains; tremble, si tu balances
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCÈNE IX. — ZOPIRE, SÉIDE, OMAR, SUITE.

Entrant avec précipitation.

OMAR. Traître, que faites-vous? Mahomet vous attend.

SÉIDE. Où suis-je ! ô ciel ! où suis-je ! et que dois-je en résoudre?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir? où porter un trouble si cruel?
Où fuir?

OMAR. Aux pieds du roi qu'a choisi l'Éternel.

SÉIDE. Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCÈNE X.

ZOPIRE. Ah ! Séide ! où vas-tu ? Mais il me fuit encore ;
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCÈNE XI. — ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR. Lisez ce billet important
Qu'un Arabe, en secret, m'a donné dans l'instant.

ZOPIRE. Hercide ! qu'ai-je lu? Grands dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin soixante ans de souffrance?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfants à ce sein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient sous sa puissance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naissance !
Mes enfants ! tendre espoir que je n'ose écouter !
Je suis trop malheureux, je crains de me flatter.
Pressentiments confus, faut-il que je vous croie?
O mon sang ! où porter mes larmes et ma joie?
Mon cœur ne peut suffire à tant de mouvements ;
Je cours, et je suis prêt d'embrasser mes enfants.
Je m'arrête, j'hésite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du sang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit;
Qu'il soit sous cette voûte en secret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître

Ont fatigué les dieux, qui s'apaisent peut-être
Dieux ! rendez-moi mes fils : dieux, rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I. — MAHOMET, OMAR.

OMAR. Oui, de ce grand secret la trame est découverte ;
Ta gloire est en danger, ta tombe est entr'ouverte.
Séide obéira ; mais avant que son cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris sa fureur,
Séide a révélé cet horrible mystère.

MAHOMET. O ciel !

OMAR. Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET. Eh bien ! que pense Hercide ?

OMAR. Il paraît effrayé.
Il semble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET. Hercide est faible ; ami, le faible est bientôt traître :
Qu'il tremble, il est chargé du secret de son maître :
Je sais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR. J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET. Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez : tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas. Mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

OMAR. N'en doute point.

MAHOMET. Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Epaississons la nuit qui voile sa naissance ;
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre :
On n'a point de parents alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connaît pas.
Son cœur même, en secret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver son maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler son père à l'aspect de ses dieux.
Retirons-nous.

OMAR. Tu vois sa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéir son âme est dévorée.

SCÈNE II. — MAHOMET, OMAR, *sur le devant, mais retirés de côté ;* SÉIDE, *dans le fond.*

SÉIDE. Il le faut donc remplir ce terrible devoir !

MAHOMET. Viens, et par d'autres coups assurons mon pouvoir
(*Il sort avec Omar.*)

SÉIDE, *seul*. A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre
Un mot de Mahomet suffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette sainte horreur,
La persuasion n'a point rempli mon cœur.
Si le ciel a parlé, j'obéirai sans doute
Mais quelle obéissance ! ô ciel ! et qu'il en coûte !

SCÈNE III. — SÉIDE, PALMIRE.

SÉIDE. Palmire, que veux-tu ? Quel funeste transport !
Qui t'amène en ces lieux consacrés à la mort?

PALMIRE. Séide, la frayeur et l'amour sont mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.
Quel sacrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet, à dieu, tu vas donc obéir?

SÉIDE. O de mes sentiments souveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée ;
Eclairez mon esprit, et conduisez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choisi, ce terrible prophète?
D'un ordre irrévocable est-il donc l'interprète !

PALMIRE. Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos soupirs, il observe mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même ;
C'est tout ce que je sais, le doute est un blasphème :
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, est le vrai dieu, puisqu'il le rend vainqueur.

SÉIDE. Il l'est, puisque Palmire et le croit et l'adore.
Mais mon esprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu si bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réservé mes mains.
Je ne le sais que trop, que mon doute est un crime ;
Qu'un prêtre sans remords égorge sa victime
Que par la voix du ciel Zopire est condamné,
Qu'à soutenir ma loi j'étais prédestiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire ;
Et, tout fier de servir la céleste colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas ;
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.
Du moins, lorsque j'ai vu ce malheureux Zopire
De ma religion j'ai senti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait,
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendresse,
Mahomet de mes sens accuse la faiblesse !
Avec quelle grandeur et quelle autorité,
Sa voix vient d'endurcir ma sensibilité !
Que la religion est terrible et puissante !
J'ai senti la fureur en mon cœur renaissante.
Palmire, je suis faible, et du meurtre effrayé,
De ces saintes fureurs je passe à la pitié ;
De sentiments confus une foule m'assiége ·
Je crains d'être barbare, ou d'être sacrilége.
Je ne me sens point fait pour être un assassin.
Mais quoi ! Dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main
J'en verse encor des pleurs de douleur et de rage.
Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,

Qui pousse et qui retient mes faibles volontés.
C'est à vous de fixer mes fureurs incertaines :
Nos cœurs sont réunis par les plus fortes chaînes ;
Mais, sans ce sacrifice à mes mains imposé,
Le nœud qui nous unit est à jamais brisé ;
Ce n'est qu'à ce seul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE. Je suis le prix du sang du malheureux Zopire !

SÉIDE. Le ciel et Mahomet ainsi l'ont arrêté.

PALMIRE. L'amour est-il donc fait pour tant de cruauté ?

SÉIDE. Ce n'est qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE. Quelle effroyable dot !

SÉIDE. Mais si le ciel l'ordonne?
Si je sers et l'amour et la religion?

PALMIRE. Hélas !

SÉIDE. Vous connaissez la malédiction
Qui punit à jamais la désobéissance.

PALMIRE. Si Dieu même en tes mains a remis sa vengeance,
S'il exige le sang que ta bouche a promis...

SÉIDE. Eh bien ! pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE. Je frémis.

SÉIDE. Je t'entends, son arrêt est parti de ta bouche.

PALMIRE. Qui, moi?

SÉIDE. Tu l'as voulu.

PALMIRE. Dieu ! quel arrêt farouche?
Que t'ai-je dit?

SÉIDE. Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'est son dernier oracle, et j'accomplis ses lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeste
Doit prier en secret des dieux que je déteste.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE. Je ne puis te quitter.

SÉIDE. Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces moments sont affreux. Va, fuis ; cette retraite
Est voisine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE. Ce vieillard va donc être immolé

SÉIDE. De ce grand sacrifice ainsi l'ordre est réglé ;
Il le faut de ma main traîner sur la poussière,
De trois coups dans le sein lui ravir la lumière,
Renverser dans son sang cet autel dispersé.

PALMIRE. Lui, mourir par tes mains ! tout mon sang s'est glacé.
Le voici, juste ciel !...

(*Le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCÈNE IV. — ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, *sur le devant*

ZOPIRE, *près de l'autel.* O dieux de ma patrie
Dieux prêts à succomber sous une secte impie,
C'est pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et ses mains meurtrière
De cette faible paix vont briser les barrières.
Dieux ! si d'un scélérat vous respectez le sert...

SÉIDE, *à Palmire.* Tu l'entends qui blasphème ?

ZOPIRE. Accordez-moi la mort,
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière ;
Que j'expire en leurs bras ; qu'ils ferment ma paupière.
Hélas ! si j'en croyais mes secrets sentiments,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfants....

PALMIRE, *à Séide.* Que dit-il ? ses enfants ?

ZOPIRE. O mes dieux que j'adore!
Je mourrais du plaisir de les revoir encore.
Arbitre des destins, daignez veiller sur eux;
Qu'ils pensent comme moi, mais qu'ils soient plus heureux!
SÉIDE. Il court à ses faux dieux! frappons. (*Il tire son poignard.*)
PALMIRE. Que vas-tu faire?
Hélas!
SÉIDE. Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être consacré;
Que l'ennemi de Dieu soit par lui massacré!
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures sombres
Ces traits de sang, ce spectre, et ces errantes ombres?
PALMIRE. Que dis-tu?
SÉIDE. Je vous suis, ministres du trépas:
Vous me montrez l'autel: vous conduisez mon bras.
Allons.
PALMIRE. Non; trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.
SÉIDE. Il n'est plus temps; avançons: l'autel tremble.
PALMIRE. Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.
SÉIDE. Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter?
Du prophète de Dieu la voix se fait entendre;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire!
PALMIRE. Eh bien?
SÉIDE. Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper. (*Il sort, et va derrière l'autel où est Zopire.*)
PALMIRE. Je meurs! O moment douloureux!
Quelle effroyable voix dans mon âme s'élève!
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable?
Ah! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable?
Je me trompe, on les coups sont portés cette fois;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide... hélas!...
SÉIDE *revient d'un air égaré.*
Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un dieu m'a privé d'elle.
PALMIRE. Eh quoi! méconnais-tu celle qui vit pour toi?
SÉIDE. Où sommes-nous?
PALMIRE. Eh bien! cette effroyable loi,
Cette triste promesse est-elle enfin remplie?
SÉIDE. Que me dis-tu?
PALMIRE. Zopire a-t-il perdu la vie?
SÉIDE. Qui Zopire!
PALMIRE. Ah! grand dieu! dieu de sang altéré,
Ne persécutez point son esprit égaré
Fuyons d'ici.
SÉIDE. Je sens que mes genoux s'affaissent. (*Il s'assied.*)
Ah! je revois le jour, et mes forces renaissent.
Quoi! c'est vous!
PALMIRE. Qu'as-tu fait?
SÉIDE. (*Il se relève.*) Moi! je viens d'obéir.
D'un bras désespéré je viens de le saisir.
Par ses cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O ciel! tu l'as voulu! peux-tu vouloir un crime?
Tremblant, saisi d'effroi, j'ai plongé dans son flanc

Ce glaive consacré qui dut verser son sang.
J'ai voulu redoubler; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri si lamentable!
La nature a tracé dans ses regards mourants
Un si grand caractère, et des traits si touchants!...
De tendresse et d'effroi mon âme s'est remplie,
Et, plus mourant que lui, je déteste ma vie.

PALMIRE. Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
Près de ce corps sanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SÉIDE. Je ne puis. Je me meurs. Ah! Palmire!...

PALMIRE. Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire!

SÉIDE, *en pleurant*. Ah! si tu l'avais vu, le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin!
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie
Pour m'appeler encore a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux.
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide!
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait?

PALMIRE. On vient; je tremble pour ta vie
Fuis au nom de l'amour, et du nœud qui nous lie.

SÉIDE. Va, laisse-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce sacrifice affreux?
Non, cruelle! sans toi, sans ton ordre suprême.
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE. De quel reproche horrible oses-tu m'accabler!
Hélas! plus que le tien mon cœur se sent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SÉIDE. Palmire! quel objet vient effrayer ma vue?
(*Zopire paraît appuyé sur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel, où il a reçu le coup.*)

PALMIRE. C'est cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout sanglant se traîne avec effort.

SÉIDE. Eh quoi! tu vas à lui?

PALMIRE. De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je suis déchirée
Je n'y puis résister; elle entraîne mes sens.

ZOPIRE, *avançant et soutenu par elle.*
Hélas! servez de guide à mes pas languissants! (*Il s'assied*).
Séide, ingrat! c'est toi qui m'arraches la vie!
Tu pleures! ta pitié succède à ta furie!

SCÈNE V. — ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR. Ciel! quels affreux objets se présentent à moi?

ZOPIRE. Si je voyais Hercide!... Ah! Phanor, est-ce toi?
Voilà mon assassin.

PHANOR. O crime! affreux mystère!
Assassin malheureux, connaissez votre père.

SÉIDE. Qui?

PALMIRE. Lui?

SÉIDE. Mon père?

ZOPIRE. O ciel!

PHANOR. Hercide est expirant :
Il me voit, il m'appelle; il s'écrie en mourant :
S'il en est encor temps, préviens un parricide;

Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible secret,
Je suis punis, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide est son fils, et frère de Palmire.

SÉIDE. Vous!

PALMIRE. Mon frère?

ZOPIRE. O mes fils! ô nature! ô mes dieux!
Vous ne me trompiez pas quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez sans doute. Ah! malheureux Séide!
Qui t'a pu commander cet affreux homicide?

SÉIDE, *se jetant à genoux*. L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaissance, et ma religion ;
Tout ce que les humains ont de plus respectable
M'inspira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE, *à genoux, arrêtant le bras de Séide*.
Ah, mon père! ah, seigneur! plongez-le dans mon sein.
J'ai seule à ce grand crime encouragé Séide ;
L'inceste était pour nous le prix du parricide.

SÉIDE. Le ciel n'a point pour nous d'assez grands châtiments.
Frappez vos assassins.

ZOPIRE, *en les embrassant*. J'embrasse mes enfants.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin ; je meurs, mais vous vivez
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi ; mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trêve rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue :
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié ;
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître ;
Mon sang va les conduire ; ils vont punir un traître.
Attendons ces moments.

SÉIDE. Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas ;
Me punir, vous venger.

SCÈNE VI. — ZOPIRE, SÉIDE, PALMIRE, OMAR, SUITE.

OMAR. Qu'on arrête Séide!
Secourez tous Zopire ; enchaînez l'homicide.
Mahomet n'est venu que pour venger les lois.

ZOPIRE. Ciel! quel comble du crime! et qu'est-ce que je vois?

SÉIDE. Mahomet me punir?

PALMIRE. Eh quoi! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche!

OMAR. On n'a rien ordonné.

SÉIDE. Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR. Soldats obéissez.

PALMIRE. Non ; arrêtez, perfide!

OMAR. Madame, obéissez, si vous aimez Séide.
Mahomet vous protège ; et son juste courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.
Auprès de votre roi, madame, il faut me suivre

PALMIRE. Grand dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!
(*On emmène Palmire et Séide.*)
ZOPIRE, *à Phanor.* On les enlève! O ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'assassine est cent fois moins affreux.
PHANOR. Déjà le jour renaît; tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défense.
ZOPIRE. Quoi! Séide est mon fils!
PHANOR. N'en doutez point.
ZOPIRE. Hélas!
O forfaits! ô nature!.... Allons, soutiens mes pas...
Je meurs. Sauvez, grands dieux! de tant de barbarie,
Mes deux enfants que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — MAHOMET, OMAR, SUITE DANS LE FOND.

OMAR. Zopire est expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà son front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton esprit inspire,
Nous désavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur:
Là, nous en gémissons; nous promettons vengeance;
Nous vantons ta justice ainsi que ta clémence.
Partout on nous écoute, on fléchit à ton nom,
Et ce reste importun de la sédition
N'est qu'un bruit passager des flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage
Quand la sérénité règne aux plaines du ciel.
MAHOMET. Imposons à ces flots un silence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?
OMAR. Elle a marché la nuit vers la ville alarmée;
Osman la conduisait par de secrets chemins.
MAHOMET. Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!
Séide ne sait point qu'aveugle en sa furie
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie?
OMAR. Qui pourrait l'en instruire? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli:
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire.
Cependant, en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encore sur sa bouche timide;
Son cœur toujours docile et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène à tes yeux.
MAHOMET. Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux,

SCÈNE II. — MAHOMET, PALMIRE, SUITE DE PALMIRE ET DE MAHOMET.

PALMIRE. Ciel! où suis-je? ah! grand dieu!

MAHOMET. Soyez moins consternée,
J'ai du peuple et de vous pesé la destinée.
Le grand évènement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, est un mystère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux libre, heureuse et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au vôtre; et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire;
De Séide et du reste étouffez la mémoire :
Vos premiers sentiments doivent tous s'effacer
A l'aspect des grandeurs où vous n'osiez penser.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et suive en tout mes lois lorsque j'en donne au monde.

PALMIRE. Qu'entends-je? quelles lois, ô ciel! et quels bienfaits!
Imposteur teint de sang, que j'abjure à jamais,
Bourreau de tous les miens, va, ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand dieu! ce prophète sacré,
Ce roi que je servis, ce dieu que j'adorai!
Monstre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocents ont fait deux parricides.
De ma faible jeunesse, infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang, tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête :
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats!
Mon père te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se soulève; on s'arme en ma défense;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde par toi, séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque osait douter de tes indignes lois,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparés, soient ton juste partage!
Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les serments, et les vœux que je fais!

MAHOMET. Je vois qu'on m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Et qui que vous soyez, fléchissez sous un maître.
Apprenez que mon cœur..

SCÈNE III. — MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, SUITE.

OMAR. On sait tout, Mahomet:
Hercide en expirant révéla ton secret.
Le peuple en est instruit; la prison est forcée;
Tout s'arme, tout s'émeut : une foule insensée,

Elevant contre soi ses hurlements affreux,
Porte le corps sanglant de son chef malheureux.
Séide est à leur tête, et d'une voix funeste
Les excite à venger ce déplorable reste.
Ce corps, souillé de sang, est l'horrible signal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant : Je suis un parricide :
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il semble respirer pour se venger de toi.
On déteste ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux mêmes qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever sur toi leurs bras désespérés.
On n'entend que les cris de mort et de vengeance

PALMIRE. Achève, juste ciel! et soutiens l'innocence
Frappe.

MAHOMET, *à Omar*. Eh bien, que crains-tu?

OMAR. Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET. Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaissez enfin qui vous avez pour roi.

SCÈNE IV.—MAHOMET, OMAR, SA SUITE, *d'un côté;* SÉIDE, *et* LE PEUPLE *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SÉIDE, *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poison.*
Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET. Peuple, né pour me suivre, écoutez votre maître.

SÉIDE. N'écoutez point ce monstre, et suivez-moi... Grands dieux!
Quel nuage épaissi se répand sur mes yeux!
(*Il avance, il chancelle.*)
Frappons... Ciel! je me meurs.

MAHOMET. Je triomphe.

PALMIRE, *courant à lui*. Ah, mon frère !
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père?

SÉIDE. Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler?
(*Il tombe entre les bras des siens.*)

MAHOMET. Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui ma confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger va vous réduire en poudre.
Malheureux! connaissez son prophète et sa loi,
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire!

PALMIRE. Mon frère!.. Eh quoi! sur eux ce monstre a tant d'empire.
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois :
Et toi, Séide aussi !

SÉIDE, *entre les bras des siens.*
Le ciel punit ton frère.
Mon crime était horrible autant qu'involontaire,
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat; si dieu punit l'erreur,
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes;

Tremble; son bras s'essaie à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô dieu, cette mort qui me suit!

PALMIRE. Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit.
Non; le poison sans doute...

MAHOMET, *en l'interrompant et s'adressant au peuple.*
Apprenez, infideles,
A former contre moi des trames criminelles:
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grâce au pontife à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.
(*Le peuple se retire.*)

PALMIRE, *revenant à elle.* Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié!
A force de forfaits tu t'es déifié.
Malheureux assassin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce reste de lumière.
O frère! ô triste objet d'un amour plein d'horreurs!
Que je te suive au moins.
(*Elle se jette sur le poignard de son frère.*)

MAHOMET. Qu'on l'arrête.

PALMIRE. Je meurs.
Je cesse de te voir, imposteur exécrable,
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réserve un avenir pour les cœurs innocents.
Tu dois régner: le monde est fait pour les tyrans.

MAHOMET. Elle m'est enlevée... Ah! trop chère victime!
Je me vois arracher le seul prix de mon crime.
De ces jours pleins d'appas détestable ennemi,
Vainqueur et tout-puissant, c'est moi qui suis puni.
Il est donc des remords! ô fureurs! ô justice!
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon supplice
Dieu, que j'ai fait servir au malheur des humains,
Adorable instrument de mes affreux desseins,
Toi que j'ai blasphémé, mais que je crains encore,
Je me sens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me sens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfants malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.
Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur, né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire;
Cache au moins ma faiblesse, et sauve encor ma gloire:
Je dois régir en dieu l'univers prévenu;
Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

FIN DU FANATISME.

MÉROPE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois, le 20 février 1743.

PERSONNAGES.

MÉROPE, veuve de Cresphonte, roi de Messène.
EGISTHE, fils de Mérope.
POLYPHONTE, tyran de Messène.
NARBAS, vieillard.
EURYCLÈS, favori de Mérope.
EROX, favori de Polyphonte.
ISMÉNIE, confidente de Mérope.

La scène est à Messène, dans le palais de Mérope.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE. Grande reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours sereins, nés du sein des orages.
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainsi que leur courroux ressentez leurs bienfaits.
Messène, après quinze ans de guerres intestines,
Lève un front moins timide, et sort de ses ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis
Divisés d'intérêt, et pour le crime unis,
Par les saccagements, le sang, et le ravage,
Du meilleur de nos rois disputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, rassemblés sous vos yeux,
Les organes des lois, les ministres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle est à vous, si la vertu la donne ;
Vous seule avez sur nous d'irrévocables droits :
Vous, veuve de Cresphonte, et fille de nos rois ;
Vous, que tant de constance, et quinze ans de misère
Font encor plus auguste et nous rendent plus chère ;
Vous, pour qui tous les cœurs en secret réunis....

MÉROPE. Quoi! Narbas ne vient point ! Reverrai-je mon fils ?

ISMÉNIE. Vous pouvez l'espérer ; déjà d'un pas rapide
Nos esclaves en foule ont couru dans l'Élide ;
La paix a de l'Élide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis sans doute en de fidèles mains
Ce dépôt si sacré, l'objet de tant d'alarmes.

MÉROPE. Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes!
Égisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé
Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?
Écartez loin de lui la main de l'homicide.
C'est votre fils, hélas ! c'est le pur sang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce reste précieux
Du plus juste des rois, et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre ?

ISMÉNIE. Mais quoi ! cet intérêt et si juste et si tendre
De tout autre intérêt peut-il vous détourner ?

MÉROPE. Je suis mère ; et tu peux encor t'en étonner?

ISMÉNIE. Du sang dont vous sortez l'auguste caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère ?
Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MÉROPE. Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette,

Ses périls nourrissaient ma tendresse inquiète ;
Un si juste intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot seul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la solitude où j'étais retenue
Porter un nouveau trouble à mon âme éperdue :
Égisthe, écrivait-il, mérite un meilleur sort ;
Il est digne de vous et des dieux dont il sort :
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte :
Espérez tout de lui, mais craignez Polyphonte.

ISMÉNIE. De Polyphonte au moins prévenez les desseins;
Laissez passer l'empire en vos augustes mains.

MÉROPE. L'empire est à mon fils. Périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix dans le suprême rang
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je respire?
Je dus y renoncer alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie! ô crime! ô jour fatal au monde!
O mort toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : « Sauvez le roi, son épouse et ses fils! »
Je vois ces murs sanglants, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumants, ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyants, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglants et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egisthe échappa seul ; un dieu prit sa défense :
Veille sur lui, grand dieu qui sauvas son enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux,
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence ;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

SCÈNE II. — MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS.

MÉROPE. Eh bien! Narbas? mon fils?

EURYCLES. Vous me voyez confus;
Tant de pas, tant de soins ont été superflus.
On a couru, madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salomée :
Narbas est inconnu; le sort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ses pas.

MÉROPE. Hélas! Narbas n'est plus; j'ai tout perdu, sans doute.

ISMÉNIE. Vous croyez tous les maux que votre âme redoute;
Peut-être, sur les bruits de cette heureuse paix,
Narbas ramène un fils si cher à nos souhaits.

EURYCLÈS. Peut-être sa tendresse, éclairée et discrète,
A caché son voyage ainsi que sa retraite ;
Il veille sur Egisthe : il craint ces assassins
Qui du roi votre époux ont tranché les destins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.

Autant que je l'ai pu j'assure son passage ;
Et j'ai sur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MÉROPE. Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS. Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance,
On va donner son trône : en vain ma faible voix
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits ;
L'injustice triomphe, et ce peuple, à sa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MÉROPE. Et le sort jusque-là pourrait nous avilir !
Mon fils dans ses États reviendrait pour servir!
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres !
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres!
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire !

EURYCLÈS. Le nom de votre époux est cher à leur mémoire :
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint!
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MÉROPE. Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée ;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible au crime du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces âmes timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides?
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS. Je n'ai que trop parlé : Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes ;
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiète, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir :
Il touche à la couronne, et, pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De lois qu'il ne corrompe, et de sang qu'il ne verse :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MÉROPE. Quoi! partout sous mes pas le sort creuse un abîme!
Je vois autour de moi le danger et le crime ;
Polyphonte, un sujet de qui les attentats...

EURYCLÈS. Dissimulez, madame, il porte ici ses pas.

SCÈNE III. — MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX.

POLYPHONTE. Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie.
Ce bras qui vous servit m'ouvre au trône une voie ;
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis opposés qui désolaient Messènes,
Qui versaient tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie ;
Tout nous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à régner, peut aspirer à vous.
Je me connais ; je sais que, blanchi sous les armes,
Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans :
Mais la raison d'Etat connaît peu ces caprices ;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le sceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, madame, un orgueil téméraire :
Vous êtes de nos rois et la fille et la mère ;
Mais l'État veut un maître, et vous devez songer
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MÉROPE. Le ciel, qui m'accabla du poids de sa disgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'osez proposer
De trahir sa mémoire et de vous épouser?
Moi, j'irais de mon fils, du seul bien qui me reste
Déchirer avec vous l'héritage funeste ?
Je mettrais en vos mains sa mère et son Etat,
Et le bandeau des rois sur le front d'un soldat?

POLYPHONTE. Un soldat tel que moi peut justement prétendre
A gouverner l'État quand il l'a su défendre.
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie ;
Ce sang s'est épuisé, versé pour la patrie ;
Ce sang coula pour vous ; et, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre, en un mot, à votre âme rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MÉROPE. Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos lois !
Est-il d'autre parti que celui de vos rois?
Est-ce là cette foi si pure et si sacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devez à ses mânes trahis,
A sa veuve éperdue, à son malheureux fils,
A ces dieux dont il sort, et dont il tient l'empire?

POLYPHONTE. Il est encor douteux si votre fils respire.
Mais quand du sein des morts il viendrait en ces lieux
Redemander son trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Messène veut un maître
Éprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende ; et j'ose me flatter
Que le vengeur du trône a seul droit d'y monter.
Égisthe jeune encore, et sans expérience,
Étalerait en vain l'orgueil de sa naissance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône est acheté.
Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature ainsi qu'un héritage :
C'est le fruit des travaux et du sang répandu ;
C'est le prix du courage : et je crois qu'il m'est dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes surprise
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryse ;
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Presqu'en votre présence assassinés par eux ;
Revoyez-moi, madame, arrêtant leur furie,
Chassant vos ennemis, défendant la patrie ;
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés ;
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez :
Voilà mes droits, madame, et mon rang, et mon titre ;

La valeur fit ces droits; le ciel en est l'arbitre.
Que votre fils revienne; il apprendra sous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra si mon front soutiendra la couronne.
Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur et plus noble et plus grand;
Je songe à ressembler au dieu dont il descend :
En un mot, c'est à moi de défendre sa mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

MÉROPE. N'affectez point ici des soins si généreux,
Et cessez d'insulter à mon fils malheureux.
Si vous osez marcher sur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu, dont vous seriez l'injuste successeur,
Vengeur de tant d'États, n'en fut point ravisseur.
Imitez sa justice ainsi que sa vaillance,
Défendez votre roi; secourez l'innocence;
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez sa mère à force de vertu;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître
Alors jusques à vous je descendrais peut-être.
Je pourrais m'abaisser; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCÈNE IV. — POLYPHONTE, ÉROX.

ÉROX. Seigneur, attendez-vous que son âme fléchisse?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de son caprice?
Vous avez su du trône aplanir le chemin;
Et pour vous y placer vous attendez sa main!

POLYPHONTE. Entre ce trône et moi je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchisse.
Mérope attend Égisthe; et le peuple aujourd'hui,
Si son fils reparaît, peut se tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai son père et ses deux frères,
De ce trône sanglant je m'ouvris les barrières;
En vain, dans ce palais, où la sédition
Remplissait tout d'horreur et de confusion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et sombre
Couvrît mes attentats du secret de son ombre;
En vain du sang des rois dont je suis l'oppresseur,
Les peuples abusés m'ont cru le défenseur :
Nous touchons au moment où mon sort se décide.
S'il reste un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils tant pleuré, dans Messène est produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de sang et de naissance
Revivront dans les cœurs, y prendront sa défense.
Le souvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être issu de nos dieux,
Les cris, le désespoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puissance encor mal assurée.
Égysthe est l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans son berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me servaient arracha son enfance :
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ses courriers; ma juste prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.

Mais je connais le sort : il peut se démentir ;
De la nuit du silence un secret peut sortir ;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait sur nous à pas lents descendre la vengeance.

ÉROX. Ah ! livrez-vous sans crainte à vos heureux destins.
La prudence est le dieu qui veille à vos desseins,
Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
D'Élide et de Messène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Égisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE. Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle ?

ÉROX. Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre comme un esclave, et comme un meurtrier
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE. Eh bien, encor ce crime ! il m'est trop nécessaire :
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidèle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Échauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne ; il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Érox, va réunir les esprits partagés :
Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
Assure au courtisan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les esprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer au pied du trône en vain m'a su conduire ;
C'est encor peu de vaincre, il faut savoir séduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pousser l'art enfin jusqu'à m'en faire aimer.

—

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE. Quoi ! l'univers se tait sur le destin d'Égisthe
Je n'entends que trop bien ce silence si triste.
Aux frontières d'Élide enfin n'a-t-on rien su ?

EURYCLÈS. On n'a rien découvert ; et tout ce qu'on a vu
C'est un jeune étranger, de qui la main sanglante
D'un meurtre encor récent paraissait dégouttante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MÉROPE. Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel sang a-t-il versé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS. Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout sert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos esprits doivent être agités.
De crimes, de brigands ces bords sont infectés :

C'est le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La justice est sans force; et nos champs et nos villes
Redemandent aux dieux, trop longtemps négligés,
Le sang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Écartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MÉROPE. Quel est cet inconnu? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS. C'est un de ces mortels du sort abandonnés,
Nourris dans la bassesse, aux travaux condamnés;
Un malheureux sans nom, si l'on croit l'apparence.

MÉROPE. N'importe, quel qu'il soit, qu'il vienne en ma présence;
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me presse;
Mais ayez-en pitié, respectez ma faiblesse :
Mon cœur a tout à craindre et rien à négliger :
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS, *à Isménie*. Vous serez obéie. Allez, et qu'on l'amène;
Qu'il paraisse à l'instant aux regards de la reine.

MÉROPE. Je sens que je vais prendre un inutile soin.
Mon désespoir m'aveugle; il m'emporte trop loin :
Vous savez s'il est juste. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abusant de mon triste destin,
Ose enfin s'oublier jusqu'à m'offrir sa main.

EURYCLÈS. Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire;
Mais je vois qu'on l'exige, et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité :
C'est un cruel parti; mais c'est le seul peut-être
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats :
Et l'on croit...

MÉROPE. Non, mon fils ne le souffrirait pas;
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS. Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang;
Mais si par les malheurs son âme était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix,
Et la nécessité, souveraine des lois,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE. Ah! que me dites-vous?

EURYCLÈS. De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MÉROPE. Quoi! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte,
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs!

EURYCLÈS. Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs,
Mais il est tout-puissant; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Égisthe.

MÉROPE. Ah! c'est ce même amour, à mon gré précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours et d'hymen et d'empire?
Parlez-moi de mon fils; dites-moi s'il respire.
Cruel! apprenez-moi...

EURYCLÈS. Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger,

SCÈNE II. — MÉROPE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné*; ISMÉNIE, GARDES.

ÉGISTHE, *dans le fond du théâtre, à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMÉNIE. Rassurez-vous, c'est-elle. (*Elle sort.*)

ÉGISTHE. O dieu de l'univers!
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE. C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi : De quel sang tes mains sont-elles teintes?

ÉGISTHE. O reine, pardonnez : le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.

A Euriclès. Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie...

MÉROPE. Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

ÉGISTHE. D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE. D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!... T'était-il connu?

ÉGISTHE. Non : les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE. Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense?

ÉGISTHE. J'en atteste le ciel : il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard :
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie;
L'autre a fuit lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS. Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE. Je le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!... j'ai cru... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EURYCLÈS. Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse ;

Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE. Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez : en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

ÉGISTHE. En Élide.

MÉROPE. Qu'entends-je! en Élide! Ah! peut-être....
L'Élide... répondez... Narbas vous est connu?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

ÉGISTHE. Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Polyclète est son nom : mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE. O dieux, vous vous jouez d'une triste mortelle!
J'avais de quelque espoir une faible étincelle ;
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce?

ÉGISTHE. Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE. Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE. Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras :
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours ;
C'est ma première faute ; elle a troublé mes jours ;
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

MÉROPE. Il ne l'est point ; j'en crois son ingénuité :
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante :
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage!
Si du moins...

SCÈNE III. — MEROPE, ÉGISTHE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE. Ah! madame, entendez-vous ces cris?
Savez-vous bien...

MÉROPE. Quel trouble alarme tes esprits?

ISMÉNIE. Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.
ÉGISTHE. J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre!
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs. (*On emmène Egisthe.*)
EURYCLÈS *à Mérope.* Je vous l'avais prédit :
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.
MÉROPE. Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes :
J'en attendais justice, ils la refusent tous.
EURYCLÈS. Permettez que du moins j'assemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourraient encor sauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri de nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats

SCÈNE IV. — MÉROPE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE. L'État n'est point ingrat; non, madame : on vous aime,
On vous conserve encor l'honneur du diadème :
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir souverain.
MÉROPE. On ose me donner un tyran qui me brave.
On a trahi le fils, on fait la mère esclave!
ISMÉNIE. Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez sa voix, madame, elle est la voix des dieux.
MÉROPE. Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCÈNE V. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS. Madame, je reviens en tremblant devant vous :
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.
MÉROPE. Je n'en ai plus : les maux ont lassé mon courage;
Mais n'importe, parlez.
EURYCLÈS. C'en est fait; et le sort...
Je ne puis achever.
MÉROPE. Quoi! mon fils!
EURYCLÈS. Il est mort.
Il est trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Consterne vos amis, et glace tout leur zèle.
MÉROPE. Mon fils est mort!
ISMÉNIE. O dieux!
EURYCLÈS. D'indignes assassins
Des piéges de la mort ont semé les chemins.
Le crime est consommé.
MÉROPE. Quoi! ce jour, que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi! Mérope vit encore!
Il n'est plus! Quelles mains ont déchiré son flanc?
Quel monstre a répandu les restes de mon sang?
EURYCLÈS. Hélas! cet étranger, ce séducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu poursuivie,
Pour qui tant de pitié naissait dans votre sein,
Lui que vous protégiez!...
MÉROPE. Ce monstre est l'assassin!
EURYCLÈS. Oui, madame; on en a des preuves trop certaines :
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ses compagnons qui, cachés parmi nous,

Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups
Celui qui sur Egisthe a mis ses mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :
(*On apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)
Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques sanglantes.

MÉROPE. Ah ! que me dites-vous ? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Cresphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.
O dépouille trop chère, en quelle main livrée !
Quoi ! ce monstre avait pris cette armure sacrée ?

EURYCLÈS. Celle qu'Egisthe même apportait en ces lieux.

MÉROPE. Et teinte de son sang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS. C'était Narbas ; c'était son déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.

MÉROPE. Affreuse vérité !
Hélas ! de l'assassin le bras ensanglanté,
Pour dérober aux yeux son crime et son parjure,
Donne à mon fils sanglant les flots pour sépulture !
Je vois tout. O mon fils, quel horrible destin !

EURYCLÈS. Voulez-vous tout savoir de ce lâche assassin ?

SCÈNE VI. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE, EROX, GARDES DE POLYPHONTE.

ÉROX. Madame, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels moments vous offre son secours.
Il a su que d'Egisthe on a tranché les jours ;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine...

MÉROPE. Il y prend part, Erox, et je le crois sans peine ;
Il en jouit, du moins, et les destins l'ont mis
Au trône de Cresphonte, au trône de mon fils.

ÉROX. Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils qui n'est plus, le sanglant héritage,
Et que, dans vos malheurs, il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable
Le droit de le punir est un droit respectable ;
C'est le devoir des rois : le glaive de Thémis,
Ce grand soutien du trône, à lui seul est commis ;
A vous, comme à son peuple, il veut rendre justice.
Le sang des assassins est le vrai sacrifice
Qui doit de votre hymen ensanglanter l'autel.

MÉROPE. Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte est roi, je veux que sa puissance
Laisse à mon désespoir le soin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il possède et mes biens et mon rang :
Tout l'honneur que je veux, c'est de venger mon sang.
Ma main est à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du sein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

ÉROX. Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets son cœur sera sensible.

SCÈNE VII. — MÉROPE, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

MÉROPE. Non, ne m'en croyez point ; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains ne s'accomplira pas.
Au sein du meurtrier j'enfoncerai mon bras
Mais ce bras à l'instant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS. Madame, au nom des dieux...
MÉROPE. Ils m'ont trop poursuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un sceptre étranger au sceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma tristesse,
Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NARBAS. O douleurs! ô regrets! ô vieillesse pesante!
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de son obscurité.
Je l'ai perdu! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître?
Quels maux sont en ces lieux accumulés sur moi!
Je reviens sans Égisthe; et Polyphonte est roi!
Cet heureux artisan de fraudes et de crimes,
Cet assassin farouche entouré de victimes,
Qui, nous persécutant de climats en climats,
Sema partout la mort, attachée à nos pas:
Il règne; il affermit le trône qu'il profane;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne!
Dieux! cachez mon retour à ses yeux pénétrants;
Dieux! dérobez Égisthe au fer de ses tyrans:
Guidez-moi vers sa mère, et qu'à ses pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triste demeure
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où son fils tout sanglant fut sauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à sa mère.
A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduise à ses yeux;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue:
J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCÈNE II. — NARBAS, ISMÉNIE, *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMÉNIE. Quel est cet inconnu dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux.
NARBAS. Oh! qui que vous soyez, excusez mon audace!
C'est un infortuné qui demande une grâce.
Il peut servir Mérope; il voudrait lui parler.
ISMÉNIE. Ah! quel temps prenez-vous pour oser la troubler?
Respectez la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue;
Éloignez-vous.
NARBAS. Hélas! au nom des dieux vengeurs,

Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.
Je ne suis point, madame, étranger dans Messène.
Croyez, si vous servez, si vous aimez la reine,
Que mon cœur, à son sort attaché comme vous,
De sa longue infortune a senti tous les coups.
Quelle est donc cette tombe en ces lieux élevée
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?

ISMÉNIE. C'est la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Cresphonte.

NARBAS, *allant vers le tombeau.*
O mon maître, ô cendres que j'adore!

ISMÉNIE. L'épouse de Cresphonte est plus à plaindre encore.

NARBAS. Quels coups auraient troublé ses malheurs inouïs?

ISMÉNIE. Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

NARBAS. Son fils Égisthe, ô dieux! le malheureux Égisthe!

ISMÉNIE. Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS. Son fils ne serait plus?

ISMÉNIE. Un barbare assassin
Aux portes de Messène a déchiré son sein.

NARBAS. O désespoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il est assassiné? Mérope en est instruite?
Ne vous trompez-vous pas?

ISMÉNIE. Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.
C'est vous en dire assez; sa perte est assurée.

NARBAS. Quel fruit de tant de soins?

ISMÉNIE. Au désespoir livrée
Mérope va mourir; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée
Mais avant de mourir elle sera vengée :
Le sang de l'assassin par sa main doit couler;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis, cherche à flatter sa peine;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS, *s'en allant.* Hélas! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir?
Au pied de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCÈNE III.

ISMENIE. Ce vieillard est, sans doute, un citoyen fidèle,
Il pleure; il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure; et tout le reste, esclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférents.
Quel si grand intérêt prend-il à nos alarmes?
La tranquille pitié fait verser moins de larmes.
Il montrait pour Égisthe un cœur trop paternel!
Hélas! courons à lui.... Mais quel objet cruel!

SCÈNE IV. — MÉROPE, ISMÉNIE, EURYCLÈS, ÉGISTHE, *enchaîné;* GARDES, SACRIFICATEURS.

MÉROPE Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourments qui soient égaux au crime;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

ÉGISTHE. On m'a vendu bien cher un instant de faveur.

Secourez-moi, grands dieux, à l'innocent propices
EURYCLÈS. Avant que d'expirer, qu'il nomme ses complices.
MÉROPE, *avançant.* Oui; sans doute, il le faut. Monstre! qui t'a porté
A ce comble du crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait?
ÉGISTHE. Les dieux, qui vengent le parjure
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice.
Qui peut avoir sitôt lassé votre justice?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur?
MÉROPE. Quel intérêt? barbare!
ÉGISTHE. Hélas! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.
MÉROPE. Le cruel! à quel point on l'instruisit à feindre!
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.
(*Elle se jette dans les bras d'Isménie.*)
EURYCLÈS. Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois, et la nature, et le sang de nos rois.
ÉGISTHE. A la cour de ces rois telle est donc la justice!
On m'accueille, on me flatte; on résout mon supplice.
Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts!
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit...
MÉROPE. Barbare! il te reste une mère.
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.
ÉGISTHE. Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie et pour vous et lui.
MÉROPE. Quoi, traître! quand ta main lui ravit cette armure.....
ÉGISTHE. Elle est à moi.
MÉROPE. Comment? que dis-tu?
ÉGISTHE. Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.
MÉROPE. Qui? ton père? En Élide? en quel trouble il me jette!
Son nom? parle : réponds.
ÉGISTHE. Son nom est Polyclète :
Je vous l'ai déjà dit.
MÉROPE. Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur!
C'en est trop ; secondez la rage qui me guide :
Qu'on traîne à ce tombeau ce monstre, ce perfide.
(*Levant le poignard.*)
Mânes de mon cher fils, mes bras ensanglantés....
NARBAS, *paraissant avec précipitation.*
Qu'allez-vous faire, ô dieux!
MÉROPE. Qui m'appelle?
NARBAS. Arrêtez!
Hélas! il est perdu, si je nomme sa mère,
S'il est connu.

MÉROPE. Meurs, traître!
NARBAS. Arrêtez!
ÉGISTHE, *tournant les yeux vers Narbas.* O mon père!
MÉROPE. Son père!
ÉGISTHE, *à Narbas.* Hélas! que vois-je? où portez-vous vos pas?
Venez-vous être ici témoin de mon trépas?
NARBAS. Ah! madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime :
Que je vous parle.
EURYCLÈS *emmène Egisthe, et ferme le fond du théâtre.*
O ciel!
MÉROPE, *s'avançant.* Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.
NARBAS, *se jetant à genoux.* Vous alliez l'immoler.
Egisthe....
MÉROPE, *laissant tomber le poignard.*
Eh bien, Égisthe?
NARBAS. O reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la destinée,
C'est Égisthe...
MÉROPE. Il vivrait!
NARBAS. C'est lui, c'est votre fils.
MÉROPE, *tombant dans les bras d'Isménie.*
Je me meurs!
ISMÉNIE. Dieux puissants!
NARBAS, *à Isménie.* Rappelez ses esprits
Hélas! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.
MÉROPE, *revenant à elle.*
Ah, Narbas, est-ce vous? est-ce un songe trompeur?
Quoi! c'est vous! c'est mon fils! qu'il vienne, qu'il paraisse.
NARBAS. Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
A Isménie. Vous, cachez à jamais ce secret important;
Le salut de la reine et d'Égisthe en dépend.
MÉROPE. Ah! quel nouveau danger empoisonne ma joie!
Cher Égisthe! quel dieu défend que je te voie?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger?
NARBAS. Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger;
Et, si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez :
Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblez.

SCÈNE V. — MÉROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMÉNIE.

EURYCLÈS. Ah! madame, le roi commande qu'on saisisse...
MÉROPE. Qui?
EURYCLÈS. Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.
MÉROPE, *avec transport.*
Eh bien! cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.
NARBAS. Demeurez.
MÉROPE. C'est mon fils qu'on entraîne...
Pourquoi? quelle entreprise exécrable et soudaine!
Pourquoi m'ôter Égisthe?
EURYCLÈS. Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.
MÉROPE. L'interroger? qui? lui? sait-il quelle est sa mère?

EURYCLÈS. Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.
MÉROPE. Courons à Polyphonte ; implorons son appui.
NARBAS. N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.
EURYCLÈS. Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De son salut au moins votre hymen est le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le sien,
Et dût sa politique en être encor jalouse,
Il faut qu'il serve Égisthe, alors qu'il vous épouse.
NARBAS. Il vous épouse ! lui ! quel coup de foudre ! ô ciel !
MÉROPE. C'est mourir trop longtemps dans ce trouble cruel.
Je vais...
NARBAS. Vous n'irez point, ô mère déplorable !
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.
EURYCLÈS. Narbas, elle est forcée à lui donner la main.
Il peut venger Cresphonte.
NARBAS. Il en est l'assassin.
MÉROPE. Lui ? ce traître !
NARBAS. Oui, lui-même ; oui, ses mains sanguinaires
Ont égorgé d'Égisthe et le père et les frères ;
Je l'ai vu sur mon roi, j'ai vu porter les coups ;
Je l'ai vu tout couvert du sang de votre époux.
MÉROPE. Ah dieux !
NARBAS. J'ai vu ce monstre entouré de victimes ;
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes ;
Il déguisa sa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais ;
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du sang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Assassin de son prince, il parut son vengeur.
D'ennemis, de mourants, vous étiez entourée ;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languissants.
Les dieux ont pris pitié de ces jours innocents :
Je l'ai conduit, seize ans, de retraite en retraite ;
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Et lorsqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte est son maître, et devient votre époux !
MÉROPE. Ah, tout mon sang se glace à ce récit horrible.
EURYCLÈS. On vient : c'est Polyphonte.
MÉROPE. O dieux ! est-il possible !
A Narbas. Va, dérobe surtout ta vue à sa fureur.
NARBAS. Hélas ! si votre fils est cher à votre cœur,
Avec son assassin dissimulez, madame.
EURYCLÈS. Renfermons ce secret dans le fond de notre âme.
Un seul mot peut le perdre.
MÉROPE, *à Euryclès.* Ah ! cours ; et que tes yeux
Veillent sur ce dépôt si cher si précieux.
EURYCLÈS. N'en doutez point.
MÉROPE. Hélas ! j'espère en ta prudence :
C'est mon fils, c'est ton roi. Dieux ! ce monstre s'avance.

SCÈNE VI. — MÉROPE, POLYPHONTE, ÉROX, ISMÉNIE, SUITE.

POLYPHONTE. Le trône vous attend, et les autels sont prêts ;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices déjà, par mon ordre saisis,

Vont payer de leur sang le sang de votre fils;
Mais, malgré tous mes soins, votre lente vengeance
A bien mal secondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet assassin;
Vous-même, disiez-vous, deviez percer son sein.

MÉROPE. Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLYPHONTE. C'est le devoir des rois, c'est le soin qui m'anime.

MÉROPE. Vous?

POLYPHONTE. Pourquoi donc, madame, avez-vous différé?
Votre amour pour un fils serait-il altéré?

MÉROPE. Puissent ses ennemis périr dans les supplices!
Mais si ce meurtrier, seigneur, a des complices;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas...
Ceux dont la race impie a massacré le père
Poursuivront à jamais et le fils et la mère.
Si l'on pouvait...

POLYPHONTE. C'est là ce que je veux savoir:
Et déjà le coupable est mis en mon pouvoir.

MÉROPE. Il est entre vos mains?

POLYPHONTE. Oui, madame, et j'espère
Percer en lui parlant ce ténébreux mystère.

MÉROPE. Ah! barbare!... A moi seule il faut qu'il soit remis.
Rendez-moi... Vous savez que vous l'avez promis.
A part. O mon sang! ô mon fils! quel sort on vous prépare!
A Polyphonte. Seigneur, ayez pitié...

POLYPHONTE. Quel transport vous égare!
Il mourra.

MÉROPE. Lui?

POLYPHONTE. Sa mort pourra vous consoler.

MÉROPE. Ah! je veux à l'instant le voir et lui parler.

POLYPHONTE. Ce mélange inouï d'horreur et de tendresse,
Ces transports dont votre âme à peine est la maîtresse,
Ces discours commencés, ce visage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon esprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaisir nouveau votre âme semble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener?
Pourquoi fuit-il mes yeux? que dois-je en soupçonner?
Quel est-il?

MÉROPE. Eh! seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne!

POLYPHONTE. Partagez donc ce trône; et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MÉROPE, *en pleurant.* Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte,
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur.
Ce crime épouvantable...

ISMÉNIE. Eh, madame!

MÉROPE. Ah! seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi; les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.. De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE. Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, madame.

MÉROPE. O dieux! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE. I. — Polyphonte, Érox.

POLYPHONTE. A ses emportements, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abîme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit et le fils et la mère ;
Et par ce nœud sacré, qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler :
Que pensez-vous de lui ?

ÉROX. Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette âme impénétrable.
J'en suis frappé, seigneur, et je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avouerai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE. Quel est-il, en un mot ?

ÉROX. Ce que j'ose vous dire,
C'est qu'il n'est point, sans doute, un de ces assassins
Disposés en secret pour servir vos desseins.

POLYPHONTE. Pouvez-vous en parler avec tant d'assurance ?
Leur conducteur n'est plus. Ma juste défiance
A pris soin d'effacer dans son sang dangereux
De ce secret d'État les vestiges honteux :
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriste.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Égisthe ?
Croirai-je que, toujours soigneux de m'obéir,
Le sort jusqu'à ce point m'ait voulu prévenir ?

ÉROX. Mérope, dans les pleurs mourant désespérée,
Est de votre bonheur une preuve assurée ;
Et tout ce que je vois le confirme en effet :
Plus fort que tous nos soins, le hasard a tout fait.

POLYPHONTE. Le hasard va souvent plus loin que la prudence ;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laisser le hasard arbitre de mon sort.
Quel que soit l'étranger, il faut hâter sa mort.
Sa mort sera le prix de cet hymen auguste ;
Elle affermit mon trône : il suffit, elle est juste.
Le peuple, sous mes lois pour jamais engagé,
Croira son prince mort, et le croira vengé.
Mais répondez : quel est ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de mystère ?
Mérope allait verser le sang de l'assassin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu sa main ;
Que voulait-il ?

ÉROX. Seigneur, chargé de sa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard est le père :
Il venait implorer la grâce de son fils.

POLYPHONTE. Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il soit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puisqu'il se cache.
Ce secret m'importune ; il faut que je l'arrache
Le meurtrier, surtout, excite mes soupçons,

Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raisons,
La reine, qui tantôt pressait tant son supplice,
N'ose-t-elle achever ce juste sacrifice?
La pitié paraissait adoucir ses fureurs;
Sa joie éclatait même à travers ses douleurs.

ÉROX. Qu'importe sa pitié, sa joie, et sa vengeance?

POLYPHONTE. Tout m'importe, et de tout je suis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCÈNE II. — POLYPHONTE, ÉROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE, ISMÉNIE, GARDES.

MÉROPE. Remplissez vos serments; songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE. La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang du criminel;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE. Ah dieux!

ÉGISTHE, *à Polyphonte.* Tu vends mon sang à l'hymen de la reine.
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort; je l'excuse, elle est mère;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi :
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE. Malheureux! oses-tu, dans ta rage insolente....

MÉROPE. Eh! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente :
Élevé loin des cours et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE. Qu'entends-je! quel discours! quelle surprise extrême!
Vous, le justifier!

MÉROPE. Qui, moi, seigneur?

POLYPHONTE. Vous-même.
De cet égarement sortirez-vous enfin?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin?

MÉROPE. Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piége funeste,
Sous les coups d'un barbare...

ISMÉNIE. O ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE. Quoi! vos regards sur lui se tournent sans courroux?
Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent?

MÉROPE. Je ne les cache point, ils paraissent assez;
La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE. Pour en tarir la source il est temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, *s'avançant.* Cruel! qu'osez-vous dire?

ÉGISTHE. Quoi! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!

POLYPHONTE. Qu'il meure!

MÉROPE. Il est...

POLYPHONTE, frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égisthe et les soldats.*
Barbare! il est mon fils.

ÉGISTHE Moi! votre fils?

MÉROPE, *en l'embrassant.* Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Le ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE. Quel miracle, grands dieux, que je ne puis comprendre!

POLYPHONTE. Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère? Qui? vous, qui demandiez sa mort?
ÉGISTHE. Ah! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort?
MÉROPE. Je suis sa mère. Hélas! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture.
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature;
Ton cœur, nourri de sang, n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.
POLYPHONTE. Que prétendez-vous dire? et sur quelles alarmes?..
ÉGISTHE. Va, je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras, qui t'eût puni s'il n'était désarmé.
POLYPHONTE. Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.
MÉROPE, *se jetant à ses genoux.*
Commencez donc par m'arracher la vie;
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos pieds;
Mérope les embrasse, et craint votre colère.
A cet effort affreux jugez si je suis mère,
Jugez de mes tourments: ma détestable erreur,
Ce matin, de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez!
Son père est mort, hélas! par un crime funeste;
Sauvez le fils: je puis oublier tout le reste;
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.
ÉGISTHE. O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carrière;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière;
Et les dieux l'on conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier; cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.
POLYPHONTE, *à Mérope.* Eh bien! il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte;
Son courage me plaît; je l'estime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance

N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis ;
Et, s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE, Vous, m'adopter?

MÉROPE. Hélas!

POLYPHONTE. Réglez sa destinée.
Vous achetiez sa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver ;
L'amour fera-t-il moins quand il faut le sauver?

MÉROPE. Quoi, barbare!

POLYPHONTE. Madame, il y va de sa vie
Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE. Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez....

POLYPHONTE. C'est votre fils, madame, ou c'est un traître :
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger et de vous et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère, ou sa complice,
Choisissez ; mais sachez qu'au sortir de ces lieux
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.
A Mérope. Je vous attends : voyez si vous voulez qu'il vive,
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main :
Votre seule réponse ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE. Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE. Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, *que les soldats emmènent.* O reine auguste et chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCÈNE III. — MÉROPE.

Cruels, vous l'enlevez ; en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui ; cachez ses pas errants
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans

SCÈNE IV. — MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MÉROPE. Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS. Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Égisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MÉROPE. C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS. Vous!

MÉROPE. J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire?
J'ai parlé, c'en est fait ; et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS. Quels forfaits dites-vous?

SCÈNE V. — MÉROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMÉNIE.

ISMÉNIE. Voici l'heure, madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand-prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos serments;
Messène en est témoin, les dieux en sont garants
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur;
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MÉROPE. Et mes malheurs encor font la publique joie?

NARBAS. Pour sauver votre fils quelle funeste voie!

MÉROPE. C'est un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS. Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MÉROPE. Eh bien! le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi sous la garde des dieux.
Il est né de leur sang, ils prendront sa défense;
Ils ont assez longtemps trahi son innocence.
De son lâche assassin je peindrai les fureurs;
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! je frissonne. Ah! tout me désespère.
On m'appelle, et mon fils est au bord du cercueil;
Le tyran peut encore l'y plonger d'un coup d'œil.
(*Aux sacrificateurs.*)
Ministres rigoureux du monstre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance! ô tendresse! ô nature! ô devoir!
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au désespoir?

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I. — ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS. Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah! mon prince! ah! mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! vivez! D'un tyran désarmez la colère,
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si longtemps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS. Songez que, pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains du tyran qu'elle abhorre.

ÉGISTHE. D'un long évènement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope! et Cresphonte est mon père!
Son assassin triomphe; il commande, et je sers!
Je suis le sang d'Hercule; et je suis dans les fers!

NARBAS. Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide

Fût encore inconnu dans les champs de l'Élide!

ÉGISTHE. Eh quoi! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il, si jeune encor, les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont assiégé ma vie;
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel sait cependant si, parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur;
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père :
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né;
Ah! mon père! ah! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée?
Mes malheurs finissaient; mon sort était rempli.

NARBAS. Ah! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

SCÈNE II. — POLYPHONTE, ÉGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, GARDES.

(*Narbas et Euryclès s'éloignent un peu.*)

POLYPHONTE. Retirez-vous; et toi, dont l'aveugle jeunesse
Inspire une pitié qu'on doit à la faiblesse,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes destins de changer à ton choix.
Le présent, l'avenir, et jusqu'à ta naissance,
Tout ton être, en un mot, est dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un seul mot t'élever,
Te laisser dans les fers, te perdre ou te sauver.
Elevé loin des cours et sans expérience,
Laisse-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton sort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu.
Si dans un rang obscur le destin t'a fait naître,
Conforme à ton état, sois humble avec ton maître;
Si le hasard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être en servant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a suivi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ses pas et les miens; viens au pied de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puisque tu crains les dieux, atteste leur puissance,
Prends-les tous à témoin de ton obéissance.
La porte des grandeurs est ouverte pour toi :
Un refus te perdra; choisis, et réponds-moi.

ÉGISTHE. Tu me vois désarmé, comment puis-je répondre?
Tes discours, je l'avoue, ont de quoi me confondre;
Mais rends-moi seulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, est l'esclave ou le maître;
Si c'est à Polyphonte à régler mes destins,
Et si le fils des rois punit les assassins.

POLYPHONTE. Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage
Tu me crois assez grand pour oublier l'outrage,

Pour ne m'avilir pas jusqu'à punir en toi
Un esclave inconnu qui s'attaque à son roi.
Eh bien ! cette bonté, qui s'indigne et se lasse,
Te donne un seul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir :
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire.
Qu'aucun autre ne sorte, et n'ose le conduire.
Vous, Narbas, Eurycles, je le laisse en vos mains.
Tremblez; vous répondrez de ses caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en sais l'impuissance ;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il soit né de Mérope, ou qu'il soit votre fils,
D'un conseil imprudent sa mort sera le prix.

SCÈNE III. — Égisthe, Narbas, Eurycles.

ÉGISTHE. Ah ! je n'en recevrai que du sang qui m'anime.
Hercule ! instruis mon bras à me venger du crime;
Eclaire mon esprit, du sein des immortels!
Polyphonte m'appelle au pied de tes autels;
Et j'y cours.

NARBAS. Ah ! mon prince, êtes-vous las de vivre?

EURYCLÈS. Dans ce péril, du moins, si nous pouvions vous suivre!
Mais laissez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il est, n'est point anéanti.
Souffrez...

ÉGISTHE. En d'autres temps mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons serait souple et docile ;
Je vous croirais tous deux : mais dans un tel malheur,
Il ne faut consulter que le ciel et son cœur.
Qui ne peut se résoudre, aux conseils s'abandonne;
Mais le sang des héros ne croit ici personne.
Le sort en est jeté... Ciel! qu'est-ce que je voi!
Mérope!

SCÈNE IV. — Mérope, Egisthe, Narbas, Eurycles, Suite.

MÉROPE. Le tyran m'ose envoyer vers toi :
Ne crois pas que je vive après cet hyménée;
Mais cette honte horrible où je suis entraînée,
Je la subis pour toi, je me fais cet effort :
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton sort.
Cher objet des terreurs dont mon âme est atteinte,
Toi pour qui je connais et la honte et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut servir.
Pour savoir se venger il faut savoir souffrir.
Je sens que ma faiblesse et t'indigne et t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils,

ÉGISTHE. Osez me suivre.

MÉROPE. Arrête! que fais-tu?
Dieux! je me plains à vous de son trop de vertu.

ÉGISTHE. Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendez-vous sa voix? Etes-vous reine et mère?
Si vous l'êtes, venez.

MÉROPE. Il semble que le ciel
T'élève en ce moment au-dessus d'un mortel.
Je respecte mon sang ; je vois le sang d'Alcide.
Ah ! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te presse, il t'inspire. O mon fils! mon cher fils
Achève, et rends la force à mes faibles esprits.

ÉGISTHE. Auriez-vous des amis dans ce temple funeste?
MÉROPE. J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en reste
Sous un joug étranger baisse un front abattu :
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Polyphonte est haï; mais c'est lui qu'on couronne :
On m'aime et l'on me fuit.
ÉGISTHE. Quoi! tout vous abandonne!
Ce monstre est à l'autel?
MÉROPE. Il m'attend.
ÉGISTHE. Ses doldats,
A cet autel horrible accompagnent ses pas?
MÉROPE. Non : la porte est livrée à leur troupe cruelle.
Il est environné de la foule infidèle
Des mêmes courtisans que j'ai vus autrefois
S'empresser à ma suite, et ramper sous mes lois;
Et moi, de tous les siens à l'autel entourée,
De ces lieux, à toi seul, je puis ouvrir l'entrée.
ÉGISTHE. Seul, je vous y suivrai; j'y trouverai des dieux
Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.
MÉROPE. Ils t'ont trahi quinze ans.
ÉGISTHE. Ils m'éprouvaient, sans doute.
MÉROPE. Eh, quel est ton dessein?
ÉGISTHE. Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, tristes amis; vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos soins.
A Narbas, en l'embrassant.
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage.
Au sang qui m'as formé tu rendras témoignage.

SCENE V. — NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS. Que va-t-il faire? Hélas! tous mes soins sont trahis;
Les habiles tyrans ne sont jamais punis.
J'espérais que du temps la main tardive et sûre
Justifierait les dieux en vengeant leur injure;
Qu'Egisthe reprendrait son empire usurpé :
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Egisthe va se perdre à force de courage;
Il désobéira : la mort est son partage.
EURYCLÈS. Entendez-vous ces cris dans les airs élancés?
NARBAS. C'est le signal du crime.
EURYCLÈS. Ecoutons.
NARBAS. Frémissez.
EURYCLÈS. Sans doute qu'au moment d'épouser Polyphonte
La reine en expirant a prévenu sa honte:
Tel était son dessein dans son mortel ennui.
NARBAS. Ah! son fils n'est donc plus! Elle eût vécu pour lui.
EURYCLÈS. Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond sur la terre.
NARBAS. J'entends de tous côtés les cris des combattants,
Les sons de la trompette, et les voix des mourants;
Du palais de Mérope on enfonce la porte.
EURYCLES. Ah! ne voyez-vous pas cette cruelle escorte,
Qui court, qui se dissipe, et qui va loin de nous?
NARBAS. Va-t-elle du tyran servir l'affreux courroux?
EURYCLÈS. Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On se mêle, on combat.
NARBAS. Quel sang va-t-on répandre?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.
EURYCLÈS. Grâces aux immortels! les chemins sont ouverts.

Allons voir à l'instant s'il faut mourir ou vivre (*Il sort.*)

NARBAS. Allons; d'un pas égal que ne puis-je vous suivre!
O dieux! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés;
Que je donne du moins les restes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCÈNE VI. — NARBAS, ISMÉNIE, PEUPLE.

NARBAS. Quel spectacle! Est-ce vous, Isménie?
Sanglante, inanimée, est-ce vous que je vois?

ISMÉNIE. Ah! laissez-moi reprendre et la vie et la voix.

NARBAS. Mon fils est-il vivant? Que devient notre reine?

ISMÉNIE. De mon saisissement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux...

NARBAS. Que fait Égisthe?

ISMÉNIE. Il est... le digne fils des dieux;
Egisthe! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit si rare étonné les humains.

NARBAS. O mon fils! ô mon roi! qu'ont élevé mes mains!

ISMÉNIE. La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas;
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels.
Il court: c'était Egisthe; il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts, je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Egisthe se retourne, enflammé de furie?
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève: il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine:
C'est mon fils; déchirez sa mère, et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et ces soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants;

On marche, on est porté sur les corps des mourants;
On veut fuir, on revient: et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : Il est mort, il tombe, il est vainqueur.
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts, et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

NARBAS. Arbitre des humains, divine providence,
Achève ton ouvrage, et soutiens l'innocence :
A nos malheurs passés mesure tes bienfaits;
O ciel, conserve Egisthe, et que je meure en paix!
Ah! parmi ces soldats ne vois-je point la reine?

SCÈNE VII. — MÉROPE, ISMÉNIE, NARBAS, PEUPLE, SOLDATS.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe sanglante.)

MÉROPE. Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Messène,
Au nom des dieux vengeurs, peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Égisthe est votre roi;
Il a puni le crime, il a vengé son père.
Celui que vous voyez traîné sur la poussière,
C'est un monstre ennemi des dieux et des humains :
Dans le sein de Cresphonte il enfonça ses mains.
Cresphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils sont tombés sous les coups de ce traître.
Il opprimait Messène, il usurpait mon rang;
Il m'offrait une main fumante de mon sang.
(*En courant vers Egisthe, qui arrive la hache à la main.*)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'est le fils de vos rois; c'est le sang de Cresphonte;
C'est le mien, c'est le seul qui reste à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard : c'est lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha son enfance.
Les dieux ont fait le reste.

NARBAS. Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est là votre roi qui combattait pour eux.

ÉGISTHE. Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle défend? un fils qui venge un père?
Un roi vengeur du crime?

MÉROPE. Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à son âme intrépide.
Eh! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène et punir les tyrans?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez : le ciel parle; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCÈNE VIII. — MÉROPE, ÉGISTHE, ISMÉNIE, NARBAS, EURYCLÈS, PEUPLE.

EURYCLÈS. Ah! montrez-vous, madame, à la ville calmée :
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits;
Nos amis ont parlé; les cœurs sont attendris.
Le peuple impatient verse des pleurs de joie :
Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour :
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas : on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est partout abhorré;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O roi! venez jouir du prix de la victoire ;
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

ÉGISTHE. Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

FIN DE MÉROPE.

LA MORT DE CÉSAR

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

Publiée en 1735, et représentée, pour la première fois, le 29 auguste 1743.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR, dictateur.
MARC-ANTOINE, consul.
JUNIUS-BRUTUS, préteur.
CASSIUS, CIMBER, } sénateurs.
DÉCIME, DOLABELLA, CASCA, } sénateurs.
LES ROMAINS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, au Capitole.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE. César, tu vas régner : voici le jour auguste
Où le peuple romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur et son roi.
Antoine, tu le sais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains ;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre!
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande âme inspirer la terreur?

CÉSAR. L'amitié, cher Antoine : il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu sais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Crassus et du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains,
Valent bien les Persans subjugués par ses mains.
J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas :
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas;
La plus haute sagesse en est souvent trompée;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque évènement
Le destin des États dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre :
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu'Antoine à mes enfants soit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défendue et conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise;
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang et mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfants il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des serments,
De la foi des humains sacrés et vains garants.
Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
Que les autels des dieux, entourés du parjure.
ANTOINE, C'est déjà pour Antoine une assez dure loi
Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie;
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, et présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, et nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.
CÉSAR. Il n'est plus temps, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume :
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
Le destin (dois-je dire, ou propice, ou sévère)?
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.
ANTOINE. Et quel est cet enfant : quel ingrat peut-il être
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR. Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus;
De nos antiques lois ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui, toujours contre moi les armes à la main,
De tous nos ennemis a suivi le destin,
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....
ANTOINE. Brutus! il se pourrait...
CÉSAR. Ne m'en crois pas, tiens, lis.
ANTOINE. Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!
CÉSAR. Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras;
Mais le jour qui forma ce second hyménée
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé :
Pour me haïr, ô ciel! était-il réservé!
Mais lis; tu sauras tout par cet écrit funeste.
ANTOINE *lit.* « César, je vais mourir. La colère céleste
« Va finir à la fois ma vie et mon amour.
« Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
« Adieu : puisse ce fils éprouver pour son père
« L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!
« SERVILIE. »
Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?
CÉSAR. Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage;
Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême :
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle, malgré moi, contre ma tyrannie,
Et que la liberté, que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître :
J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage :
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadême à son front destiné
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.
ANTOINE. J'en doute. Je connais sa fermeté farouche :
La secte dont il est n'admet rien qui la touche;
Cette secte intraitable, et qui fait vanité

D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR. Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE. Je t'aime, et ne te puis tromper.

CÉSAR Le temps amollit tout.

ANTOINE. Mon cœur en désespère.

CÉSAR. Quoi! sa haine...

ANTOINE. Crois-moi.

CÉSAR. N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins,
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains :
Dompte aujourd'hui Brutus; adoucis son courage;
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE. Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCÈNE II. — CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA. César, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR. Ils ont tardé longtemps. . Qu'ils entrent.

ANTOINE. Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCÈNE III. — CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, etc., LICTEURS.

CÉSAR, *assis*. Venez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.
Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est temps d'ajouter par le droit de la guerre
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre;
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein;
L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
Brutus et Cassius me suivront en Asie;
Antoine retiendra la Gaule et l'Italie;
De la mer Atlantique, et des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois assujettis.
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse et sans divisions,

Il ne reste au sénat qu'à juger sous quel titre
De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut consul, et Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier, et c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se répand sur la terre
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre ;
Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi :
César va l'entreprendre, et César n'est pas roi ;
Il n'est qu'un citoyen connu par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir ;
Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

CIMBER. César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, et du sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
César, nous attendions de ta clémence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au-dessus des États donnés par ta bonté...

CÉSAR. Qu'oses-tu demander, Cimber ?

CIMBER. La liberté.

CASSIUS. Tu nous l'avais promise, et tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité suprême ;
Et je croyais toucher à ce moment heureux
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux :
Fumante de son sang, captive, désolée,
Rome dans cet espoir renaissait consolée.
Avant que d'être à toi nous sommes ses enfants :
Je songe à ton pouvoir ; mais songe à tes serments.

BRUTUS. Oui, que César soit grand ; mais que Rome soit libre.
Dieu ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre !
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que César a de nouveaux esclaves ?
Les Persans ne sont pas nos plus fiers ennemis ;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR. Et toi, Brutus, aussi !

ANTOINE, *à César*. Tu connais leur audace ;
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

CÉSAR. Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience et lasser mes bontés,
Vous, qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampants sous Marius, esclaves sous Pompée ;
Vous, qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop longtemps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous, qui devant Sylla garderiez le silence ;
Vous, que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger,
Voilà ce qui vous donne une âme assez hardie,

Pour oser me parler de Rome et de patrie,
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentiments devant votre vainqueur;
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale ;
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS. César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir ;
Et nous le détestons, s'il le faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.
(*Les sénateurs sortent.*)

CÉSAR. Ecoute... et vous sortez. Brutus m'ose offenser!
Mais sais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie :
Laisse-là du sénat l'indiscrète furie ;
Demeure, c'est toi seul qui peux me désarmer,
Demeure, c'est toi seul que César veut aimer.

BRUTUS. Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse,
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse ;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

SCÈNE IV. — CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE. Eh bien! t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une âme et si fière et si dure?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;
Mais qu'il ignore au moins quel sang il persécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour :
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR. Je ne le puis; je l'aime.

ANTOINE. Ah ! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème.
Descends donc de ce rang où je te vois monté :
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage !
Quoi, Cimber, quoi, Cinna, ces obscurs sénateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent!

CÉSAR. Ils sont nés mes égaux : mes armes les vainquirent ;
Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir sous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE. Marius, de leur sang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CÉSAR. Sylla fut un barbare ;
Il n'a su qu'opprimer ; le meurtre et la fureur
Faisaient sa politique ainsi que sa grandeur :
Il a gouverné Rome au milieu des supplices;
Il en était l'effroi, j'en serai les délices.
Je sais quel est le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aisément sa haine et son amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire :
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté

Ont ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encore ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE. Il faudrait être craint, c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR. Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE. Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR. Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté :
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE. Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance ;
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR. Je les aurais punis si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, et ne sais point punir.
Allons, et, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE. Ce superbe refus, cette animosité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance,
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en frémiriez si vous pouviez apprendre...

BRUTUS. Ah ! je frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;
Je sais tous vos desseins : vous brûlez d'être esclave,
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain !

ANTOINE. Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain :
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros : va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrasse la vertu pour la faire haïr.

SCÈNE II. — BRUTUS.

Quelle bassesse, ô ciel ! et quelle ignominie !
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !
Voilà vos successeurs, Horace, Décius.
Et toi, vengeur des lois, toi mon sang, toi, Brutus !
Quels restes, justes dieux ! de la grandeur romaine !
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages !
Héros dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,

Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos âmes immortelles.
Vous vivez dans Brutus ; vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet sous mon nom se présente à ma vue?
Lisons : *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus! Ah! reproche cruel!
César! tremble tyran! voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le suis, je veux l'être;
Je périrai, Romains, ou vous serez sans maître;
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux :
On demande un vengeur ; on a sur moi les yeux;
On excite cette âme, et cette main trop lente ;
On demande du sang... Rome sera contente.

SCÈNE III. — BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DÉCIME, SUITE.

CASSIUS. Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grace;
Il sait mes sentiments, il connaît notre audace.
Notre âme incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois : Rome est anéantie;
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui :
Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui;
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah! Brutus, es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

BRUTUS. Elle est prête à renaître.

CASSIUS. Que dis-tu? Mais quel bruit vient frapper mes esprits?

BRUTUS. Laisse là ce vil peuple et ses indignes cris.

CASSIUS. La liberté, dis-tu!.. Mais, quoi!.. le bruit redouble.

SCÈNE IV. — BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIME.

CASSIUS. Ah! Cimber est-ce toi? parle, quel est ce trouble?

DÉCIME. Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER. La honte de l'Etat.
César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole :
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain ;
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais, parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse;
Il entre : ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit : lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,

Et soudain devant lui se mettant à genoux :
César règne, dit-il, sur la terre et sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent ;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent :
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur ;
D'autres rougir de honte et pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentiments longtemps étudiés,
Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre ; alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie :
Antoine est alarmé : César feint et rougit :
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime ;
Il affecte à regret un refus magnanime :
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du capitole avec un front sévère :
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat :
Dans une heure, Brutus, César change l'État.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue :
Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
César, déjà trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS. Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie :
Voici son dernier jour, et du moins Cassius
Ne doit plus respirer lorsque l'État n'est plus.
Pleure qui voudra Rome et lui reste fidèle :
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux... Pompée et Scipion,
(*En regardant leurs statues.*)
Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS. Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple :
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple ;
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie ;
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains ;
Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome ;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS. Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir ?

BRUTUS, *montrant le billet.* Voilà ce qu'on m'écrit; voilà notre devoir.

CASSIUS. On m'en écrit autant : j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS. C'est trop le mériter.

CIMBER. L'heure fatale approche;
Dans une heure, un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS. Dans une heure, à César il faut percer le sein.

CASSIUS. Ah ! je te reconnais à cette noble audace.

DÉCIME. Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentiments que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS. Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur :
C'est là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère :
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands ;
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre ;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre,
Toi, Cimber ; toi, Cinna ; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre âme et d'autres volontés ?
CIMBER. Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie ;
Nous détestons César, nous aimons la patrie ;
Nous la vengerons tous ; Brutus et Cassius
De quiconque est Romain ranîment les vertus.
DÉCIME. Nés juges de l'État, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop longtemps la main qui nous opprime ;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.
CIMBER. Admettons-nous quelque autre à ces honneurs suprêmes ?
BRUTUS. Pour venger la patrie, il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Émile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence,
Hardi dans le sénat, faible dans les dangers,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger ;
Laissons à l'orateur qui charme sa patrie
Le soin de nous louer quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure, au sénat le tyran doit se rendre ;
Là, je le punirai ; là, je le veux surprendre ;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup : ses ardents satellites
Partout du capitole occupent les limites :
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne sait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable ;
Mais qu'une telle mort est noble et désirable !
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands,
De voir couler son sang dans le sang des tyrans !
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !
Mourons, braves amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, et revive à jamais.
CASSIUS. Ne balançons donc plus, courons au capitole :
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter ;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.
BRUTUS. Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.
CASSIUS. Faisons plus, mes amis ; jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;
Fussent nos propres fils, nos frères, ou nos pères,
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires ;

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois, et son pays.
BRUTUS. Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre;
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'État nous a rendus parents :
Scellons notre union du sang de nos tyrans.
(*Il s'avance vers la statue de Pompée.*)
Nous le jurons par vous, héros dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'État, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCÈNE V. — CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR. Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?
BRUTUS. Loin de la tyrannie.
CÉSAR. Licteurs, qu'on le retienne.
BRUTUS. Achève, et prends ma vie.
CÉSAR. Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours,
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.
BRUTUS. Ils parlaient en Romains, César, et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.
CÉSAR. Je souffre ton audace, et consens à t'entendre;
De mon rang avec toi je me plais à descendre :
Que me reproches-tu?
BRUTUS. Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé;
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.
CÉSAR. Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée :
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé,
Qu'eût fait Brutus alors?
BRUTUS. Brutus l'eût immolé.
CÉSAR. Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine.
Brutus!
BRUTUS. Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir?
CÉSAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*
La nature, et mon cœur.
Lis, ingrat, lis : connais le sang que tu m'opposes;
Vois qui tu peux haïr; et poursuis, si tu l'oses.
BRUTUS. Où suis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux!

CÉSAR. Eh bien, Brutus, mon fils !
BRUTUS. Lui, mon père ! grands dieux !
CÉSAR. Oui, je le suis, ingrat ! Quel silence farouche !
Que dis-je ! quels sanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils.... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne, et ne t'attendrit pas !
BRUTUS. O sort épouvantable, et qui me désespère !
O serments ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
César !... Ah, malheureux ! j'ai trop longtemps vécu.
CÉSAR. Parle. Quoi ! d'un remords ton cœur est combattu !
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence !
Tu crains d'être mon fils ; ce nom sacré t'offense;
Tu crains de me chérir, de partager mon rang:
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang !
Ah ! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même ;
Je voulais partager avec Octave et toi
Le prix de cent combats, et ce titre de roi.
BRUTUS. Ah, dieux !
CÉSAR. Tu veux parler, et te retiens à peine !
Ces transport sont-ils donc de tendresse ou de haine ?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler !
BRUTUS. César....
CÉSAR. Eh bien ! mon fils ?
BRUTUS. Je ne puis lui parler.
CÉSAR. Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?
BRUTUS. Si tu l'es, je te fais une unique prière.
CÉSAR. Parle : en te l'accordant je croirai tout gagner.
BRUTUS. Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.
CÉSAR. Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse !
Ah ! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse !
Va, tu n'es plus mon fils ; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain ;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence ;
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner.
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis :
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
Je deviendrai barbare ; et toi seul en es cause.
BRUTUS. Ah ! ne le quittons point dans ses cruels desseins :
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS. Enfin donc l'heure approche où Rome va renaître ;
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
Nous seuls l'exécutons; nous vengeons la patrie :

Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER. Tu vois tous nos amis ; ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;
A servir le sénat, dans l'un ou l'autre sort
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME. Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
Lui, qui prit nos serments, qui nous rassembla tous ;
Lui, qui doit sur César porter les premiers coups ?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître :
Serait-il arrêté ? César peut-il connaître...?
Mais le voici. Grands dieux ! qu'il paraît abattu !

SCÈNE II. — CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS. Brutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran sait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS. Non, César ne sait point qu'on va trancher sa vie;
Il se confie à vous.

DECIME. Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS. Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS. De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête :
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous!

BRUTUS. Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant où Rome veut qu'il meure ;
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;
Tout est prêt : apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER. Toi, son fils?

CASSIUS. De César !

DECIME. O Rome !

BRUTUS. Servilie,
Par un hymen secret à César fut unie ;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER. Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS. Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS. Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes serments les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux !
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius ! et prompt à t'étonner.....

CASSIUS. Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS. Parle.

CASSIUS. Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : Va, sers, sois tyran sous ton père.
Écrase cet État que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,

Épura tout le sang que César t'a donné.
Écoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie?

BRUTUS. Oui.

CASSIUS. Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel,
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS. Peux-tu le demander?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie?

CASSIUS. Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du sénat, Rome est en sûreté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble et ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir, et ta foi?
En disant ce secret ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main ?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Élève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés : tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour?
Laisse-là les erreurs et l'hymen de ta mère,
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton âme est toute à lui :
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos serments communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parents que les vengeurs du monde.

BRUTUS. Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER. Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfants plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS. Eh bien! à vos regards mon âme est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien : ce cœur s'est ébranlé;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'État, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme;
Entraîné par César, et retenu par Rome,
D'horreur et de pitié mes esprits déchirés
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus; sachez que je l'estime :
Son grand cœur me séduit au sein même du crime;
Et, si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.

Ne vous alarmez point ; ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle ;
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidèle.
César me va parler ; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'État et lui !
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve ou non ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration ;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche et la gloire ;
Toujours indépendant, et toujours citoyen,
Mon devoir me suffit : tout le reste n'est rien.
Allez ; ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS. Du salut de l'État ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même, et nos dieux.

SCÈNE III. — BRUTUS.

Voici donc le moment où César va m'entendre ;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.
Épargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr !
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père !
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu !

SCÈNE IV. — CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR. Eh bien ! que veux-tu ? parle. As-tu le cœur d'un homme ?
Es-tu fils de César ?

BRUTUS. Oui, si tu l'es de Rome.

CÉSAR. Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter ?
Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur !
De quel œil vois-tu donc le sceptre ?

BRUTUS. Avec horreur.

CÉSAR. Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS. Non, César ; et je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi ;
Mais César citoyen serait un dieu pour moi :
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CÉSAR. Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS. La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils.

Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint que celui de la guerre,
Être encor plus que roi, plus même que César?

CÉSAR. Eh bien?

BRUTUS. Tu vois la terre enchaînée à ton char;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadême.

CÉSAR. Ah! que proposes-tu?

BRUTUS. Ce qu'a fait Sylla même.
Longtemps dans notre sang Sylla s'était noyé :
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône, effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur sut pardonner ; César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'État, qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis ;
Alors tu sais régner ; alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain!

CÉSAR. Rome demande un maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissants que des rois :
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire :
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire ;
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé ;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête,
Il demande mon bras pour soutenir sa tête :
Enfin, depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'État, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Deces, des Émiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils ; je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'État et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur :
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur ;
Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure ;
Ne force point ton âme à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ; tu détournes les yeux.

BRUTUS. Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César....

CÉSAR. Quoi! tu t'émeus? ton âme est amollie?
Ah! mon fils....

BRUTUS. Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche :
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
(*Il se jette à ses genoux.*)
César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas!

CÉSAR. Malheureux, laisse-moi :

Que me veux-tu ?

BRUTUS. Crois-moi, ne sois point insensible.

CÉSAR. L'univers peut changer ; mon âme est inflexible.

BRUTUS. Voilà donc ta réponse ?

CÉSAR. Oui, tout est résolu :
Rome doit obéir, quand César a voulu.

BRUTUS, *d'un air consterné.*
Adieu, César.

CÉSAR. Eh quoi ! d'où viennent tes alarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes !
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS. Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR. O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCÈNE V. — CÉSAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA. Le sénat par ton ordre au temple est arrivé ;
On n'attend plus que toi, le trône est élevé ;
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le sénat va fixer leurs esprits incertains :
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CÉSAR. Quoi ! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA. Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure :
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR. Va, César n'est qu'un homme ; et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les éléments paraissent confondus
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA. Il a des ennemis
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis ;
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance !

CÉSAR. Ils n'oseraient.

DOLABELLA. Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR. Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA. Pour le salut de Rome il faut que César vive :
Dans le sénat au moins permets que je te suive.

CÉSAR. Non : pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté :
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA. Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse ;
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR. Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.

SCÈNE VI. — DOLABELLA, ROMAINS.

Chers citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage ?

Joignez vos vœux au miens, peuples, qui l'admirez ;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés ;
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô ciel ! quels cris se font entendre !

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius!

DOLABELLA. Ah ! courons le sauver.

SCÈNE VII. — CASSIUS, *un poignard à la main*; DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS. C'en est fait, il n'est plus.

DOLABELLA. Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS. Peuples, imitez-moi ; vous n'avez plus de maître :
Nation de héros, vainqueurs de l'univers :
Vive la liberté ! ma main brise vos fers.

DOLABELLA. Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS. J'ai tué mon ami pour le salut de Rome :
Il vous asservit tous ; son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César et l'esclavage ?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi ?
S'il en est un, qu'il parle et qu'il se plaigne à moi :
Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS. César fut un tyran, périsse sa mémoire !

CASSIUS. Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfants,
Conservez à jamais ces nobles sentiments.
Je sais que devant vous Antoine va paraître :
Amis, souvenez-vous que César fut son maître ;
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans,
Dans l'école du crime, et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire ;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire :
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix ;
Telle est la loi de Rome, et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus ;
César vous les ravit, je vous les ai rendus ;
Je les veux affermir. Je rentre au capitole ;
Brutus est au sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs désolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Etouffer des méchants les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux ;
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux :
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS. S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS. Souvenez-vous, Romains, de ces serments sacrés.

ROMAINS. Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

SCÈNE VIII. — ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN. Mais Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN. Qu'osera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN. Ses yeux versent des pleurs ; il se trouble, il soupire.

UN AUTRE. Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains ;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins :
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même ;

Et lorsque de son front ôtant le diadème,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous, en effet, n'eût expiré pour lui ?
Hélas ! je ne viens point célébrer sa mémoire :
La voix du monde entier parle assez de sa gloire ;
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN. Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
César fut un héros ; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN. Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME. Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE. Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire :
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fût coupable,
Je le crois ; mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes ;
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyait vos alarmes ;
César en descendait pour essuyer vos larmes ;
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits ;
Il payait le service, il pardonnait l'outrage.
Vous le savez, grands dieux ! vous dont il fut l'image :
Vous, dieux ! qui lui laissiez le monde à gouverner ;
Vous savez si son cœur aimait à pardonner !

ROMAINS. Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE. Hélas ! si sa grande âme eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits ;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je succombe, et mes sens interdits...
Brutus son assassin !.. ce monstre était son fils !

ROMAINS. Ah dieux !

ANTOINE. Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfants dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

ROMAINS. Quelle est-elle ? parlez.

ANTOINE. Rome est son héritière :
Ses trésors sont vos biens ; vous allez en jouir :
Au-delà du tombeau César veut vous servir :
C'est vous seuls qu'il aimait, c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie :
O Romains, disait-il, peuple-roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

ROMAINS. Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN. César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE. Votre père n'est plus : un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature, et la gloire de Rome.

Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César couvert d'une robe sanglante. Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS. O spectacle funeste!

ANTOINE. Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char :
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures;
Là, Cimber l'a frappé: là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard;
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'âme égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups;
Il l'appelait son fils, et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
O mon fils! disait-il.

UN ROMAIN. O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*
Dieux! son sang coule encore.

ANTOINE. Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre :
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS. Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas,
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE, *à Dolabella.*
Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant et facile;
Entraînons-le à la guerre, et, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

FIN DE LA MORT DE CÉSAR.

SÉMIRAMIS

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 29 auguste 1748.

PERSONNAGES.

SÉMIRAMIS, reine de Babylone.
ARZACE ou NINIAS, fils de Sémiramis.
AZEMA, princesse du sang de Bélus.
ASSUR, prince du sang de Bélus.
OROÈS, grand-prêtre.
OTANE, ministre attaché à Sémiramis.
MITRANE, ami d'Arzace.
CEDAR, attaché à Assur.
GARDES, MAGES, ESCLAVES, SUITE.

La scène est à Babylone.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, et un mausolée à gauche, orné d'obélisques.)

SCÈNE I. — ARZACE, MITRANE.

(*Des esclaves portent une cassette dans le lointain.*)

ARZACE. Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillants de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur!
Quel art a pu former ces enceintes profondes
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes;
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus;
Ce vaste mausolée où repose Ninus?
Éternels monuments, moins admirables qu'elle!
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés:
Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

MITRANE. La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse,
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE. Comment?

MITRANE. Sémiramis, à ses douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle est dévorée.
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits:
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la poursuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au silence, à la mort consacrés;
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre.
Où de Ninus mon maître on conserve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,
Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un silence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de sa bouche,
Elle invoque les dieux; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ses prospérités.

ARZACE. Quelle est d'un tel état l'origine imprévue?

MITRANE. L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

ARZACE. Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi?

MITRANE. Depuis qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE. Moi ?
MITRANE. Vous : ce fut, seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,
Monuments des États à vos armes rendus ;
Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître,
Ce pur sang de Bélus et de nos souverains,
Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains :
Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême,
Dans des jours de triomphe, au sein du bonheur même.
ARZACE. Azéma n'a point part à ce trouble odieux ;
Un seul de ses regards adoucirait les dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cause.
Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose :
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé ?
MITRANE. De ces chagrins mortels son esprit dégagé
Souvent reprend sa force et sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette âme si fière,
A qui les plus grands rois, sur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.
Mais lorsque, succombant au mal qui la déchire,
Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'État, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.
ARZACE. Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
Que partout le bonheur est mêlé d'amertume !
Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné !
MITRANE. J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
Phradate m'était cher, et sa perte m'accable ;
Hélas ! Ninus l'aimait ; il lui donna son fils ;
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.
Un même jour ravit et le fils et le père ;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Élevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces ;
Et, placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.
ARZACE. Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire ;
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.
Mon père, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.

Il remit dans mes mains ces gages précieux
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître ;
Sur mon sort, en secret, je dois le consulter ;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE. Rarement il l'approche ; obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadème.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelque accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même en secret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne nous éclairer.

SCÈNE II. — ARZACE, *seul*.

Eh! quelle est donc sur moi la volonté des dieux?
Que me réservent-ils? et d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, au pied du sanctuaire,
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas?
Aux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre?

(On entend des gémissements sortir du fond du tombeau où l'on suppose qu'ils sont entendus.)

Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre?
Du fond de cette tombe un cri lugubre, affreux
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux.
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite...
Les cris ont redoublé; mon âme est interdite.
Séjour sombre et sacré, mânes de ce grand roi,
Voix puissante des dieux, que voulez-vous de moi?

SCÈNE III. — ARZACE, LE GRAND MAGE OROÈS, SUITE DE MAGES, MITRANE.

MITRANE, *au mage Oroès*.

Oui, seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monuments secrets que vous semblez attendre.

ARZACE. Du dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux présenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROÈS. Jeune et brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate à jamais la mémoire m'est chère :
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où sont-ils?

ARZACE. Les voici.

(Les esclaves donnent le coffre aux mages qui le posent sur un autel.)

OROÈS, *ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et avec douleur.*

C'est donc vous que je touche,
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse, avec des sanglots, ces tristes monuments
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes serments!
Que l'on nous laisse seuls; allez : et vous, Mitrane,
De ce secret mystère écartez tout profane. (*Les mages se retirent.*)

Voici ce même sceau dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois :
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que, prête à se glacer, traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné :
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts...

ARZACE. Ciel! que m'apprenez-vous?

OROÈS. Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE. Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte :
Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissements sont vers moi parvenus.

OROÈS. Ces accents de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE. Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROÈS. Ils demandent vengeance.

ARZACE. Il a droit de l'attendre.
Mais de qui?

OROÈS. Les cruels dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains,
Ont de leurs trahisons caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux :
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux ;
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

ARZACE. Ah! si ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne sais; mais l'aspect de ce fatal tombeau
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère?

OROÈS. Non : le ciel le défend; un oracle sévère
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la justice :
Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.
Je n'en puis dire plus : des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts
Une parole, un geste, un seul de vos regards,
Ne trahisse un secret que mon dieu vous confie.
Il y va de sa gloire, et du sort de l'Asie;
Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez;
Que ces chers monuments sous l'autel soient cachés.

(La grande porte du palais s'ouvre et se remplit de gardes. Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.)

Déjà le palais s'ouvre; on entre chez la reine :
Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.
A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
O monstre!

ARZACE. Quoi, seigneur!

OROÈS. Adieu. Quand la nuit sombre

Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,
Je pourrai vous parler en présence des dieux.
Redoutez-les, Arzace, ils ont sur vous les yeux.

SCÈNE IV. — ARZACE *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui*; ASSUR *vers un des côtés, avec* CÉDAR *et sa suite.*

ARZACE. De tout ce qu'il m'a dit que mon âme est émue!
Quels crimes! quelle cour! et qu'elle est peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon maître est mort empoisonné!
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient la naissance;
Sa fière autorité veut de la déférence :
La reine le ménage, ou craint de l'offenser;
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

ARZACE. Devant lui!

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je? Arzace à Babylone!
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE. Quel orgueil!

ASSUR. Approchez : quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène?

ARZACE. Mes services, seigneur, et l'ordre de la reine.

ASSUR. Quoi! la reine vous mande?

ARZACE. Oui.

ASSUR. Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien?

ARZACE. Je l'ignorais, seigneur, et j'aurais pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour et non pas la connaître.

ASSUR. L'âge, le temps, les lieux, vous l'apprendront peut-être:
Mais, ici, par moi seul au pied du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE. J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR. Vous osez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux :
Je sais pour Azéma vos desseins et vos feux.

ARZACE. Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire,
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire.
Et mes profonds respects, mon amour...

ASSUR. Arrêtez!
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui, vous! associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis :
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire :
Vous m'avez entendu; frémissez, téméraire;
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE. J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez :
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat
Qui servit et la reine, et vous-même, et l'État.
Je vous parais hardi : mon feu peut vous déplaire;

Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous qui, sous votre joug, prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR. Pour vous punir, peut-être ; et je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE. Tous deux nous l'apprendrons.

SCÈNE V. — SÉMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes ;* OTANE, *son confident, va au-devant d'Assur ;* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE. Seigneur, quittez ces lieux.
La reine en ce moment se cache à tous les deux :
Respectez les douleurs de son âme éperdue.
Dieux ! retirez la main sur sa tête éperdue.

ARZACE. Que je la plains !

ASSUR, *à l'un des siens.*
Sortons, et, sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

(*Sémiramis avance sur la scène.*)

OTANE, *revenant à Sémiramis.*
O reine, rappelez votre force première ;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SÉMIRAMIS. O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir?
(Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.)
Abîmes, fermez-vous ; fantôme horrible, arrête :
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE. Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SÉMIRAMIS. Cette voix formidable, infernale, ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir
Mes douloureux tourments seront prêts à finir.

OTANE. Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

SÉMIRAMIS. Arzace est dans ma cour ! ah ! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE. Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux
Qui d'un fatal hymen brisa le joux affreux.
Ninus, en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups :
Babylone et la terre avaient besoin de vous ;
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naissant à votre voix,
Ces hardis monuments que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de témoins dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux?
Assur fut en effet plus coupable que vous ;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

SÉMIRAMIS. Nos destins, nos devoirs étaient trop différents :
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, et je suis sans excuse ;
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces dieux, justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez ;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre :
J'y révère de loin cette fatale cendre ;
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
De longs gémissements répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

OTANE. Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal ?
Souvent de ses erreurs notre âme est obsédée ;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, et, dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SÉMIRAMIS. Je l'ai vu, ce n'est point une erreur passagère
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;
Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillais, je pensais au sort qui me menace,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassurait : tu sais quel est mon cœur :
Assur, depuis un temps, l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice,
Et je déteste en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer ;
Je m'occupais d'Arzace, et j'étais moins troublée.
Dans ces moments de paix, qui m'avaient consolée,
Ce ministre de mort a reparu soudain,
Tout dégouttant de sang, et le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir ? vient-il pour me défendre ?
Arzace, au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :
Cependant, toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon âme abattue.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune, et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
Ce mage révéré que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois, en présence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,

Consulter Jupiter aux sables de Libye,
Comme si, loin de nous, le dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte
A reçu dès longtemps mon hommage et ma crainte ;
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens.
Ré pare-t-on le crime, hélas, par des présents?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

SCÈNE VI. — SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE. Aux portes du palais, en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.
SÉMIRAMIS. Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons; cachons surtout au reste de l'empire
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire ;
Et qu'Arzace à l'instant, à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ARZACE, AZÉMA.

AZÉMA. Arzace, écoutez-moi ; cet empire indompté
Vous doit son nouveau lustre et moi, ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancèrent sur nous de leurs vastes retraites,
Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers,
Vous seul, portant la foudre au fond de leurs déserts,
Brisâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout : mon cœur en est la récompense ;
Je ne serai qu'à vous. Mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop simple et trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits et de la renommée,
Vous pouviez déployer, sincère impunément,
La fierté d'un héros et le cœur d'un amant.
Vous outragez Assur, vous devez le connaître ;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître ;
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal :
Il est inexorable... il est votre rival.
ARZACE. Il vous aime ! qui ? lui !
AZÉMA. Ce cœur sombre et farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, et tyran tour-à-tour,
S'est-il flatté de plaire, et connaît-il l'amour?
Des rois assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône où je suis attendue,
Il pense, en m'immolant à ses secrets desseins,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi, si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance ;
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis
Voyait encor le jour près de Sémiramis ;
S'il me donnait son cœur avec le rang suprême,
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, et ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asiles ;
Le sein de ces déserts, où naquit notre amour

Est pour moi Babylone, et deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi que cet amour outrage
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son âme, et j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage :
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE. Je le hais davantage ;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontés, je brave son courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vu d'abord admis en sa présence ;
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité qu'Assur avait d'orgueil ;
En relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone,
Je m'entendais flatter de cette auguste voix
Dont tant de souverains ont adoré les lois ;
Je la voyais franchir cet immense intervalle
Qu'a mis entre elle et moi la majesté royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux !

AZÉMA. Si la reine est pour nous, Assur en vain menace ;
Je ne crains rien.

ARZACE. J'allais, plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, et que vous approuvez.
Un prêtre de l'Égypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, et s'échappe à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, et qu'un dieu la poursuit,
Je m'attendris sur elle ; et je ne puis comprendre
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la persécute, et paraisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux ? d'où vient qu'ils ont changé ?

AZÉMA. On ne parle en effet que d'augures funestes,
De mânes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé quelques jours
Des soins de son empire abandonner le cours ;
Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain ;
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage,
La reine hait Assur, l'observe, le ménage :
Ils se craignent l'un l'autre ; et, tout près d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée ;
La rougeur de son front trahissait sa pensée ;
Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment :
Mais souvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, et parlez.

ARZACE. J'obéis ; mais j'ignore
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZÉMA. Ma voix secondera vos vœux et votre espoir ;

Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte et l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envierai peu les siens.
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur paraît.

ARZACE. Qui ? ce traître ? à sa vue
D'une invincible horreur je sens mon âme émue.

SCÈNE II. — ASSUR, CÉDAR, ARZACE, AZÉMA.

ASSUR, *à Cédar*. Va, dis-je, et vois enfin si les temps sont venus
De lui porter des coups trop longtemps retenus.
Cédar sort. Quoi ! je le vois encore ! il brave encor ma haine !
ARZACE. Vous voyez un sujet protégé par sa reine.
ASSUR. Elle a daigné vous voir : mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix ?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres ?
Et que de Ninias épouse en son berceau...
ARZACE. Je sais que Ninias, seigneur, est au tombeau,
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste ;
Il me suffit.

ASSUR. Eh bien ! apprenez donc le reste.
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône et moi je ne vois qu'un degré ;
Que la reine m'écoute, et souvent sacrifie
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie,
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.
ARZACE. Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je sais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats,
Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la princesse ;
Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'État, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous, peut-être :
J'aime ; et j'ajouterais, seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;
Je n'en reçois que d'elle et de Sémiramis.
L'État peut quelque jour être en votre puissance ;
Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance :
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.
ASSUR. Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

SCÈNE III. — ASSUR, AZÉMA.

ASSUR. Madame, son audace est trop longtemps soufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous
Sur un sujet plus noble et plus digne de nous ?
AZÉMA. En est-il ? mais parlez.

ASSUR. Bientôt l'Asie entière,
Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière ;
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;
L'univers nous appelle et va nous occuper.

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même,
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême :
Cet astre si brillant, si longtemps respecte,
Penche vers son déclin, sans force et sans clarté.
On le voit, on murmure, et déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit assez, vous connaissez mes droits.
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon âme inaccessible
Se fasse une vertu de paraître insensible ;
Mais pour vous et pour moi j'aurais trop à rougir
Si le sort d'un État dépendait d'un soupir.
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre
Doit gouverner mon sort, et commander au vôtre.
Vos aïeux sont les miens, et nous les trahissons ;
Nous perdons l'univers si nous nous divisons.
Je puis vous étonner : cet austère langage
Effarouche aisément les grâces de votre âge ;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez,
A tous ces demi-dieux que vous représentez.
Longtemps, foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations ou des lois, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.
De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage ;
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter
Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre, et du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZÉMA. Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai surtout, quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
Je connais nos aïeux ; mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice.
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins ;
Et j'attendrai, seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus secrète.
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés ;
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière ;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leurs bras :
J'ignore son offense, et je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, seigneur, qu'il vous choisisse
Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.
Elle règne, en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez.
Je ne connais ici que son pouvoir suprême :
Ma gloire est d'obéir, obéissez de même...

SCÈNE IV. — ASSUR, CÉDAR.

ASSUR. Obéir ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front ;
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur?

CÉDAR. J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, et de ce long silence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie ;
Et quiconque, seigneur, aime encor la patrie.
Ou qui, gagné par moi, se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR. Chagrins toujours cuisants ! honte toujours nouvelle !
Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !
Quoi ! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir, dans l'éclat d'une illustre disgrace,
Près du trône du monde à la seconde place !
La reine se bornait à la mort d'un époux ;
Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups :
Ninias, en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière.
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse
L'attention, le temps, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette âme, inflexible et profonde :
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer :
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir dans ses mains assurées
De l'État chancelant les rênes égarées,
Apaiser le murmure, étouffer les complots.
Gouverner en monarque, et combattre en héros.
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
Ce grand art d'imposer même à la renommée
Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits:
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'imposa son courage ;
Et, quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

CÉDAR. Ce charme se dissipe, et ce pouvoir chancelle;
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble ; et sa crédulité
A depuis quelque temps en secret consulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
Que les fourbes d'Égypte ont rendu vénérable.
Son encens et ses vœux fatiguent les autels ;
Elle devient semblable au reste des mortels :
Elle a connu la crainte.

ASSUR. Accablons sa faiblesse.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.
De Babylone au moins j'ai fait parler la voix :

Sémiramis enfin va céder une fois.
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine ;
Oser me refuser, soulève ses États ;
Et de tous les côtés, le piége est sous ses pas,
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR. Si la reine vous cède et nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier?
De vous et d'Azéma l'union désirée
Rejoindra de nos rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'empire; et tout parle pour vous.

ASSUR. Pour Azéma sans doute il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace?
Elle a favorisé son insolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.
Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux,
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence.
Nous verrons si l'ingrate avec impunité
Ose pousser à bout un complice irrité. (*Il veut sortir.*)

SCÈNE V. — ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE. Seigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir et vous entendre;
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR. A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, et j'attendrai sa volonté suprême.

SCÈNE VI. ASSUR, CÉDAR.

ASSUR. Eh ! d'où peut donc venir ce changement extrême ?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux,
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux.
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent, répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'est elle. Va m'attendre.

SCÈNE VII. — SÉMIRAMIS, ASSUR.

SÉMIRAMIS. Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui longtemps devant vous dévora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, et peut-être avec gloire ;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont soutenu le poids.
Partout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée :
Tranquille, j'oubliai, sans crainte et sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des dieux dans mon bonheur j'oubliai la justice;
Elle parle, je cède : et ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du temps,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondements.

ASSUR. Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au temps, de prévoir son outrage.

Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux?

SÉMIRAMIS. La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte?
Vous!

ASSUR. Je vous avouerai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.
Craint-on après quinze ans ses mânes en colère?
Ils se seraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah! ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inouï qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges;
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorants,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt plus noble et plus solide
Éclaire votre esprit qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

SÉMIRAMIS. Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix,
Et le peuple et les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage:
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde,
Me pressait de donner des souverains au monde:
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le sais, n'appartenait qu'à vous;
Vous deviez l'espérer: mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, sans former un lien si fatal,
Le second de la terre, et non pas mon égal.
C'était assez, seigneur; et j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin; j'obéis à sa voix:
Écoutez son oracle, et recevez mes lois.
« Babylone doit prendre une face nouvelle,
« Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
« Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
« Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau. »
C'est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos desseins et votre politique;
Vous voulez dans l'État vous former un parti;
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti,
De vous et d'Azéma mon successeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être
Mais moi, je ne veux pas que vos droits et les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,
Si vous reconnaissez encor Sémiramis,

Si je puis soutenir la majesté du trône.
Je vais donner, seigneur, un maître à Babylone.
Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous,
Je serai souveraine en prenant un époux.
Assemblez seulement les princes et les mages ;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages.
Le don de mon empire et de ma liberté
Est l'acte le plus grand de mon autorité ;
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence ;
Tout m'annonce des dieux qui daignent se calmer,
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer.
Croyez-moi ; les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.
Je vous parais timide et faible ; désormais
Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadème ;
Elle convient aux rois, et surtout à vous-même :
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir
S'abaisser sous les dieux, les craindre, et les servir.

SCÈNE VIII. — ASSUR, *seul*.

Quels discours étonnants ! quels projets ! quel langage !
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage ?
Prétend-elle, en cédant, raffermir ses destins ?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre
Ce que n'ont pu mes soins et nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ses attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chute,
Un oracle d'Égypte, un songe l'exécute !
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles ressorts font d'illustres destins !
Doutons encor de tout ; voyons encor la reine.
Sa résolution me paraît trop soudaine ;
Trop de soins à mes yeux paraissent l'occuper :
Et qui change aisément est faible, ou veut tromper.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un cabinet du palais.)

SCÈNE I. — SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS. Otane, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire,
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer ?
Ils ont ouvert l'abîme, et l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'il m'ont donné ma grace,
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace,
Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi
Que tu devais régner sur le monde et sur moi.

OTANE. Arzace, lui ?

SÉMIRAMIS. Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse et subjuguais l'Asie,
Ce héros (sous son père il combattait alors),

Ce héros, entouré de captifs et de morts,
M'offrit en rougissant, de ses mains triomphantes
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.
A son premier aspect tout mon cœur étonné
Par un pouvoir secret se sentir entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable,
Le reste des mortels me sembla méprisable.
Assur, qui m'observait, ne fut que trop jaloux;
Dès lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux:
Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur
Me désignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

OTANE. C'est beaucoup abaisser ce superbe courage
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage.
Qui, n'écoutant jamais de faibles sentiments,
Veut des rois pour sujets et non pas pour amants.
Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroissait votre empire suprême;
Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?
Et pouvez-vous passer de ces sombres alarmes
Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

SÉMIRAMIS. Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Mon âme par les yeux ne peut être vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue
Écoutant dans mon trouble un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur;
Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses,
De connaître l'amour et ses fatales lois?
Otane, que veux-tu? je fus mère autrefois.
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen que les dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour et m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monuments,
D'une âme qui se fuit trompeurs amusements.
Le repos m'échappait; je sens que je le trouve:
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve;
Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
Et de tous mes travaux, et du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste;
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré!

OTANE. Mais vous avez prévu la douleur et la rage
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage;
Car enfin il se flatte, et la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS. Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet:
A son ambition, pour moi toujours suspecte,
Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.

Je régnais seule alors : et si ma faible main
Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein ;
Que pourront désormais sa brigue et son audace
Contre Sémiramis unie avec Arzace ?
Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,
Pour presser cet hymen quitte le sein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déjà trop offensée,
Contre Sémiramis serait trop courroucée ;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne et son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle ;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler ;
Pour entendre mes lois, je l'ai fait appeler :
Je l'attends.

OTANE. Son crédit, son sacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS. Sa voix achèvera de rassurer mon cœur.

OTANE. Il vient.

SCÈNE II. — SÉMIRAMIS, OROÈS.

SEMIRAMIS. De Zoroastre, auguste successeur,
Je vais nommer un roi ; vous, couronnez sa tête ;
Tout est-il préparé pour cette auguste fête ?

OROÈS. Les mages et les grands attendent votre choix ;
Je remplis mon devoir et j'obéis aux rois :
Le soin de les juger n'est point notre partage ;
C'est celui des dieux seuls.

SÉMIRAMIS. A ce sombre langage
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROÈS. Je ne les connais pas ; puissent-ils être heureux !

SÉMIRAMIS. Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vus me seraient-ils funestes ?
Une ombre, un dieu, peut-être, à mes yeux s'est montré ;
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière.
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

OROÈS. Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

SÉMIRAMIS. Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROÈS. Il se fera, madame.

SÉMIRAMIS. Eternelle justice !
Qui lisez dans mon âme avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

A Oroès, qui s'éloignait. Revenez.

OROÈS, *revenant.* Je croyais ma présence importune.

SÉMIRAMIS. Répondez : ce matin, au pied de vos autels,
Arzace a présenté des dons aux immortels ?

OROÈS. Oui, ces dons leur sont chers ; Arzace a su leur plaire.

SÉMIRAMIS. Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui ?

OROÈS. Arzace, de l'empire est le plus digne appui ;
Les dieux l'ont amené ; sa gloire est leur ouvrage.

SÉMIRAMIS. J'accepte avec transport ce fortuné présage ;
L'espérance et la paix reviennent me calmer

Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la présence auguste,
Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,
Attire de nos dieux les regards souverains.
Puissent de ce saint état les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.
Allez.

SCÈNE III. — SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS. Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner par le don d'un empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse, et pour dot je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, et je puis la goûter.

SCÈNE IV. — SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE, UN OFFICIER DU PALAIS.

OTANE. Arzace à vos genoux demande à se jeter :
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.
SÉMIRAMIS. Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace?
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'apaise, et dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés et vous, dieux de l'empire,
Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser soyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée !

SCÈNE V. — SÉMIRAMIS, ARZACE, AZÉMA.

ARZACE. O reine, à vous servir ma vie est consacrée :
Je vous devais mon sang ; et quand je l'ai versé,
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon père avait joui de quelque renommée,
Mes yeux l'ont vu mourir commandant votre armée :
Il a laissé, madame, à son malheureux fils
Des exemples frappants, peut-être mal suivis.
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
Des services d'un père et de sa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grâce à vos sacrés genoux
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,
Qui, de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint, même en vous servant, de vous faire une offense.
SÉMIRAMIS. Vous, m'offenser qui, vous? ah ! ne le craignez pas.
ARZACE. Vous donnez votre main, vous donnez vos États.
Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrètes :
Je dois dans le silence, et le front prosterné,
Attendre avec cent rois qu'un roi nous soit donné.
Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête ;
D'un pas audacieux il marche à sa conquête,
Le peuple nomme Assur ; il est de votre sang ;
Puisse-t-il mériter et son nom et son rang !
Mais enfin je me sens l'âme trop élevée
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi, loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie,
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,

Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

SÉMIRAMIS. Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir! vous me quitter?
Vous pourriez craindre Assur?

ARZACE. Non, ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes désirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SÉMIRAMIS. Espérez tout ; je vous ferai connaître
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE. Eh! bien! je l'avouerai, mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée?
Pardonnez à l'excès de ma présomption ;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SÉMIRAMIS. Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui,
Je sais vos sentiments ; votre âme peu commune
Chérit Sémiramis, et non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés ;
Je vous en fais l'arbitre, et vous les soutiendrez.
D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE. Ah! puisque ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZÉMA, *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SÉMIRAMIS, *relevant Azéma.* Rassurez-vous, madame :
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort et des honneurs dignes de vos aïeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère,
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix,
A Arzace. Que l'appui de l'État se range auprès du trône.

SCÈNE VI. — Oroès.

(Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur et Arzace. La reine est au milieu avec Azéma et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.)

Princes, mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos dieux vous seront révélés :
Ils veillent sur l'empire ; et voici la journée
Qu'à de grands changements ils avaient destinée.
Quel que soit le monarque et quel que soit l'époux
Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,
Des souhaits pour leur gloire, et surtout pour l'État.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres!

AZÉMA. Pontife, et vous, seigneur, on va nommer un roi ;

Ce grand choix, quel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
Mais je naquis sujette, et je le suis encore ;
Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore ;
Et, sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR. Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'État à ce grand jour préside.
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE. Je le jure ; et ce bras armé pour son service,
Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
Sont à mon nouveau maître avec le même zèle
Qui sans se démentir les anima pour elle.

OROÈS. De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SÉMIRAMIS. Il suffit ; prenez place ; et vous, peuple, écoutez.

(*Elle s'assied sur le trône.*)

Azéma, Assur, le grand-prêtre, Arzace prennent leurs places ; elle continue :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux ;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
Pour obéir aux dieux dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si longtemps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils : puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage !
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains ;
Mais ceux dont les États entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires :
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadème,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un État plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit je le sus achever.
Ce qui fonde un État le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'État, l'intérêt de la terre :
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous ;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque est Arzace.

(*Elle descend du trône, et tout le monde se lève.*)

AZÉMA. Arzace! ô perfidie!

ASSUR. O vengeance! ô fureurs!

ARZACE, *à Azéma.* Ah! croyez...

OROÈS. Juste ciel! écartez ces horreurs!

SÉMIRAMIS, *avançant sur la scène et s'adressant aux mages.*
Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses;
Ninus et Ninias vous sont rendus en lui.
(Le tonnerre gronde, et le tombeau paraît s'ébranler.)
Ciel, qu'est-ce que j'entends?

OROÈS. Dieux! soyez notre appui

SÉMIRAMIS. Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur, ou haine?
Grâce, dieux tout-puissants! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accents redoublent mes terreurs!
La tombe s'est ouverte : il paraît... Ciel!... je meurs...
(L'ombre de Ninus sort de son tombeau.)

ASSUR. L'ombre de Ninus même! ô dieux! est-il possible.

ARZACE. Eh bien! qu'ordonnes-tu? parle-nous, dieu terrible.

ASSUR. Parle.

SÉMIRAMIS. Veux-tu me perdre? ou veux-tu pardonner?
C'est ton sceptre et ton lit que je viens de donner;
Juge si ce héros est digne de ta place.
Prononce; j'y consens.

L'OMBRE, *à Arzace.* Tu règneras, Arzace;
Mais il est des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier.
Sers et mon fils et moi; souviens-toi de ton père :
Écoute le pontife.

ARZACE. Ombre que je révère,
Demi-dieu dont l'esprit anime ces climats,
Ton aspect m'encourage et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève; que veux-tu que ma main sacrifie?
(L'Ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.)
Il s'éloigne, il nous fuit!

SÉMIRAMIS. Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets...

L'OMBRE, *à la porte du tombeau.* Arrête, et respecte ma cendre;
Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre.
(Le spectre rentre, et le mausolée se referme.

ASSUR. Quel horrible prodige!

SÉMIRAMIS. O peuples, suivez-moi;
Venez tous dans ce temple, et calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables;
S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables!
C'est le ciel qui m'inspire et qui vous donne un roi;
Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

ACTE QUATRIEME.

(Le théâtre représente le vestibule du temple.)

SCÈNE I. — ARZACE, AZÉMA.

ARZACE. N'irritez point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi; je vous perds.

AZÉMA. Ah! parjure!
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour

L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne,
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi,
Achève ; rends Ninus à ton crime propice ;
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE. C'en est trop : mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet : j'avais tout fait pour vous ;
Et mon ambition, au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'avouer ;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, et ces vœux épurés
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine ;
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne ;
Apprenez tout mon sort.

AZÉMA. Je le sais.

ARZACE. Apprenez
Que l'empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZÉMA. Eh bien ?

ARZACE. Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à la fois mon rival et mon maître...

AZÉMA. Ninias !

ARZACE. Il respire, il vient, il va paraître.

AZÉMA. Ninias ! juste ciel ! Eh quoi ! Sémiramis...

ARZACE. Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

AZÉMA. Ninias est vivant !

ARZACE. C'est un secret encore
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

AZÉMA. Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

ARZACE. Mais son fils est à vous ; mais son fils est mon roi ;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

AZÉMA. L'amour parle, il suffit ; que m'importe le reste.
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant ! Eh bien ! qu'il reparaisse ;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;
Que Ninias, mon roi, ton rival et ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être :
Viens voir tout cet amour devant toi confondu ;
Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias ? quel secret, quel mystère
Le dérobe à ma vue, et le cache à sa mère ?
Qu'il revienne, en un mot ; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,

Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon âme arracher un parjure.
Arzace, c'est à toi de te bien consulter ;
Vois si ton cœur m'égale, et s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie?
Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes destins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs lois, sortir de sa retraite;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paraître entre les dieux et toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;
Ton sort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.
(*Elle sort.*)

ARZACE. Arzace est à vous seule. Ah ! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs et de félicités !
Quels étonnants destins l'un à l'autre contraires !...

SCÈNE II. — ARZACE, OROÈS, *suivi des mages.*

OROÈS, *à Arzace.* Venez, retirons-nous vers ces lieux solitaires ;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :
A de plus grands assauts il faut vous préparer.
Aux mages. Apportez ce bandeau d'un roi que je révère ;
Prenez ce fer sacré, cette lettre.
(*Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.*)

ARZACE. O mon père !
Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés !
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés !

OROÈS. Le voile va tomber, mon fils ; et voici l'heure
Où, dans sa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour apaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE. Quel ordre ! quelle offrande ! et qu'est-ce qu'il désire?
Qui, moi ! venger Ninus, et Ninias respire !
Qu'il vienne, il est mon roi, mon bras va le servir.

OROÈS. Son père a commandé ; ne sachez qu'obéir.
Dans une heure, à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(*Il donne le diadème et l'épée à Ninias.*)
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE. Du bandeau de Ninus !

OROÈS. Ses mânes le commandent :
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux :
La victime y sera : c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE. S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, seigneur, de Ninias;
Vous ne me dites point comment son père même
Me donnerait sa femme avec son diadème.

OROÈS. Sa femme, vous ! la reine ! ô ciel ! Sémiramis !
Eh bien ! voici l'instant que je vous ai promis :
Connaissez vos destins et cette femme impie.

ARZACE. Grands dieux !

OROÈS. De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE. Elle ! la reine !

OROÈS. Assur, l'opprobre de son nom,

Le détestable Assar a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime, dans Assur, n'a rien qui me surprenne ;
Mais croirai-je en effet, qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains?
A-t-on tant de vertus après un si grand crime?

OROÈS. Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime;
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler :
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayants secrets dont frémit la nature :
Elle vous parle ici, vous sentez son murmure ;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies ;
Il vient briser des nœuds tissus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils.
Il parle, il vous attend, Ninus est votre père ;
Vous êtes Ninias ; la reine est votre mère.

ARZACE. De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé.
Moi, son fils? moi?

OROÈS. Vous-même : en doutez-vous encore?
Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore,
Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait sur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Assur, comblant sur vous ses crimes inouïs,
Pour épouser la mère empoisonna le fils.
Il crut que de ses rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à sa perfide audace ;
Et lorsque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissants qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés ;
De son fils qu'il perdit il vous donna la place ;
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace :
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu, qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible est du ciel descendue,
Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

ARZACE. Dieu, maître des destins, suis-je assez éprouvé?
Vous me rendez la mort dont vous m'avez sauvé.
Eh bien ! Sémiramis !... oui, je reçus la vie
Dans le sein des grandeurs et de l'ignominie.
Ma mère... ô ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !
Mais si le traître Assur était seul criminel,
S'il se pouvait...

OROÈS, *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
Ces garants trop certains de ces cruels mystères ;
Le monument du crime est ici sous vos yeux :
Douterez-vous encor?

ARZACE. Que ne le puis-je, ô dieux !
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;

Donnez.
Il lit. « Ninus mourant au fidèle Phradate.
« Je meurs empoisonné; prenez soin de mon fils;
« Arrachez Ninias à des bras ennemis :
« Ma criminelle épouse... »

OROÈS. En faut-il davantage !
C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point; l'approche de la mort
Glaça sa faible main qui traçait votre sort.
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste ;
Lisez : il vous confirme un secret si funeste.
Il suffit ; Ninus parle, il arme votre bras;
De sa tombe à son trône il va guider vos pas ;
Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*
O jour trop fécond en miracles !
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé,
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime ;
Je tremble sur le choix.

OROÈS. Tremblez, mais sur le crime;
Allez. Dans les horreurs où vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire,
Des éternels décrets, sacré dépositaire,
Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grâce, et ne murmurez pas.

SCÈNE III. — ARZACE, MITRANE.

ARZACE. Non, je ne reviens point de cet état horrible !
Sémiramis ma mère ! ô ciel ! est-il possible ?
MITRANE, *arrivant.* Babylone, seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître
Et l'époux de la reine, et mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche ; elle vient sur mes pas ;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point : un désespoir farouche
Fixe vos yeux troublés et vous ferme la bouche ;
Vous pâlissez d'effroi ; tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce qu'on vous a dit?
ARZACE. Fuyons vers Azéma.

MITRANE. Quel étonnant langage !
Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois ?
Son espérance en vous est-elle confondue?
ARZACE. Dieux ! c'est Sémiramis qui se montre à ma vue !
O tombe de Ninus ! ô séjour des enfers !
Cachez son crime et moi dans vos gouffres ouverts.

SCÈNE IV. — SÉMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS. On n'attend plus que vous : venez, maître du monde ;
Son sort comme le mien, sur mon hymen se fonde.
Je vois avec transport ce signe révéré,

Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré;
Ce sacré diadème, assuré témoignage
Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.
Tout le parti d'Assur, frappé d'un saint respect,
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect:
Ninus veut une offrande, il en est plus propice;
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous, tout le peuple applaudit:
Vous régnez, je vous aime; Assur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Assur! allons... il faut dans le sang du perfide...
Dans cet infâme sang lavons son parricide;
Allons venger Ninus...

SÉMIRAMIS. Qu'entends-je? juste ciel!
Ninus!

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel
Revenant à lui. Avait... que l'insolent s'arme contre sa reine;
Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine?

SÉMIRAMIS. Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE. Mon père!

SÉMIRAMIS. Ah! quels regards vos yeux lancent sur moi!
Arzace est-ce donc là ce cœur soumis et tendre
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts déchaînés du séjour ténébreux,
De la terreur en vous laissent encor la trace;
Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeste nuit
Sur ces premiers moments du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,
Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.
Ne craignez point Ninus, et son ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon secours, mon époux;
Cher prince...

ARZACE, *se détournant.* C'en est trop : le crime m'environne....
Arrêtez.

SÉMIRAMIS. A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui seul à la paix a pu me rappeler!

ARZACE. Sémiramis...

SÉMIRAMIS. Eh bien?

ARZACE. Je ne puis lui parler:
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels transports! quels discours! qui, moi, que je vous fuie!
Éclaircissez ce trouble, insupportable, affreux,
Qui passe dans mon âme, et fais deux malheureux.
Les traits du désespoir sont sur votre visage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
Que le ciel et les morts soulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce sacré diadème;
Ma bouche en frémissant prononce : Je vous aime!
D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE. Haïssez-moi!

SÉMIRAMIS. Cruel! non, tu ne le veux pas.

Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.
Quel est donc ce billet que tes yeux pleins d'alarmes
Lisent avec horreur et trempent de leurs larmes?
Contient-ils les raisons de tes refus affreux?

ARZACE. Oui.

SÉMIRAMIS. Donne.

ARZACE. Ah! je ne puis... osez-vous?...

SÉMIRAMIS. Je le veux.

ARZACE. Laissez-moi cet écrit horrible et nécessaire...

SÉMIRAMIS. D'où le tiens-tu?

ARZACE. Des dieux.

SÉMIRAMIS. Qui l'écrivit?

ARZACE. Mon père.

SÉMIRAMIS. Que me dis-tu?

ARZACE. Tremblez.

SÉMIRAMIS. Donne : apprends-moi mon sort.

ARZACE. Cessez... à chaque mot vous trouveriez la mort.

SÉMIRAMIS. N'importe; éclaircissez ce doute qui m'accable;
Ne me résistez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE. Dieux, qui conduisez tout, c'est vous qui m'y forcez!

SÉMIRAMIS, *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéissez.

ARZACE. Eh bien! que ce billet soit donc le seul supplice
Qu'à son crime, grand Dieu, réserve ta justice!

Sémiramis lit. Vous allez trop savoir, c'en est fait.

SÉMIRAMIS, *à Otane.* Qu'ai-je lu?
Soutiens-moi, je me meurs...

ARZACE. Hélas! tout est connu.

SÉMIRAMIS, *revenant à elle, après un long silence.*

Eh bien! ne tarde plus, remplis ta destinée;
Punis cette coupable et cette infortunée;
Étouffe dans mon sang mes détestables feux.
La nature trompée est horrible à tous deux.
Venge tous mes forfaits; venge la mort d'un père :
Reconnais-moi, mon fils; frappe et punis ta mère.

ARZACE. Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc
De ce sang malheureux formé de votre sang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère!

SÉMIRAMIS, *se jetant à genoux.*

Ah! je fus sans pitié; sois barbare à ton tour;
Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour.
Frappe. Mais quoi! tes pleurs se mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur et de charmes!...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arrosent une main si fatale et si chère.

ARZACE. Ah! je suis votre fils, et ce n'est pas à vous,
Quoique vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects et l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher et plus soumis;
Le ciel est apaisé, puisqu'il vous rend un fils :
Livrez l'infâme Assur au dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS. Reçois, pour te venger, mon sceptre et ma couronne;
Je les ai trop souillés.

ARZACE. Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS. Non, mon crime est trop grand.
ARZACE. Le repentir l'efface.
SÉMIRAMIS. Ninus t'a commandé de regner en ma place ;
Crains ses mânes vengeurs.
ARZACE. Ils seront attendris
Des remords d'une mère et des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez soin de ma mère,
Et cachez, comme moi, cet horrible mystère.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — SÉMIRAMIS, OTANE.

OTANE. Songez qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée;
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice;
Ce jour si redouté fera votre bonheur.
SEMIRAMIS. Ah! le bonheur Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flatte, j'espère
Qu'en ces premiers moments la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés
Que le sang de Ninus, et mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.
OTANE. Que craignez-vous d'un fils? quel noir pressentiment!
SÉMIRAMIS. La crainte suit le crime, et c'est son châtiment
Le détestable Assur sait-il ce qui se passe?
N'a-t-on rien attenté? sait-on quel est Arzace?
OTANE. Non ; ce secret terrible est de tous ignoré :
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils? pourquoi venger sa cendre?
On l'ignore, on se tait. On attend ces moments
Où, fermé sans réserve au reste des vivants,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple est aux autels; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, et d'une âme éperdue
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé
Rassemble les débris d'un parti dissipé :
Je ne sais quels projets il peut former encore.
SÉMIRAMIS. Ah ! c'est trop ménager un traître que j'abhorre ;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis :
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils apaisera l'éternelle justice,
En répandant du moins le sang de mon complice :
Qu'il meure; qu'Azéma, rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire;

Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCÈNE II.— SÉMIRAMIS, AZÉMA.

AZÉMA. Madame, pardonnez si, sans être appelée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.
SÉMIRAMIS. Ah! princesse, parlez, que me demandez-vous?
AZÉMA. D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.
SÉMIRAMIS. Arsace? lui! quel crime?
AZÉMA. Il devient votre époux:
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.
SÉMIRAMIS. Lui mon époux? grands dieux!
AZÉMA. Quoi! l'hymen qui vous lie...
SÉMIRAMIS. Cet hymen est affreux, abominable, impie.
Arzace! il est... parlez; je frissonne; achevez:
Quels dangers...? hâtez-vous...
AZÉMA. Madame, vous savez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...
SÉMIRAMIS. Eh bien?
AZÉMA. Ce demi-dieu, que je redoute encore,
D'un secret sacrifice en doit être honoré
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.
SÉMIRAMIS. Quels forfaits, justes dieux!
AZÉMA. Cet Assur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'est introduit.
SÉMIRAMIS. Qui? lui?
AZÉMA. Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des souterrains secrets, où sa fureur habile
A tout évènement se creusait un asile,
Ont servi les desseins de ce monstre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:
D'une main sacrilège, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.
SÉMIRAMIS. O ciel! qui vous l'a dit? comment? par quel détour?
AZÉMA. Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée;
Sa faction tremblante, et par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur,
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidèles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté,
Il marche au sacrilége avec impunité.
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole: et le bruit par ses soins se répand
Qu'Arzace est la victime, et que la mort l'attend;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure
Je crains Ninus, Assur, et le ciel en courroux.
SÉMIRAMIS. Eh bien! chère Azéma, ce ciel parle par vous.
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos destins à la fois sont remplis;
Défendez votre époux: je vais sauver mon fils.

AZÉMA. Ciel!
SÉMIRAMIS. Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée ;
Ils inspirent encore une mère éplorée :
Mais les moments sont chers. Laissez-moi dans ces lieux ;
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'État viennent ici se rendre.

(Azéma passe dans le vestibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.)

Ombre de mon époux, je vais venger ta cendre.
Voici l'instant fatal où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
J'obéirai ; mes mains, qui guidaient des armées,
Pour secourir mon fils, à ta voix sont armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;
D'Arzace désormais reconnaissez les lois :
Arzace est votre roi ; vous n'avez plus de reine ;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
Allez
(*Les gardes se rangent au fond de la scène.*)
Dieux tout-puissants, secondez mes projets.
(*Elle entre dans le tombeau.*)

SCÈNE III. — AZÉMA, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

Que méditait la reine? et quel dessein l'anime?
A-t-elle encor le temps de prévenir le crime?
O prodige, ô destin que je ne conçois pas!
Moment cher et terrible! Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu pour le ravir encore?

SCÈNE IV. — AZÉMA, ARZACE OU NINIAS.

AZÉMA. Ah! cher prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux?
NINIAS. Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je suis du sang des dieux, et je frémis d'en être.
Écartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un père.
AZÉMA. Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.
NINIAS. Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.
AZÉMA. Non, Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.
NINIAS. Comment!
AZÉMA. Vous n'irez point dans ce lieu redoutable,
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.
NINIAS. Qui peut me retenir? et qui peut m'effrayer?
AZÉMA. C'est vous que dans la tombe on va sacrifier,
Assur, l'indigne Assur a d'un pas sacrilége
Violé du tombeau le divin privilége :
Il vous attend.
NINIAS. Grands dieux! tout est donc éclairci.
Mon cœur est rassuré, la victime est ici.
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,

D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
Les dieux seuls ont tout fait, et mon âme étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués
Sur le chemin du trône ont semé les miracles:
J'obéis sans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZÉMA. Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

NINIAS. Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZÉMA. Ils choisissent souvent une victime pure :
Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

NINIAS. Puisqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce sont eux qui parlaient par la voix de mon père.
Ils me rendent un trône, une épouse, une mere;
Et, couvert à vos yeux du sang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'est assez, le ciel fera le reste.

SCÈNE V. — AZÉMA, *seule.*

Dieux, veillez sur ses pas dans ce tombeau funeste.
Que voulez-vous? quel sang doit aujourd'hui couler!
Impénétrables dieux, vous me faites trembler.
Je crains Assur, je crains cette main sanguinaire;
Il peut percer le fils sur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus est sorti,
Dans vos antres profonds que ce monstre englouti
Porte au sein des enfers la fureur qui le presse!
Cieux, tonnez cieux, lancez la foudre vengeresse!
O son père! ô Ninus! quoi! tu n'as pas permis
Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres!
N'entends-je pas sa voix parmi des cris funèbres?
Dût ce sacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y descendrai, j'y vole... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel et font trembler la terre!
Je crains, j'espère... il vient.

SCÈNE VI. — NINIAS, *une épée sanglante à la main*, AZÉMA.

NINIAS. Ciel! où suis-je.

AZÉMA. Ah! seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur et de saisissement;
Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place
Que son ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, et loin de la clarté
Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler : tout coupable est timide.
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur,
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déjà je le traînais roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière:
Mais, je vous l'avouerai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,

Les dieux qu'il invoquait, et le repentir même
Qui semblait le saisir à son heure suprême;
La sainteté du lieu; la pitié, dont la voix,
Alors qu'on est vengé fait entendre ses lois;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur est pur, ô dieux! mes mains sont innocentes
D'un sang proscrit par vous vous les voyez fumantes.
Quoi! j'ai servi le ciel, et je sens des remords!

AZÉMA. Vous avez satisfait la nature et les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère,
Calmez à ses genoux ce trouble involontaire :
Et puisqu'Assur n'est plus...

SCÈNE VII. — NINIAS, AZÉMA, ASSUR.

(Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane et les gardes de la reine.)

AZÉMA. Ciel! Assur à mes yeux!

NINIAS. Assur.

AZÉMA. Accourez tous, ministres de nos dieux,
Ministres de nos rois, défendez votre maître.

SCÈNE VIII. — LE GRAND-PRÊTRE OROÈS, LES MAGES ET LE PEUPLE, NINIAS, AZÉMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE. Il n'en est pas besoin; j'ai fait saisir le traître
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer :
La reine l'ordonna; je viens vous le livrer.

NINIAS. Qu'ai-je fait? et quelle est la victime immolée?

OROÈS. Le ciel est satisfait; la vengeance est comblée.
(*En montrant Assur.*)
Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur;
(*En montrant Ninias.*)
Peuples, de votre roi voilà le successeur.
Je viens vous l'annoncer; je viens le reconnaître;
Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR. Toi Ninias?

OROÈS. Lui-même : un dieu qui l'a conduit
Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR. Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance?

NINIAS. Oui; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.
Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain :
Il ne méritait pas de tomber sous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

(Sémiramis paraît au pied du tombeau, mourante; un mage, qui est à cette porte, la relève.)

ASSUR. Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi;
Apercevant Sémiramis.
Mais je te laisse encor plus malheureux que moi :
Regarde ce tombeau, contemple ton ouvrage.

NINIAS. Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage?

AZÉMA. Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE. Qu'avez-vous fait?

OROÈS, *se mettant entre le tombeau et Ninias.* Sortez;
Venez purifier vos bras ensanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste,
Cet aveugle instrument de la fureur céleste,

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*
Ah ! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.
OROÈS, *tandis qu'on le désarme.*
Gardez de le laisser à sa propre fureur.
SÉMIRAMIS, *qu'on fait avancer, et qu'on place sur un fauteuil.*
Viens me venger, mon fils : un monstre sanguinaire,
Un traître, un sacrilége, assassine ta mère.
NINIAS. O jour de la terreur! ô crimes inouïs!
Ce sacrilége affreux, ce monstre, est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
Je vous suis dans la tombe, et vous serez vengée.
SÉMIRAMIS. Hélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mère allait à ton secours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.
NINIAS. Ah ! c'est le dernier trait à mon âme éperdue.
J'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,
Ces dieux qui m'égaraient...
SÉMIRAMIS. Mon fils, n'achève pas :
Je te pardonne tout, si, pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.
(*Il se jette à genoux.*)
Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie et qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle :
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux;
Donnez-moi votre main; vivez, régnez heureux :
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon âme est en proie.
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils! mon cher fils...
C'en est fait.
OROÈS. La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice,
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice.

FIN DE SÉMIRAMIS.

NANINE

OU LE PREJUGE VAINCU,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Représentée pour la première fois, le 16 juin 1749.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du comte.

PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, MARIN, } domestiques.

La scène est dans le château du comte d'Olban.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE. Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre et depuis deux ans veuf :
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés ainsi que mon époux.

LE COMTE. Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE. Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE. Qui? vous, madame?

LA BARONNE. Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble :
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE. Ah ! l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE. Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur,
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE. Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE. Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part*. Ah !

LA BARONNE. Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE. J'attends ma mère.

LA BARONNE. Elle radote : bon !

LE COMTE. Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE. Et moi, non
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide ! ingrat !

LE COMTE. D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?
LA BARONNE. Qui? vous!
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux!
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!
LE COMTE. Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère :
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants;
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux ; et vous voulez qu'on aime!
LA BARONNE. Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?
LE COMTE. Votre humeur.
N'en doutez pas : oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux; la douceur charme l'ame.
LA BARONNE. Mais êtes-vous sans humeur, vous?
LE COMTE. Moi? non;
J'en ai sans doute, et, pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compâtissante
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir:
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot; et pour moi, je préfère

Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE. C'est fort bien dit, traître ! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE. Comment, Madame?

LA BARONNE. Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudents,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE. Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE. Non, vous l'aimez, j'en suis très sûre.

LE COMTE. Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE. Vous en êtes capable.

LE COMTE. Assurément.

LA BARONNE. Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE. Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE. Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE. Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE. Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE. Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE. Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE. Il est très haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE. Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE. Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE. Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage!

LE COMTE. L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênants,
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une âme sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui : je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison : c'est ma mode, et mon guide.

Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE. Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal :
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE. Ah, juste ciel ! que faut-il que je fasse?

SCÈNE II. — LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE. Que veux-tu, toi?

BLAISE. C'est votre jardinier,
Qui vient, monsieur, humblement supplier
Votre grandeur...

LE COMTE. Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE. Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE. D'accord,
Très volontiers ; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on se marie...
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE. Ah, oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE. Et Blaise en est aimé?

BLAISE. Certainement.

LE COMTE. Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE. Mais, c'est...

LE COMTE. Eh bien ?

BLAISE. C'est la belle Nanine.

LE COMTE. Nanine ?

LA BARONNE. Ah ! bon ! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.* Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE. Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE. Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE. Ah! pardon.

LE COMTE. T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE. Mais... non,
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre ;
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : Cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet ; et sa vue
Était troublée ; elle était tout émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui.... peste, l'on y voit clair.

LE COMTE. Blaise, va-t'en... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE. Çà n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE. Hem!..

BLAISE. Vous verrez comme ce terrain-là,
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc ; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE. Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire...
Adieu, madame.

SCÈNE III. — LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE. Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse
A-t-elle pu me ravir sa tendresse!
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.
BLAISE, *revenant.* Ah! vous parlez de Nanine.
LA BARONNE. Insolente!
BLAISE. Est-il pas vrai que Nanine est charmante?
LA BARONNE. Non.
BLAISE. Eh! si fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.
LA BARONNE. Ah, quels horribles coups!
BLAISE. J'ai des écus ; Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre :
Tout est pour elle, écus comptants, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce je vaux ;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.
LA BARONNE. Autant que toi crois que j'en serais aise ;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir :
Je lui paierai sa dot.
BLAISE. Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible!
LA BARONNE. Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.
BLAISE. Ah! par pitié, réussissez, madame.
LA BARONNE. Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.
BLAISE. Eh! puis-je attendre?
LA BARONNE. Va.
BLAISE. Adieu. J'aurai, ma foi! cet enfant-là.

SCÈNE IV. — LA BARONNE.

Vit-on jamais une telle aventure!
Peut-on sentir une plus vive injure,
Plus lâchement se voir sacrifier!
Le comte Olban rival d'un jardinier!
A un laquais. Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine :
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle ;
Ah! c'est encore une douleur nouvelle!
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V. — LA BARONNE, NANINE.

NANINE. Madame.

LA BARONNE. Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, j'aime... ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.
NANINE. Je viens me rendre
A mon devoir.
LA BARONNE. Vous vous faites attendre
Un peu de temps ; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.
NANINE. Il est vrai. Je vous jure
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?
LA BARONNE. Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage....
D'où venez-vous?
NANINE. Je lisais.
LA BARONNE. Quel ouvrage?
NANINE. Un livre anglais, dont on m'a fait présent.
LA BARONNE. Sur quel sujet?
NANINE. Il est intéressant .
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux; mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.
LA BARONNE. Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....
NANINE. J'y vais.
LA BARONNE. Restez. Que l'on me donne à boire.
NANINE. Quoi?
LA BARONNE. Rien. Prenez mon évantail.... Sortez.
Allez chercher mes gants.... Laissez.... Restez.
Avancez-vous.... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.
NANINE. Vous me l'avez si souvent répété
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérison, madame.
LA BARONNE. Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'esprit?
Avec dépit. Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.
NANINE. Oui. Puisse ma jeunesse
Être honorée encor de vos bontés !
LA BARONNE. Eh bien , voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.
NANINE. Moi?
LA BARONNE. Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très digne de vous ;
C'est un parti de tout point fort sortable ;
C'est le seul même aujourd'hui convenable ;

Et vous devez bien m'en remercier :
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE. Blaise, madame?

LA BARONNE. Oui. D'où vient ce sourire ?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE. Mais...

LA BARONNE. Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main !
Ce cœur si simple est devenu bien vain ;
Mais votre audace est trop prématurée ;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE. J'embrasse vos genoux ;
Renfermez-moi : mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais :
J'y bénirai mon maître, et vos bienfaits ;
J'y calmerez des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentiments plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE. Est-il possible? et que viens-je d'ouïr ?
Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine?

NANINE. Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse.*
Lève-toi ;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi,
Ma chère amie ! eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE. C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE. Non ; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE. Le croyez-vous ?

LA BARONNE. Le monde est haïssable,
Jaloux...

NANINE. Oh ! oui.

LA BARONNE. Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat : tout cela fait horreur.

NANINE. Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE. La chose est manifeste ;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE. Que dites-vous de monseigneur ?

LA BARONNE. Je t'aime
A la fureur ; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Écoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent, à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

SCÈNE VI. — NANINE.

Quelles douleurs cuisantes !
Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !
Quels sentiments combattent dans mon sein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant, je l'offense peut-être :
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser:
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée !
Quoi ! l'on me hait, et je crains d'être aimée !
Mais, moi ! mais, moi ! je me crains encor plus:
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir ? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une âme au-dessus de son sort.
Il faut partir : j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII. — LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE. Holà ! quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vite.
(*Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde*).
Asseyons-nous ici.

NANINE. Qui, moi, monsieur ?

LE COMTE. Oui, je le veux ainsi ;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah ! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux fait répandre vos pleurs.

NANINE. Non, monsieur, non ; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable ;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE. Vous me charmez : je craignais son dépit.

NANINE. Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE. Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer :
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.

L'homme est plus juste ; et d'un sexe jaloux
Nous nous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice :
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice ;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE. J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu :
Vous avez trop relevé ma naissance ;
Je vous dois trop : c'est par vous que je pense.

LE COMTE. Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE. Je pense trop pour un état si bas ;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE. Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE. Il ne m'a point du tout persuadée ;
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vile auprès d'eux.

LE COMTE. Vous en êtes la preuve... Ah ! çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indignes de vous.

NANINE. Hélas ! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE. Non. Désormais soyez de la famille :
Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE. Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE. Quoi ! quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE. J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable ;
C'est un malheur peut-être irréparable.

Se levant. Ah ! monseigneur ! ah ! mon maître ! écartez
De mon esprit toutes ces vanités ;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laissez-moi ma retraite profonde,
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE. Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui ? vous obscure ! vous !

NANINE. Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE. Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE. Depuis un temps
Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE. Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;

Et je suis juste et ne suis point point galant.
De la fortune il faut venger l'injure :
Elle vous traita mal ; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens : j'aurais dû l'imiter.

NANINE. Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE. Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.— LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON. Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE. Eh! que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler?

NANINE. Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE. Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE. Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE. Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi ! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE. Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O ciel, c'en est donc fait! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.— LE COMTE, GERMON.

LE COMTE. Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse,
Depuis longtemps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé!

GERMON. Monseigneur.

LE COMTE. Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or, n'y manquez pas,
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON. Madame la baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne,
Sur sa toilette.

LE COMTE. Eh! l'esprit lourd ! eh, non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON. Pardon.

LE COMTE. Allez, allez, laissez-moi. (*Germont sort.*)
Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle âme a mon premier hommage.
Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?

D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien! elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

—

ACTE SECOND.

SCENE I. — LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE. Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi, je vais, je cours; je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir :
Dans chaque mot, le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà! quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si longtemps?
Germon! Marin!

MARIN, *derrière le théâtre.* J'accours.

LE COMTE. Quelle paresse!
Eh! venez vite; il fait jour; le temps presse :
Arrivez donc.

MARIN. Eh! Monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE. L'amour.

MARIN. Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE. Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne, et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN. Vous voilà pris :
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE. Quel que soit mon projet,
Vole, et reviens.

MARIN. Vous serez satisfait.

SCÈNE II. — LE COMTE, GERMON.

LE COMTE. Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur criera;

Très volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh! mais... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?..... C'est ma mère, peut-être.
Germon.....

GERMON, *arrivant*. Monsieur.

LE COMTE. Vois ce que ce peut être.

GERMON. C'est un carrosse.

LE COMTE. Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON. L'on ne vient point; l'on part?

LE COMTE. Comment! on part?

GERMON. Madame la baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE. Oh! je le lui pardonne
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON. Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE. Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON. La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE. Quoi donc?

GERMON. Votre parente?
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE. Courons, volons. Mais, quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère :
N'importe : allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine. (*Germon sort.*)
Ah! juste ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi? par quel caprice?
Par quelle ingrate et cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir! je m'y perds, plus j'y pense.

SCÈNE III. — LE COMTE, NANINE.

LE COMTE. Belle Nanine, est-ce vous que je voi,
Quoi! vous voulez vous dérober à moi.
Ah! répondez, expliquez-vous, de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne; et ces purs sentiments,
Que vos vertus m'inspirent dès longtemps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Le seul éclat que leur prêtaient vos yeux?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée?

Répondez donc pourquoi me quittiez-vous!

NANINE. Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.* Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE. Madame...

LE COMTE. Eh bien?

NANINE. Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE. Ce serait vous? qu'entends-je? ah, malheureux!

NANINE. Je vous l'avoue; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon âme égarée...
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE. Elle! à qui donc?

NANINE. A votre jardinier.

LE COMTE. Le digne choix!

NANINE. Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentiments au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE. Vous, vous punir? ah! Nanine! et de quoi?

NANINE. D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse :
Elle a raison; et j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire;
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*
Quels sentiments! et quelle âme ingénue!
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer! ô vertu!

NANINE. Cent fois pardon, si je vous ai déplu;
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE. N'en parlons plus. Écoutez : la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme; il est fort à son aise;
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE. Non, monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant;

Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE. Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine :
Vous l'estimez; il est sous votre loi,
Il vous adore, et cet époux... c'est moi.

A part. L'étonnement, le trouble l'a saisie.

A Nanine. Ah! parlez-moi : disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE. Qu'ai-je entendu?

LE COMTE. Ce que vous méritez.

NANINE. Quoi! vous m'aimez?.... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas :
Un tel hymen est toujours trop funeste;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en serait indigne désormais
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE. Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE. Oui, sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE. Mais me haïssez-vous?

NANINE. Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE. Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE. Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE. Notre hyménée.

NANINE. Songez...

LE COMTE. Je songe à tout.

NANINE. Mais prévoyez....

LE COMTE. Tout est prévu.

NANINE. Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE. Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE. Vous oubliez...

LE COMTE. Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné....

NANINE. Quoi! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE. Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.— NANINE.

Ciel! est ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?

Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir :
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir ;
Non... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser ! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons; il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement. (*Elle se met à écrire.*)

SCÈNE V. — NANINE, BLAISE.

BLAISE. Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.
NANINE, *écrivant toujours.*
Blaise, bon jour.
BLAISE. Bon jour est sec, vraiment.
NANINE, *écrivant.* A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.
BLAISE. Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Ça, je disais...
NANINE. Eh bien ?
BLAISE. Elle m'impose
Par son maintien ; devant elle je n'ose
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.
NANINE. Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.
BLAISE. Oh! deux plutôt.
NANINE. Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.
BLAISE. Oh! parlez sans façon :
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vite point de mystère.
NANINE. Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?
BLAISE. Oui.
NANINE. Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?
BLAISE. Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.
NANINE. Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.
BLAISE. Oh! de l'argent!
NANINE. Donne aussi ce paquet :
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.
BLAISE. J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;

La bourse est pleine : ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE. Elle est très avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée ;
Écoute : Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE. Mon cher ami!

NANINE. Je me fie à ta foi.

BLAISE. Son cher ami!

NANINE. Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI. — LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE. D'où diable vient cet argent? quel message!
Il nous aurait aidés dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

(Il met l'argent et le paquet dans sa poche; il rencontre la baronne, et la heurte.)

LA BARONNE. Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE. Pardon, madame.

LA BARONNE. Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce là?

BLAISE. C'est un mystère.
Peste!...

LA BARONNE. Voyons.

BLAISE. Nanine gronderait.

LA BARONNE. Comment, dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
Donne; te dis-je.

BLAISE, *riant*. Ho, ho.

LA BARONNE. De quoi ris-tu.

BLAISE, *riant encore*. Ha, ha.

LA BARONNE. J'en veux savoir le contenu.
(*Elle décachette la lettre.*)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore*. Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée.
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCENE VII. — LA BARONNE.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
« Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur ;
« Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
« Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
« Entre vos bras je ne puis me jeter!
« Je vous conjure au moins de vouloir prendre
« Ces deux paquets; daignez les accepter.
« Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
« Et dont il est permis de s'éblouir
« Mais il n'est rien que je ne sacrifie
« Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »

Ouais. Voilà donc le style de Nanine !
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la passion !
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent ;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert ? fort bien, friponne,
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII. — LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE. Venez, venez, homme à grands sentiments,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival ?
LE COMTE. Ah ! quels discours vous me tenez !
LA BARONNE. Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.
LE COMTE. Tous vos efforts ne sont plus de saison ?
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.
LA BARONNE. Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
(*Tandis que le comte lit.*)
Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut sa bile...
Eh bien ! monsieur, que pensez-vous du style ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien ;
Oh ! le pauvre homme ! il le méritait bien.
LE COMTE. Ai-je bien lu ! Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide !
LA BARONNE. Je le connais, il est né violent ;
Il est prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX. — LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON. Voici dans l'avenue
Madame Olban.
LA BARONNE. La vieille est revenue ?
GERMON. Madame votre mère, entendez-vous ?
Est près d'ici, monsieur.
LA BARONNE. Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.
GERMON, *criant*. Monsieur.
LE COMTE. Plaît-il ?
GERMON, *haut*. Madame votre mère,
Monsieur.
LE COMTE. Que fait Nanine en ce moment ?
GERMON. Mais... elle écrit dans son appartement.

(D'un air froid et sec.)

LE COMTE. Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre :
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON. Qui, monsieur?

LE COMTE. Nanine.

GERMON. Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous ; comme elle est noble, bonne !

LE COMTE. Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON. Allons. *(il sort.)*

SCÈNE X. — LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE. Ah! je respire : enfin nous l'emportons ;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE. Je n'en crois rien ; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare ; et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE. Oui.

LE COMTE. Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE. Très volontiers.

LE COMTE. Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE. Mais vous, de vos serments
Souvenez-vous.

LE COMTE. Fort bien. Je vous entends ;
Je les tiendrai.

LA BARONNE. Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE. Il sera réparé.
Madame ; il faut...

LA BARONNE. Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE. Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE. Elle est ici.

SCÈNE XI. — LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.* Madame, j'aurais dû...
A part. Philippe Hombert !.... *A sa mère.* Vous m'avez prévenu ;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....
A part. Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE. Mais vous extravaguez, mon très cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée :
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée ;
Mais ce mal-là...

LE COMTE. Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE. Prend-il souvent?

LE COMTE. Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE. Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(Faisant une petite révérence à la baronne.)

Bon jour, madame.

LA BARONNE, *à part.* Hom! la vieille bégueule!
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII. — LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru:
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde:
D'y plus souper désormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe,
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre:
J'ai su cela de feu votre grand-père.
Il disait vrai, c'était un homme, lui:
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on crève, on se ruine:
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.* Qui l'aurait cru? ce trait me désespère.
Eh bien, Germon?

SCÈNE XIII. — LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON. Voici votre notaire.

LE COMTE. Oh! qu'il attende.

GERMON. Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.* Donne.., Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... Infidèle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE. Ma foi! mon fils a le cerveau perclus:
C'est sa baronne; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.* M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON. Hélas! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE. Je le crois bien.

GERMON. Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE. Tranquillement?

LA MARQUISE. Hem! de qui parlez-vous?

GERMON. Nanine, hélas! madame, que l'on chasse:

Tout le château pleure de sa disgrace.
LA MARQUISE. Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal; et j'ai très bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait malhonnête.
LE COMTE. Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?
GERMON. Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bonhomme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous:
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.
LE COMTE. Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?
LA MARQUISE. Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux se séparèrent:
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires:
Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était....
LE COMTE. Ma mère, il faut aller dîner.
Venez.... O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!
LA MARQUISE. Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I. — NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON. Nous pleurons tous en vous voyant sortir.
NANINE. J'ai tardé trop; il est temps de partir.

GERMON. Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage?
NANINE. L'obscurité fut mon premier partage.
GERMON. Quel changement ! Quoi ! du matin au soir...
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.
NANINE. Il est des maux mille fois plus sensibles.
GERMON. J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien mal avisé ;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.
NANINE. Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;
Il peut user du droit de les reprendre.
GERMON. A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?
NANINE. Me retirer, longtemps me repentir.
GERMON. Que nous allons haïr notre baronne !
NANINE. Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.
GERMON. Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?
NANINE. Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai rien que ses cruautés.
GERMON. Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais partout avec vous m'établir :
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir ;
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.
NANINE. On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... et par qui !...
GERMON. Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons... et monsieur se marie
NANINE. Il se marie !., Ah ! partons de ce lieu :
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu... (*Elle sort*).
GERMON. Monsieur le comte a l'âme un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II. — LE COMTE, GERMON.

LE COMTE. Eh bien ! Nanine est donc enfin partie?
GERMON. Oui, c'en est fait.
LE COMTE. J'en ai l'âme ravie.
GERMON. Votre âme est donc de fer.
LE COMTE. Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?
GERMON. Qui ! quel Philippe Hombert? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.
LE COMTE. Où donc va-t-elle ?
GERMON. Où? mais apparemment
Chez ses amis.
LE COMTE. A Rémival, sans doute?
GERMON. Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.
LE COMTE. Va la conduire à ce couvent voisin
Où la baronne allait dès ce matin :

Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire :
Dis-lui que c'est un présent de ma mère.
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON. Fort bien ; je vais vous obéir. (*Il fait quelques pas*).

LE COMTE. Germon,
A son départ tu dis que tu l'as vue ?

GERMON. Eh oui, vous dis-je.

LE COMTE. Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON. Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE. A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentiments ? as-tu remarqué...

GERMON. Quoi ?

LE COMTE. A-t-elle, enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON. Oh ! oui, beaucoup.

LE COMTE. Eh bien ! dis-moi donc, traître !
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON. Que vous êtes son maître,
Que vous avez des vertus, des bontés...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE. Va... mais surtout garde qu'elle revienne.
(*Germon sort*).
Germon !

GERMON. Monsieur !

LE COMTE. Un mot ; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON. Oui, poliment à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE. Justement.

GERMON. Bon ! je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom. (*Il fait un pas et revient*).
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE. Obéis promptement.

GERMON. Je me doutais qu'elle avait quelque amant,
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE. Ah ! cours, te dis-je.

SCÈNE III. — LE COMTE.

Hélas ! il a raison ;
Il prononçait ma condamnation ;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis ; la baronne est ma femme :
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.

Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV. — LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Or çà, mon fils, vous épousez madame?
LE COMTE. Eh! oui.
LA MARQUISE. Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?
LA BARONNE. Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.
LA MARQUISE. Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.
LE COMTE. Vous retirer! eh ! ma mère, pourquoi?
LA MARQUISE. J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci : c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cette enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier.... Adieu.
LE COMTE. Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère ;
Laissez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.
LA BARONNE. Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.
LA MARQUISE. Comment? quoi donc?
LA BARONNE. Peu de chose.
LA MARQUISE. Mais...
LA BARONNE. Rien.
LA MARQUISE. Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie ?
Je m'y connais ; on tente, on est tenté :
Le cœur a bien de la fragilité ;
Les filles sont toujours un peu coquettes :
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.
LE COMTE. Moi, vous conter?
LA MARQUISE. Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
Et vous pourriez...

SCÈNE V. — LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN. Enfin tout est baclé,
Tout est fini.
LA MARQUISE. Quoi ?
LA BARONNE. Qu'est-ce ?
MARIN. J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.
LA BARONNE. Quel équipage ?
MARIN. Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;

Six beaux chevaux : et vous serez contente
De la berline ; elle est bonne et brillante.
Tous les panneaux par Martin sont vernis
Les diamants sont beaux, très bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant.... oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.* Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.* Oui... mais pour qui !

MARIN. Le tout arrivera,
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent !
En revenant, j'ai revu le notaire,
Tout prêt d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE. Ce mariage a traîné bien longtemps.

LA MARQUISE, *à part.* Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN. Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure ;
Depuis longtemps il voudrait vous parler.

LA BARONNE. Quel importun ! qu'on le fasse en aller ;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE. Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens :
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable et doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l'on fait injure ;
On se repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.

A Marin. Allez chercher ce bon-homme.

MARIN. J'y vais. (*Il sort.*)

LE COMTE. Pardon, ma mère ; il a fallu vous rendre
Mes premiers soins ; et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCÈNE VI. — LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au paysan.*
Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN. Ah ! monseigneur ! écoutez-moi de grace :
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse ;
Je viens vous rendre...

LE COMTE. Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE. Allons rassure-toi.

LE PAYSAN. Je suis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE. Vous ?

LA BARONNE. Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN. Ah ! monseigneur, voilà ce que j'ai craint :
Voilà le coup dont mon cœur est atteint.
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte ;

Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE. Il a raison : mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN. Il est trop vrai : chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans ;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE, Pourquoi cela ? pour moi je considère
Les bons soldats ; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE. Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN. Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE. Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'État,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE. Çà vous avez vu beaucoup de combats ;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN. Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer ;
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE. Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE. Fi quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Marquise*. Hélas! madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille :
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE. Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE. Eh! poursuivez,

LA MARQUISE. Mieux que Nanine?

LE COMTE. Ah! de grâce, achevez.

LE PAYSAN. J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.
Montrant la baronne. Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame :
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamants, sont un trop grand trésor
Pour les tenir par un droit légitime ;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :
Ils sont à vous ; vous devez les reprendre ;
Et si ma fille est criminelle, hélas !
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE. Ah! mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE. Ouais, est-ce un songe ? est-ce une fourberie?

LE COMTE. Ah! qu'ai-je fait?
LE PAYSAN, *il tire la bourse et le paquet.*
Tenez, monsieur, tenez.
LE COMTE. Moi les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?
LE PAYSAN. C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.
LE COMTE. Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?
LE PAYSAN. Oui, je l'avoue.
LE COMTE. O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.
LA MARQUISE. Eh! dites donc votre nom? Quel mystère!
LE PAYSAN. Philippe Hombert de Gatine.
LE COMTE. Ah! mon père!
LA BARONNE. Que dit-il là?
LE COMTE. Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.
(*Il va lui-même à un de ses gens.*)
Holà, courez.
LA BARONNE. Eh, quel empressement?
LE COMTE. Vite un carrosse.
LA MARQUISE. Oui, madame, à l'instant:
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies:
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon: j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante;
Il s'en faut bien.
LA BARONNE. Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.
LA MARQUISE. Oui, pour Nanine.
LA BARONNE. On peut la satisfaire
Par des présents.
LA MARQUISE. C'est le moindre devoir.
LA BARONNE. Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?
LE COMTE. J'entends.
LA MARQUISE. Quel cœur de roche!
LA BARONNE. De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?
LE COMTE, *après un silence.*
Non, je n'hésite pas.
LA BARONNE. Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.
LA MARQUISE. Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?
LA BARONNE. Quel parti prendrez-vous?
LE COMTE. Il est tout pris.

Vous connaissez mon âme et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine; et, dès l'instant, je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions :
Que l'intérêt encor vous en revienne :
Tout est à vous; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parents, ne pouvant être époux.
Oublions tout; que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE. Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix. (*Elle sort*).

SCÈNE VII. — LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE. Non, il n'est point indigne; non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-mêmes ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE. Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII. — LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère*. Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE. Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement;
Mais qu'elle est belle! et comme elle a l'air sage!

NANINE, *courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissé devant la marquise.*
Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.
O ciel ô ma fille! ah! monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE. Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil; mais elle le décore:
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE. Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puissiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE. Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.
PHILIPPE HOMBERT. Elle le doit, et sa reconnaissance...
NANINE, *à son père.* Il est bien sûr de mon obéissance.
LE COMTE. J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
Je vous ai vue embrasser votre père:
Ce qui vous reste en des moments si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... vôtre époux.
NANINE. Moi !
LA MARQUISE. Quelle idée ! Est-il bien vrai ?
PHILIPPE HOMBERT. Ma fille !
LE COMTE, *à sa mère.* Le daignez-vous permettre ?
LA MARQUISE. La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.
LE COMTE. En la voyant, elle l'approuvera.
PHILIPPE HOMBERT. Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.
LE COMTE. On m'a promis d'obéir... je le veux.
LA MARQUISE. Mon fils...
LE COMTE. Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.
NANINE. Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme, à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère?
LA MARQUISE. Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait :
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime:
Il est unique aussi bien que toi-même.
NANINE. J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.
LE MARQUISE. Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN DE NANINE.

ORESTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois, le 12 janvier 1750.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon.
ELECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }
CLYTEMNESTRE, épouse d'Égisthe.
EGISTHE, tyran d'Argos.
PYLADE, ami d'Oreste.
PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.
DIMAS, officier des gardes.
SUITE.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais et un tombeau, d'un côté; et, de l'autre, Argos dans le lointain.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE. Est-il vrai, cher Pammène, et ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
La malheureuse Électre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Égisthe au tombeau de mon père?
Égisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, et que ce jour amène?

PAMMÈNE. Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
Je pleure Agamemnon; j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asile.
Mais on dit qu'en effet Égisthe soupçonneux
Doit entraîner Électre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne souffrira plus qu'Électre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte, il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs;
Et, d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

IPHISE. Ma sœur esclave! ô ciel! ô sang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemnestre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront, qui rejaillit sur elle!

PAMMÈNE. Peut-être votre sœur avec moins de fierté
Devait de son tyran braver l'autorité,
Et, n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

IPHISE. On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.

Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, et loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Égisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir.
Que lorsque, rappelant le temps du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre, enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre...

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE. Hélas! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?....
ÉLECTRE. Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Électre leur esclave, Électre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.
IPHISE. Un destin moins affreux permet que je vous voie ;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
Et vos pleurs et les miens ensemble confondus....
ÉLECTRE. Des pleurs! Ah! ma faiblesse en a trop répandus;
Des pleurs! ombre sacrée, ombre chère et sanglante.
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux;
C'est parmi les apprêts de ces indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que, ranimant ma force, et soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
Lever sur son époux sa main trop assurée!
Et nous sur le tyran nous suspendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux!
Ô douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes!
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.
IPHISE. Ah! modérez ces transports impuissants:
Commandez, chère Électre, au trouble de vos sens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.
ÉLECTRE. Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles sentiments de votre âme craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.

Vous n'êtes point esclave, et d'opprobres nourrie ;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtements de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre... ma mère.... ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentiments n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père, attirer dans le piége,
Se débattre et tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père ;
A son secours encore il appelait sa mère.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;
Et, s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egisthe emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Égisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur ?
Es-tu vivant encore ? as-tu suivi ton père ?
Je pleure Agamemnon ; je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers ; et mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits, et des persécuteurs.

PAMMÈNE. Filles d'Agamemnon, race divine et chère,
Dont j'ai vu la splendeur et l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des dieux oublié les promesses ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour ?
Qu'il doit punir Égisthe au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi dont il perça le sein ?
La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse ;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE. Dieux, qui la préparez, que vous tardez longtemps !

IPHISE. Vous le voyez, Pammène, Égisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE. Et mon frère, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son père, et négliger mes fers.

PAMMÈNE. Comptez les temps ; voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage :
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ÉLECTRE. Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience :
Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Écrasait à loisir l'innocente faiblesse ?
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;

Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste! entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie,
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser :
Viens, qu'Électre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE. Renfermez ces douleurs, et cette plainte amère;
Votre mère paraît.

ÉLECTRE. Ai-je encore une mère!

SCÈNE III. — CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE,

CLYTEMNESTRE. Allez; que l'on me laisse en ces lieux retirés :
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE. Hélas! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

ÉLECTRE. Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE. J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes sentiments secrets.
Je rends grâce au destins, dont la rigueur utile
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc
Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangères;
Même en dépit d'Égisthe elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers sentiments;
Et, malgré la fureur de ses emportements,
Électre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE. Qui! vous, madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore?
Ah ! si vous conservez des sentiments si chers,
Observez cette tombe, et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE. Vous me faites frémir. votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible ;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

ÉLECTRE. Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglants trop longtemps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Égisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir :
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas; laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer;
Détachez vos destins des destins d'un perfide;
Livrez-vous tout entière à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils; qu'il revienne en ces lieux

Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux,
Qu'il punisse un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, et vous-même;
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE. Électre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreste, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée,
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa première sujette,
Moi, qu'offensa toujours votre plainte indiscrète,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage;
Pliez à votre état ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière;
Mais, si vous vous hâtez, si vos soins imprudents
Appellent en ces lieux Oreste avant le temps,
Si d'Egisthe jamais il affronte la vue,
Vous hasardez sa vie, et vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ÉLECTRE. Lui, votre époux? ô ciel! lui, ce monstre? Ah! ma mère,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Électre, et votre fils lui-même!

A Iphise. Ma sœur! et c'est ainsi qu'une mère nous aime!

A Clytemnestre. Vous menacez Oreste...? Hélas! loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie:
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeler,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE. Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, et la mère d'Oreste,
Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Électre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ÉLECTRE, Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Égisthe et sa férocité;
Et mon frère est perdu puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE Votre frère est vivant, reprenez l'espérance;
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante :
Électre, cette fête est un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, et moi, dans ma grandeur.
Je sais quels vœux forma votre haine insensée.

N'implorez plus les dieux ; ils vous ont exaucés.
Laissez-moi respirer.

SCÈNE IV. — CLYTEMNESTRE.

L'aspect de mes enfants
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.
Hymen ! fatal hymen ! crime longtemps prospère !
Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés !
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée ;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Égisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux !
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage
Pour la première fois je redoute un présage ;
Je crains Argos, Électre, et ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah ! quelle destinée, et quel affreux supplice
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse !
De n'oser prononcer sans des troubles cruels
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !
Je chassai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.

SCÈNE V. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE. Ah ! trop cruel Égisthe, où guidez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?
ÉGISTHE. Quoi ! ces solennités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissants de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu peut-être est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourments nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Électre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.
ÉGISTHE. Laissez gémir Iphise ; et vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop longtemps pardonnés,
L'impétueuse Électre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que de ses cris plaintifs alarmant mes États,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.
On n'en parle que trop, et depuis plus d'un jour
Partout le nom d'Oreste a blessé mon oreille ;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.
CLYTEMNESTRE. Quel nom prononcez-vous ! tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en secret un oracle a prédit
Qu'un jour, en ce lieu même où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre et qu'on peut éviter?
ÉGISTHE. Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire ;
Mais, loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.

Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant et poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage ;
Aux forêts d'Épidaure il s'est enfin caché.
D'Épidaure en secret le roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils !

ÉGISTHE. Je sais quelle est sa violence :
Il est fier, implacable, aigri par son malheur ;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! seigneur ! elle est juste.

ÉGISTHE. Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène :
Il est dans Épidaure.

CLYTEMNESTRE. A quel dessein? pourquoi?

ÉGISTHE. Pour assurer mon trône et calmer votre effroi.
Oui, Plistène, mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadème,
Est trop intéressé, madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner :
Il vous tient lieu de fils, n'en connaissez plus d'autre.
Vous savez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Électre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,
Si vos soins avaient pu fléchir son caractère :
Mais je punis la sœur, et je cherche le frère ;
Plistène me seconde ; en un mot, il vous sert.
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, madame?

CLYTEMNESTRE. O nouvelles victimes !
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes?
Egisthe, vous savez qui j'ai privé du jour...
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour !
Ah ! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?

ÉGISTHE. Songez...

CLYTEMNESTRE. Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel, dont si longtemps j'ai méprisé les lois.

ÉGISTHE. Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE. Vous rappelez les temps dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps, qui change tout, a changé mes esprits ;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère ;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre ;
L'idée en est horrible, et je suis mère encore.

ÉGISTHE. Vous êtes mon épouse, et surtout vous régnez.

Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Écoutez-vous du sang le dangereux murmure
Pour des enfants ingrats qui bravent la nature?
Venez : votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE. Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flatter?

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE.

ORESTE. Pylade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE. J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Épidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Égisthe a toujours poursuivie;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE. Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE. C'est assez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut seul accomplir ses augustes desseins;
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre, et frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE. Avec un tel secours bannissons nos alarmes;
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.
As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché du moins ces cendres de Plistène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
Cette urne qui d'Égisthe a dû tromper les yeux?

PYLADE. Échappée au naufrage elle est près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée
Qui dans le sang troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand, par un coup du sort,
Des mains des assassins ton enfance sauvée.
Fut, loin des yeux d'Égisthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

ORESTE. Comment des dieux vengeurs accomplir les desseins?
Comment porter encore aux mânes de mon père
(En montrant l'épée qu'il porte.)
Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel :

Lui-même a tout détruit : un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour ?

PYLADE. Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage ;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés ;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience :
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE. Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir.

SCÈNE II. — ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PYLADE. O qui que vous soyez, tournez vers nous la vue :
La terre où je vous parle est pour nous inconnue ;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots longtemps abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice ?

PAMMÈNE. Je sers ici les dieux, j'implore leur justice ;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse :
Venez ; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE. Sage et juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle
De votre piété recompense le zèle !
Quel asile est le vôtre, et quelles sont vos lois ?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMÈNE. Égisthe règne ici ; je suis sous sa puissance.

ORESTE. Égisthe ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PYLADE. Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE. Égisthe ? justes dieux ! celui qui fit périr...

PAMMÈNE. Lui-même.

ORESTE. Et Clytemnestre après ce coup funeste...

PAMMÈNE. Elle règne avec lui : l'univers sait le reste.

ORESTE. Ce palais, ce tombeau...

PAMMÈNE. Ce palais redouté
Est par Égisthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne et pour un autre usage.
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon,

ORESTE. Ah ! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.

PYLADE, *à Oreste.* Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMÈNE, *à Oreste qui se détourne.*
Étranger généreux, vous vous attendrissez ;
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez :
Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploie ;
Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie :
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE. Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendants d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois surtout... Électre est-elle dans Argos ?

PAMMÈNE. Seigneur, elle est ici.

ORESTE. Je veux, je cours.

PYLADE. Arrête.

Tu vas braver les dieux, tu hasardes ta tête.
Que je te plains!

A Pammène. Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel;
C'est le premier devoir. Il est temps que j'adore
Le dieu qui nous sauva sur la mer d'Épidaure.

ORESTE. Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré
Où repose un héros lâchement massacré:
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMÈNE. Vous, seigneur? ô destins! ô céleste justice!
Eh quoi! deux étrangers ont un dessein si beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas! le citoyen, timidement fidèle,
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Egisthe paraît, la piété, seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.
Egisthe apporte ici le frein de l'esclavage.
Trop de danger vous suit.

ORESTE. C'est ce qui m'encourage.

PAMMÈNE. De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis!
Je me tais... Mais, seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egisthe ici s'avance:
Clytemnestre le suit... évitez leur présence.

ORESTE. Quoi! c'est Egisthe?

PYLADE. Il faut vous cacher à ses yeux.

SCÈNE III. — EGISTHE; CLYTEMNESTRE, *plus loin;* PAMMÈNE, SUITE.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs et les traits du courage;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé:
Dans une douleur sombre il semble enveloppé:
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMÈNE. Je connais son malheur et non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers,
Poussés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

ÉGISTHE. Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE. Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés?

ÉGISTHE. On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE. Hélas! depuis quinze ans c'est là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint,
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

Allez, dis-je, et sachez quels lieux les a vus naître;
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître;
De quel port ils partaient; et surtout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

SCÈNE IV. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE. Clytemnestre, vos dieux ont gardé le silence;
En moi seul désormais mettez votre espérance,
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance

Sans doute, elle est à craindre; et je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon ;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens;
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens?
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfants de Tantale?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage;
Que ce passage heureux, et si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition surtout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici, votre indulgence et le nom de son père
Nourrissent son orgueil au sein de la misère;
Qu'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, et des fers plus honteux.

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, approchez-vous, et d'un œil moins austère
Envisagez ces lieux, et surtout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mère, et m'en indigne en reine.
J'obtiens grâce pour vous : vos droits vous sont rendus.

ÉLECTRE. Ah, madame! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE. Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE. Ah! quoi!

CLYTEMNESTRE. De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ses enfants trop longtemps divisés.

ÉLECTRE. Ah! parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE. Je parle de vous-même, et votre âme obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Mycène et d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.
D'Egisthe contre vous j'ai su fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour,
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ÉLECTRE. A quel oubli, grands dieux! ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
O sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songe-vous au héros dont Électre est la fille,
Madame? osez-vous bien par un crime nouveau,
Abandonner Électre au fils de son bourreau?

Le sang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la sœur d'Oreste ?
Électre au fils d'Égisthe, au neveu de Thyeste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.
L'opprobre est mon partage, il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egisthe cent fois m'en avait menacée,
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez ; de cet affront je vois trop bien la cause.
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage,
Assurer à Plistène un sanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des assassins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein :
Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main.
Frappez ; joignez Électre à son malheureux frère ;
Frappez, dis-je : à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE. Ingrate, c'en est trop ; et toute ma pitié
Cède enfin, dans mon cœur, à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère ?
Tendresse, châtiments, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglants souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne :
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit.
Va, j'abandonne Électre au malheur qui la suit ;
Va, je suis Clytemnestre, et surtout je suis reine :
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma faible main,
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente :
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai, malgré toi : l'aveu m'en est bien triste ;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égisthe ;
Je ne suis plus ta mère ; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds, qu'en frémissant, réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure.

SCÈNE VI. — ÉLECTRE.

Et c'est ma mère ! O ciel ! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi !
Hélas ! j'en ai trop dit : ce cœur, plein d'amertume,
Répandait, malgré lui, le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas ?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée !

De ces lieux tout sanglants la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait, pour lui, tout entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir, de ses tristes faveurs,
De ramper dans la cour de mes persécuteurs?
Pour lever en tremblant, aux dieux qui me trahissent,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent,
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, et sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreste?

SCÈNE VII. — ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE. Chère Électre, apaisez ces cris de la douleur.
ÉLECTRE. Moi!
IPHISE. Partagez ma joie.
ÉLECTRE. Au comble du malheur,
Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère!
IPHISE. Espérons.
ÉLECTRE. Non, pleurez; si j'en crois une mère,
Oreste est mort, Iphise.
IPHISE. Ah! si j'en crois mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
ÉLECTRE. Grands dieux! Oreste! lui? serait-il bien possible!
Ah! gardez d'abuser une âme trop sensible.
Oreste, dites-vous?
IPHISE. Oui.
ÉLECTRE. D'un songe flatteur
Ne me présentez pas la dangereuse erreur.
Oreste! poursuivez; je succombe à l'atteinte
Des mouvements confus d'espérance et de crainte.
IPHISE. Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts
La main d'un dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidèle Pammène....
L'un des deux....
ÉLECTRE. Je me meurs, et me soutiens à peine.
L'un des deux...?
IPHISE. Je l'ai vu; quel feu brille en ses yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie;
La même majesté sur son front se déploie.
A mes avides yeux soigneux de s'arracher,
Chez Pammène, en secret, il semble se cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, et c'est là ma plus ferme espérance:
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute: il en est seul capable;

C'est lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît : la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois; j'attends tout : mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran le fourbe sacrilége?
Allons : de mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers... Courons : mon cœur va m'éclairer

IPHISE. Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ÉLECTRE. Ah! que m'avez-vous dit?
Non ; vous vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie ;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé ;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, et j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance :
Ne m'abandonnez pas, ô dieux de la vengeance!
Pammène à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle : allons, rien ne peut m'arrêter.

IPHISE. Vous vous perdez ; songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir ;
Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau, que je puis honorer :
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore ;
C'est un asile sûr ; et ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuse les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ÉLECTRE. De quel espoir ma douleur est suivie!
Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I. — Oreste, Pylade.

(*Un esclave porte une urne; et un autre, une épée.*)

PYLADE. Quoi! verrai-je toujours ta grande âme égarée
Souffrir tous les tourments des descendants d'Atrée,
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE. C'est le destin d'Oreste : il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle ;
J'appelais en secret ces mânes indignés ;
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme, vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si, dans ces lieux qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée :
Elle a voulu parler ; sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer

Sortir, entre elle et moi, de l'abîme entr'ouvert.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible
M'inspiraient un transport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce; et je sentais ma main
Se lever, malgré moi, prête à percer son sein :
Ma raison s'enfuyait de mon âme éperdue.
Cette femme, en tremblant, s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux dieux, et sans les honorer ;
Elle semblait les craindre, et non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe et sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste, en gémissant, a prononcé le nom.

SCENE II. — Oreste, Pylade, Pammène.

ORESTE, *à Pammène.*

O vous, qui secourez le sang d'Agamemnon,
Vous, vers qui nos malheurs et nos dieux sont mes guides,
Parlez ; révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?
Ces deux femmes...

PAMMÈNE. Seigneur, l'une était votre mère...

ORESTE. Clytemnestre ! elle insulte aux mânes de mon père?

PAMMÈNE. Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre et simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE. Hélas ! que fait Electre?

PAMMÈNE. Elle croit votre mort ;
Elle pleure.

ORESTE. Ah ! grands dieux, qui conduisez mon sort,
Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée !
Quoi ! toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

PAMMÈNE. Obéissons aux dieux.

ORESTE. Que cet ordre est sévère!

PAMMÈNE. Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire :
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leurs bras:
Électre vous nuirait, loin de vous être utile;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE. Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMÈNE. N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE. Pourquoi nous imposer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, dieux puissants, avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître ?
Obéissons, Pammène.

PAMMÈNE. Il le faut, et je cours
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.
ORESTE. Allez donc. Je rougis même de le tromper.
PAMMÈNE. Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCÈNE III. — ORESTE, PYLADE.

PYLADE. Apaise de tes sens le trouble involontaire.
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire;
Cher Oreste, crois-moi, des femmes et des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.
ORESTE. Trompons surtout Égisthe et ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits!
PYLADE. Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCÈNE IV. — ÉLECTRE, IPHISE, *d'un côté;* ORESTE, PYLADE, *de l'autre, avec un esclave, qui porte l'urne et l'épée.*

ÉLECTRE. L'espérance trompée accable et décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible et tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur!
ORESTE, *à Pylade.* Tu vois ces deux objets; ils m'arrachent le cœur.
PYLADE. Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriste.
ORESTE. La plainte doit régner dans l'empire d'Égisthe.
IPHISE, *à Électre.* Voilà ces étrangers.
ÉLECTRE. Présages douloureux!
Le nom d'Egisthe, ô ciel! est prononcé par eux.
IPHISE. L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.
ÉLECTRE. Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.
A Oreste. Eh! qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?
ORESTE. Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.
ÉLECTRE. Qui? du roi! quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!
PYLADE. Il règne; c'est assez, et le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits, nous respections son trône.
ÉLECTRE. Maxime horrible et lâche! Eh! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous?
PYLADE. Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.
ÉLECTRE. Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses?
IPHISE, *en voyant l'urne.*
Quelle est cette urne, hélas! ô surprise! ô douleurs!
PYLADE. Oreste...
ÉLECTRE. Oreste! ah dieux! il est mort; je me meurs.
ORESTE, *à Pylade.*
Qu'avons-nous fait, ami, peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon sang se soulève. Ah! princesse! ah! vivez.
ÉLECTRE. Moi, vivre! Oreste est mort. Barbares, achevez.
IPHISE. Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.
ORESTE. Électre! Iphise! où suis-je? impitoyables dieux!
(*A celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monuments; éloignez de leurs yeux

Cette urne dont l'aspect...

ÉLECTRE, *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; et devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des dieux inhumains.
Donnez... (*Elle prend l'urne et l'embrasse.*)

ORESTE. Que faites-vous? cessez.

PYLADE. Le seul Egisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ÉLECTRE. Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastres plus grands!
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée?

ORESTE. De ce reproche affreux mon âme déchirée
Ne peut plus...

ÉLECTRE. Et c'est vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses...

ORESTE. Ah dieux!

ÉLECTRE. Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous su son sort?
Étiez-vous son ami? dites-moi qui vous êtes?
Vous surtout, dont les traits... Vos bouches sont muettes:
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE. C'en est trop, et les dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE. Que dites-vous?

ORESTE. Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE. Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présents douloureux que ta pitié m'a faits;
C'est Oreste, c'est lui... Vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE. Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre...

ÉLECTRE. Eh bien?

ORESTE. Je dois...

PYLADE. Ciel!

ÉLECTRE. Poursuis.

ORESTE. Apprenez.

SCÈNE V. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE, GARDES.

ÉGISTHE. Quel spectacle! ô fortune à mes lois asservie!
Pammène, est-il donc vrai? mon rival est sans vie?
Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ÉLECTRE. O rage! ô dernier jour!

ORESTE. Où me vois-je réduit?

ÉGISTHE. Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.
(*On prend l'urne des mains d'Électre.*)

ÉLECTRE. Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste:
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le père aux enfants, joins le frère à la sœur.
Monstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des spectacles si doux,
Mère trop inhumaine, ils sont dignes de vous. (*Iphise l'emmène.*)

SCÈNE VI. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

CLYTEMNESTRE. Que me faut-il entendre!

ÉGISTHE. Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie ;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle et le courage.
ORESTE. C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présents,
D'un important trépas gages intéressants ;
Ce glaive, cet anneau : vous devez les connaître ;
Agamemmon les eut quand il fut votre maître ;
Oreste les portait.
CLYTEMNESTRE. Quoi ! c'est vous que mon fils...
ÉGISTHE. Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous? qui vois-je en vous paraître?
ORESTE. Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs troyens a signalé son bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire
Qui des Grecs triomphants ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours ;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.
ÉGYSTHE. Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.
ORESTE. Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Épidaure.
ÉGISTHE. Mais le roi d'Épidaure avait proscrit ses jours ;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours?
ORESTE. Je chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts secrets, seigneur, m'avaient conduit :
Cet ami le connut ; il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je suis loin de vanter ma victoire et mon zèle,
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi ;
Seigneur... d'Agamemnon la veuve est devant moi...
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense :
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Je sors...
ÉGISTHE. Non, demeurez.
CLYTEMNESTRE. Qu'il s'écarte, seigneur :
Son aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les déités du Styx marchaient à ses côtés.
ÉGISTHE. Qui ! vous?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés !
ORESTE. J'allais, comme la reine, implorer la clémence
De ces mânes sanglants qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.
CLYTEMNESTRE. Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Éloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.
ORESTE. Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste :
On disait que, proscrit errant, et malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.
CLYTEMNESTRE. Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés,

Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE. Qui ! lui, madame? un fils armé contre sa mère!
Ah ! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE. Ah ciel !

ÉGISTHE. Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE. Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE. Oui... j'y sus son dessein.

ÉGISTHE. Eh bien, quel était-il !

ORESTE. De vous percer le sein.

ÉGISTHE. Je connaissais sa rage, et je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Électre autorisée
Semblait tenir encor tout l'État partagé :
C'est d'Électre surtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses.
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE. Qui, moi ? je souffrirais...

ÉGISTHE. Eh! madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?
N'épargnez point Électre, ayant proscrit Oreste.

A Oreste. Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE. J'accepte vos présents ; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance.
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire
Entre l'urne du fils et la tombe du père?
Osons-nous appeler à nos solennités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeste,
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non ; trop d'horreur ici s'obstine à me troubler :
Quand je connais la crainte, Égisthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; et je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, et, s'il se peut, à moi. (*Elle sort*).

ÉGISTHE, *à Oreste.* Demeurez. Attendez que le temps la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme ;
Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, et seul est entendu.
En ces lieux avec nous célébrez la journée
De son couronnement et de mon hyménée.

A sa suite. Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils :
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII. — Oreste, Pylade.

ORESTE. Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.
PYLADE. Dans tous ces entretiens que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, et plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre âme altière,
A l'aspect du tyran, s'élançant tout entière;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.
ORESTE. Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage:
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son âme excitait mon récit?
Je les éprouvais tous; ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraie et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Électre, son tyran, mon sang qui se soulève;
Que de tourments secrets! ô dieu terrible achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur!
Quand pourrai-je servir ma tendresse et ma haine,
Mêler le sang d'Égisthe aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCÈNE VIII. — Oreste, Pylade, Pammène.

ORESTE. Qu'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espérance?
PAMMÈNE. Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.
ORESTE. Comment!
PYLADE. Quoi! pour Oreste aurai-je à craindre encore?
PAMMÈNE. Il arrive à l'instant un courrier d'Épidaure;
Il est avec Égisthe; il glace mes esprits:
Égisthe est informé de la mort de son fils.
PYLADE. Ciel!
ORESTE. Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?
PAMMÈNE. On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis sont encore attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée
Égisthe avec la reine en secret renfermé
Ecoute ce récit qui n'est pas confirmé;
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle,
Qui, pour le sang des rois comme moi plein de zèle,
Gémissant et caché, traîne encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.
ORESTE. De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices,
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pylade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras;
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer:
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMÈNE. Eh bien ! il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir.
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asiles ;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.
PYLADE. Allons : et si les noms d'Oreste et de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton père, et l'aspect de sa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit ne peuvent te défendre ;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis, c'est l'espoir qui me reste ;
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.
ORESTE. Ciel ! ne frappe que moi, mais daigne, en ta pitié,
Protéger son courage et servir l'amitié.

—

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I. — ORESTE, PYLADE.

ORESTE. De Pammène, il est vrai, la sage vigilance,
D'Egisthe pour un temps trompe la défiance ;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur ;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur :
Ce fer est enlevé par des mains sacriléges :
L'asile de la mort n'a plus de priviléges ;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre :
PYLADE. Pammène veille à tout, sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.
ORESTE. Allons... Pylade ; ah ciel ! ah ! trop barbare loi !
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi !
Quoi ! j'abandonne Electre à sa douleur mortelle !
PYLADE. Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, et ne peut te servir ;
Les yeux de tes tyrans sont tout près de s'ouvrir :
Renferme cette amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah ! de quels sentiments te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, et non la consoler.
ORESTE. Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.
PYLADE. Ses pas sont épiés : garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE. Le perfide... Il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance ainsi que sans espoir.
A Pylade. Toi, qui sembles frémir, et qui n'oses me voir,
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare ;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE. Il remplit un devoir par le ciel ordonné.
Il obéit aux dieux : imitez-le, madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas.
Il plonge dans l'abîme, et bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire,
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourments nouveaux ;
Soumettez-vous : c'est tout ce que je puis vous dire.

SCÈNE III. — ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE. Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère!
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et, pressée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée!
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, et mes justes efforts.
Égisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène.
Pour fuir la main d'Électre il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres :
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.
IPHISE. Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain;
Il partageait ici notre douleur amère;
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.
ÉLECTRE. Ma mère en fait autant : les coupables mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels;
Ils passent, sans rougir, du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des dieux on trompe la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Égisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père?
Ma sœur, ah! si jamais Électre vous fut chère,
Avez du moins pitié de mon dernier moment :
Il faut qu'il soit terrible; il faut qu'il soit sanglant.
Allez ; informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis ;
Tranquille, elle a reçu l'assassin de son fils;
On l'a vu partager (et ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah, grands dieux!... ah! je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin ;

Je le veux.

IPHISE. Vos douleurs lui font trop d'injustice ;
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien,
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Électre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire, .
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux :
On se cache de vous; Pammène vous évite,
J'ignore comme vous quel projet il médite :
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE. Un repentir ! qui? moi ! mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux :
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais, plus rempli de malheurs et de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes :
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi,
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreste, Agamemnon, Électre, vous appellent :
Les voici, je les vois, et les vois sans terreur ;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient; ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés de furies.
L'enfer me le désigne, et le livre à mon bras.

SCÈNE V. — ÉLECTRE, *dans le fond;* ORESTE, *d'un autre côté.*

ORESTE. Où suis-je? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfants de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels ?
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.
De quoi suis-je puni? de quoi suis-je coupable?
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper?

ÉLECTRE, *avançant un peu du fond du théâtre*

Qui m'arrête ? et d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.

ORESTE. Quelle voix ici s'est fait entendre?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon ?

ÉLECTRE. Juste ciel ! est-ce à lui de prononcer ce nom?

ORESTE. O malheureuse Électre !

ÉLECTRE. Il me nomme, il soupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juste courroux ? (*Elle avance vers Oreste.*)
Frappons... Meurs, malheureux !

ORESTE, *lui saisissant le bras.* Justes dieux ! est-ce vous,
Chère Électre ?..

ÉLECTRE. Qu'entends-je?

ORESTE. Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ÉLECTRE. J'allais verser ton sang ; j'allais venger mon frère.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger ! et sur qui ?

ÉLECTRE. Son aspect, ses accents,

Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.
Quoi ! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse!

ORESTE. C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE. O vengeance trompeuse !
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé ?

ORESTE. Sœur d'Oreste...

ÉLECTRE. Achevez.

ORESTE. Où me suis-je engagé ?

ÉLECTRE. Ah! ne me trompez plus : parlez; il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre;
Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE. Je ne puis... fuyez-moi.

ÉLECTRE. Qui ! moi vous fuir !

ORESTE. Tremblez.

ÉLECTRE. Pourquoi ?

ORESTE. Je suis... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie.

ÉLECTRE. Ah ! vous me remplissez de terreur et de joie !

ORESTE. Si vous aimez un frère...

ÉLECTRE. Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix;
La nature nous parle et perce ce mystère;
Ne lui résistez pas: oui, vous êtes mon frère ;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse ; hélas !
Cher Oreste, et ta sœur a voulu ton trépas !

ORESTE, *en l'embrassant.*
Le ciel menace en vain, la nature l'emporte!
Un dieu me retenait ; mais Electre est plus forte.

ÉLECTRE. Il t'a rendu ta sœur, et tu crains son courroux !

ORESTE. Ses ordres menaçants me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse ?

ÉLECTRE. Ta faiblesse est vertu : partage mon ivresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel, à t'immoler ?

ORESTE. J'ai trahi mon serment.

ÉLECTRE. Tu l'as dû violer.

ORESTE. C'est le secret des dieux.

ÉLECTRE. C'est moi qui te l'arrache,
Moi, qu'un serment plus saint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE. Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE. Ce sang va s'épurer : viens punir le coupable ;
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCÈNE VI. — ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE. Ah ! venez et joignez tous vos transports aux miens;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE, *à Oreste.* Quoi ! vous avez trahi ce dangereux mystère !
Pouvez-vous...

ORESTE. Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, *à Pylade.* Quoi ! vous lui reprochez de finir ma misère?
Cruel ! par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentiments,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassements?
A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange...

PYLADE. Je voulais le sauver : qu'il vive, et qu'il vous venge.

PAMMÈNE. Princesse, on vous observe en ces lieux détestés;
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés.

Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître : il était secondé,
Tout était prêt, madame, et tout est hasardé.

ÉLECTRE. Mais Egisthe, en effet, ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée.
A Oreste. Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi?
Oui, vous êtes mon maître : Egisthe est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE. Tout vous devient contraire.
Egisthe est alarmé, redoutez son transport ;
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE *à Pammène.* Va, cours, ami fidèle et sage,
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les moments nous sont chers ; il est temps d'éclater.

SCÈNE VII. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

ÉGISTHE. Ministres de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE. Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PYLADE. Egisthe, contre toi qu'avons-nous attenté?
De ce héros, au moins, respecte la jeunesse.

ÉGISTHE. Allez, et secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc! a son aspect vous semblez tous frémir?
Allez, dis-je, et gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

ÉLECTRE. Arrêtez ! Osez-vous bien, barbare...
Arrêtez! le ciel même est de leur sang avare;
Ils sont tous deux sacrés... on les entraîne... ah dieux!

ÉGISTHE. Electre, frémissez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCÈNE VIII. — ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.

ÉLECTRE. Ah ! daignez m'écouter ; et si vous êtes mère,
Si j'ose rappeler vos premiers sentiments,
Pardonnez pour jamais mes vains emportements,
D'une douleur sans borne effet inévitable ;
Hélas ! dans les tourments la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir :
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE. Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ÉLECTRE. Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie :
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Eh bien ! pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez, j'épouserai Plistène;
Parlez, j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever :
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE. Voulez-vous me braver?

Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie?
ÉLECTRE. Quoi donc, le ciel est juste! Egisthe perd un fils?
CLYTEMNESTRE. De joie à ce discours je vois vos sens saisis!
ÉLECTRE. Ah! dans le désespoir où mon âme se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon âme intimidée
Ne voit point d'autre objet; et n'a point d'autre idée.
CLYTEMNESTRE. Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Égisthe était tant alarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste,
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.
ÉLECTRE. Eh bien! s'il était vrai, si le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils...
CLYTEMNESTRE. O moment redouté! que faut-il que je fasse?
ÉLECTRE. Quoi! vous hésiteriez à demander sa grace!
Lui! votre fils! ô ciel!.. quoi, ses périls passés...
Il est mort; c'en est fait, puisque vous balancez.
CLYTEMNESTRE. Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde; il pourra m'en punir...
Son nom seul me prépare un cruel avenir...
N'importe... Je suis mère, il suffit; inhumaine,
J'aime encor mes enfants... tu peux garder ta haine.
ÉLECTRE. Non, madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux:
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et, pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.— ÉLECTRE.

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte;
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers;
Iphise ne vient point; les chemins sont ouverts:
La voici : je frémis.

SCÈNE II. — ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE. Que faut-il que j'espère?
Qu'a-t-on fait? Clytemnestre ose-t-elle être mère?
Ah! si... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?
En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?
Parlez. Désespérez mon âme intimidée;
Achevez mon trépas.
IPHISE. J'espère, mais je crains.
Égisthe a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare; il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentiments d'une âme maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Épouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère

Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Égisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé.
Oreste n'était plus.

ÉLECTRE. O comble de misère!
Je le trahis peut-être en implorant ma mère;
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix et son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE. Il a, dans nos dangers pressants,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis; il excite leur zèle;
Ceux même dont Égisthe est toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colère :
Tant aux cœurs des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

ÉLECTRE. Grands dieux, si j'avais pu dans ces âmes tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes,
Jeter dans leurs esprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportements qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plus tôt le secret de sa vie!
Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté...

SCÈNE III. — ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, GARDES.

ÉGISTHE. Qu'on saisisse Pammène, et qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice;
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter!
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter?
A Clytemnestre. Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils; un père gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE. Croyez-vous...

ÉGISTHE. Oui, j'en crois cette haine juréo
Entre tous les enfants de Thyeste et d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Électre, et les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre âme est surprise.
Oreste vit encore, et j'ai perdu mon fils!
Le détestable Oreste en mes mains est remis;
Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE. Eh bien! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTHE. A vous?

CLYTEMNESTRE. Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides;
A la fatalité du sang des Pélopides.

Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang, sur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence?
Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.
Oui, j'obtiendrai sa grâce, en dussé-je périr.

ÉGISTHE. Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre âme on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite,
L'un des deux est Oreste, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir.
A moi, soldats.

IPHISE. Seigneur, quoi! sa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris et sa prière?
(*Elle se jette à ses pieds.*)
Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux:
Votre audace vous perd.

ÉLECTRE. Où me réduisez-vous?
Quel affront pour Oreste, et quel excès de honte!
Elle me fait horreur... Eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse et l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(*Sans se mettre à genoux.*)
Cruel! si ton courroux peut épargner mon frère,
Je ne puis oublier le meurtre de mon père;
Mais je pourrais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, et peut-être au respect.
Que je demeure esclave, et que mon frère vive.

ÉGISTHE. Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive:
Ma vengeance est entière; au bord de son cercueil,
Je te vois, sans effet, abaisser ton orgueil

CLYTEMNESTRE. Égisthe, c'en est trop: c'est trop braver peut-être
Et la veuve et le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils; et, malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, et prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir!
Va, de tes cruautés je fus assez complice;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide!
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide;
L'autre m'arrache un fils et l'égorge à mes yeux
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, et pesant à moi-même!
Je t'aimai, tu le sais, c'est un de mes forfaits;
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares;
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, et ta grandeur m'est chère;
Mais Oreste est mon fils, arrête, et crains sa mère.

ÉLECTRE. Vous passez mon espoir. Non, madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfants et mon père.

ÉGISTHE. Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfants
Arrêteraient mes coups par des cris menaçants!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse!
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel!... Obéissez, courez :
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCÈNE IV.—EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS. Seigneur!
ÉGISTHE. Parlez. Quel est ce désordre funeste?
Vous vous troublez.
DIMAS. On vient de reconnaître Oreste.
IPHISE. Qui lui?
CLYTEMNESTRE. Mon fils?
ÉLECTRE. Mon frère?
ÉGISTHE. Eh bien, est-il puni?
DIMAS. Il ne l'est pas encor.
ÉGISTHE. Je suis désobéi!
DIMAS. Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon ;
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.
ÉGISTHE. Allons, je vais paraître, et presser leur supplice.
Qui n'ose me venger, sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs; et vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourraient sauver Oreste
Du père de Plistène et du fils de Thyeste?

SCÈNE V. — CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE. Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, partez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.
ÉLECTRE. Au nom de la nature achevez votre ouvrage;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.
CLYTEMNESTRE. Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez; c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours et d'Oreste et d'Egisthe :
Je suis épouse et mère; et je veux à la fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI. — ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE. Ah! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste,
En défendant Oreste, elle ménage Égisthe.
Les cris de la pitié, du sang et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egisthe furieux, et brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense ;
Il condamne, il est maître ; il frappe, il faut périr.
ÉLECTRE. Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre et j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène;
Ces peuples dont Egisthe a soulevé la haine ;
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur ;

Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales!
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur;
Et tout est pour Egisthe, et mon frère est sans vie;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie!

SCÈNE VII. — ÉLECTRE, PYLADE, IPHISE.

ÉLECTRE. En est-ce fait, Pylade?
PYLADE. Oui, tout est accompli,
Tout change; Electre est libre, et le ciel obéi.
ÉLECTRE. Comment?
PYLADE. Oreste règne, et c'est lui qui m'envoie,
IPHISE. Justes dieux!
ÉLECTRE. Je succombe à l'excès de ma joie.
Oreste! est-il possible?
PYLADE. Oreste tout puissant
Va venger sa famille et le sang innocent.
ÉLECTRE. Quel miracle a produit un destin si prospère?
PYLADE. Son courage, son nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egisthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois,
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle : tout s'émeut: l'amitié persuade;
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade :
Des soldats avançaient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper :
Nous sommes entourés d'une foule attendrie;
Le zele s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Egisthe avec les siens d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive et voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême?
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protège, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère :
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.
IPHISE. Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;

Voyons Oreste heureux, et consolons ma mère.

ÉLECTRE. Quel bonheur inouï, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE, *à sa suite.*
Brisez, amis, ces chaînes si cruelles,
Fers, tombez de ses mains ; le sceptre est fait pour elles.
(*On lui ôte ses chaînes*).

SCÈNE VIII. — ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE. Ah ! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur !
Pourquoi ne vient-il pas ?

PAMMÈNE. Ce moment de terreur
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un père attend de sa justice :
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père:
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire ;
Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.
Vous connaissez les lois qu'Argos tient de ses dieux ;
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE. Mais que fait Clytemnestre en ces moments d'horreur?
Voyons-la.

PAMMÈNE. Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie ;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ÉLECTRE. Elle défend Égisthe... elle de qui le bras
A sur Agamemnon... Dieux, ne le souffrez pas !

PAMMÈNE. On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, et de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la Mort.

IPHISE. Jour terrible et sanglant, soyez un jour de grace ;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah ! ma sœur ! ah, Pylade ! entendez-vous ces cris ?

ÉLECTRE. C'est ma mère !

PAMMÈNE. Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.* Arrête !

IPHISE. Ciel !

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.* Mon fils.

ÉLECTRE. Il frappe Égisthe. Achève, et sois inexorable ;
Venge-nous, venge-la ; tranche un nœud si coupable :
Immole entre ses bras cet infâme assassin ;
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE. Mon fils !... j'expire de ta main.

PYLADE. O destinée !

IPHISE. O crime !

ÉLECTRE. Ah ! trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère !
Jour à jamais affreux !

SCÈNE IX. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ORESTE.

ORESTE. O terre, entr'ouvre-toi !
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi !
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

ÉLECTRE. Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE. Elle a voulu sauver...

Et les frappant tous deux... Je ne puis achever.
ÉLECTRE. Quoi! de la main d'un fils! quoi! par ce coup funeste,
Vous...
ORESTE. Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste;
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups :
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, états, parents, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable,
Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,
A des dieux, moins cruels, moins barbares que vous.
ÉLECTRE. Demeurez : conjurez leur justice et leur haine.
PYLADE. Je te suivrai partout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux!

FIN D'ORESTE.

L'ORPHELIN DE LA CHINE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois, le 20 auguste 1755.

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.
OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }
ZAMTI, mandarin lettré.
IDAME, femme de Zamti.
ASSELI, attachée à Idamé.
ETAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ. Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?
ASSÉLI. Eh! qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune
Les tristes sentiments de sa propre infortune?

Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ. O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI. On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà, dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ. Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet État la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages.
C'est lui qui, sur les siens brignant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI. Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
Quoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parents surpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivants,
Dont le nom seul impose au reste des vivants !

IDAMÉ. C'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
Sa future grandeur, brillaient sur son visage ;
Tout semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait ; et mon cœur s'en applaudit peut-être :
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'État, qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
Une religion de tout temps épurée,

De cent siècles de gloire une suite avérée :
Tout nous interdisait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage :
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.
J'ai refusé sa main ; je suis épouse et mère.
Il ne pardonne pas : il se vit outrager ;
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Étrange destinée, et revers incroyable !
Est-il possible, ô dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSÉLI. Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommé,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ. Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères.
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire ;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée :
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Être suprême et la religion !
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCÈNE II. — IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ. Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous vu ?

ZAMTI. Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble ; il n'est plus, cet empire :
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde ;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit :
La sagesse n'est rien ; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par ces fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourants,
Portant partout le glaive et les feux dévorants.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.

De leurs nombreux enfants ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Étaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse et des pleurs pour défense;
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, et leur mourante mère.

IDAMÉ. C'est donc là leur destin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI. Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée
Du conquérant tartare et du peuple ignorée:
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils. »
Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants:
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ. Seigneur, il serait temps encor de le sauver;
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever:
Ne désespérons point, et préparons leur fuite;
De notre prompt départ qu'Étan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages;
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Éloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI. Hélas! le fils des rois n'a pas même un asile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III. — ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI. Étan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ. Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN. Vous êtes observés; la fuite est impossible;
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence

Obéit à leurs voix dans cette ville immense ;
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI. Il n'est donc plus!

IDAMÉ. O cieux!

ÉTAN. De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouse, ses fils sanglants et déchirés...
O famille de dieux sur la terre adorés !
Que vous dirai-je? hélas ! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage ;
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor.
On prétend que ce roi des fiers enfants du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenants oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts :
Ils habitent des champs, des tentes et des chars :
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense ;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si longtemps admira l'univers.

IDAMÉ. Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance ;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

ZAMTI. Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'orphelin signaler son pouvoir :
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ. O ciel, prends ma défense.

SCÈNE IV. — ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR. Esclaves, écoutez : que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains ;
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez qu'on obéisse.

SCÈNE V. — ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ. Où sommes-nous réduits? O monstres! ô terreur!
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'âme intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie?
ZAMTI. J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.
IDAMÉ. De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.
ZAMTI. Ah ciel! Eh quoi! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?
IDAMÉ. Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes,
Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons, et, lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.
ZAMTI. Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle;
Le brave la défie et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.
IDAMÉ. Quels sont en me parlant vos sentiments secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent;
Mon cœur répond au vôtre; ils sent tous vos tourments.
Mais que résolvez-vous?
ZAMTI. De garder mes serments.
Auprès de cet enfant allez, daignez m'attendre.
IDAMÉ. Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCÈNE VI. — ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN. Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'État, que sa mort peut sauver:
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.
ZAMTI. Oui.... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?
ÉTAN. Dans nos communs malheurs il est mon seul appui;
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.
ZAMTI. Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.
ÉTAN. Je le jure; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.
ZAMTI. Allons, il ne m'est plus permis de reculer.
ÉTAN. De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.

Hélas ! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles !
ZAMTI. On a porté l'arrêt ! rien ne peut le changer !
ÉTAN. On presse ; et cet enfant, qui vous est étranger,....
ZAMTI. Etranger ! lui, mon roi !
ÉTAN. Notre roi fut son père ;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire ?
ZAMTI. On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :
Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs ;
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.
ÉTAN. Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?
ZAMTI. J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.
ÉTAN. Vous, seigneur ?
ZAMTI. O nature ! ô devoir tyrannique !
ÉTAN. Eh bien ?
ZAMTI. Dans son berceau saisis mon fils unique.
ÉTAN. Votre fils !
ZAMTI. Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils.... que son sang.... je ne puis achever.
ÉTAN. Ah ! que m'ordonnez-vous ?
ZAMTI. Respecte ma tendresse ;
Respecte mon malheur, et surtout ma faiblesse :
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.
ÉTAN. Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?
J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié....
ZAMTI. C'en est trop, je le veux.
Je suis père ; et ce cœur qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire :
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.
ETAN. Il faut obéir.
ZAMTI. Laisse-moi, par pitié.

SCÈNE VII. — ZAMTI.

J'ai fait taire le sang ! Ah, trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel ! impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter la nature,
Que peut-il par lui-même ? achève, soutiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMTI. Étan auprès de moi tarde trop à se rendre :

Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice,
Je n'en eus pas la force : en ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCÈNE II. — ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI. Viens, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.
ÉTAN. Votre malheureux fils...
ZAMTI. Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi ;
Est-il en sûreté ?
ÉTAN. Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés.
Présent fatal peut-être !
ZAMTI. Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles !
O mes rois ! pardonnez mes larmes paternelles.
ÉTAN. Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?
ZAMTI. Où porter ma douleur et ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !
ÉTAN. On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.
ZAMTI. Ah ! du moins, cher Étan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté !
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... ciel ! elle-même approche de ces lieux,
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III. — ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ. Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !
ZAMTI. Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.
IDAMÉ. Que j'immole mon fils !
ZAMTI. Telle est notre misère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.
IDAMÉ. Quoi ! sur toi la nature a si peu de pouvoir !
ZAMTI. Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir ;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.
IDAMÉ. Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,

J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée;
Je cessais d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs,
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI. Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ. Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi,

ZAMTI. Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie!
O ma chère Idamé! ces moments seront courts :
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande :
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblants, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles;
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ. Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi du moins.

ZAMTI. Hélas! il faut qu'il meure.

IDAMÉ. Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir;
Crains sa mère.

ZAMTI. Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.

Rendez vains mes serments, sacrifiez nos lois ;
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ. De mes rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre ;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre ;
Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.
Ne me fait point haïr le sang des souverains :
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide,
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide ;
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours ;
Je prends pitié de lui ; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné ! cher et cruel époux !
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI. Ah ! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas ! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ Je suis faible, pardonne : une femme doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien ;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI. Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV. — ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR. Quoi ! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux ;
Allez : votre empereur en ces lieux va paraître ;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI. Je suis prêt d'obéir ;
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ. Je ne le puis souffrir ;
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR. Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur ; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V. — GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS. On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête :
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix :
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels et des rébellions

Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte : il vit ; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois ; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps ;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage :
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris ;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(*A un de ses suivants.*)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCÈNE VI. — GENGIS, OCTAR.

GENGIS. Eh bien ! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger :
On dédaignait un Scythe ; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage ;
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.
OCTAR. Quoi ! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !
GENGIS. Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne :
La gloire le promet ; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi ;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.
OCTAR. Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.
GENGIS. Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette âme égarée
Fit une impression que j'avais ignorée.

Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens;
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages :
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux ;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux;
Ses paroles, ses traits, respiraient l'air de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon âme tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée;
Je bannis sans regret cette lâche pensée :
Une femme sur moi n'aura point de pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir:
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR. Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS. Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCÈNE VII. — GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN. La victime, seigneur, allait être égorgée ;
Une garde autour d'elle était déjà rangée;
Mais un évènement que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas :
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés :
Arrêtez! c'est mon fils que vous assassinez!
C'est mon fils ! on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs :
Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste :
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
Frappez : voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Longtemps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils :
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS. Je saurai démêler un pareil artifice ;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR. Cette femme ne peut tromper votre prudence :
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance ;
Aux enfants de son maître on s'attache aisément ;

Le danger, le malheur ajoute au sentiment
Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS. Quelle est donc cette femme?

OCTAR. On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable : ils sont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines :
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS. Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers surtout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise:
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

—

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I. — GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS. A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN. Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourments, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité ;
Il semble sur son front porter la vérité :
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes;
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris :
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter :
« Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;
« Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :
« Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux ;
« Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux? »
C'est ainsi qu'elle parle ; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daigneriez l'admettre.

GENGIS. De ce mystère enfin je dois être éclairci.
Oui, qu'elle vienne : (*à sa suite*) allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes.
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès longtemps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort ;

Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.
OSMAN. Voilà cette captive à vos pieds amenée.
GENGIS. Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel ! ô destinée !
Ne me trompé-je point ? est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idamé ! c'est elle ! et mes sens...

SCÈNE II. — GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAMÉ. Ah ! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.
GENGIS. Rasurez-vous ; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie :
Le repos de l'État me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré ;
Je le prends sous ma garde.
IDAMÉ. A peine je respire.
GENGIS. Mais de la vérité, madame, il faut m'instruire :
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?
IDAMÉ. Ah ! des infortunés épargnez la misère.
GENGIS. Vous savez si je dois haïr ce téméraire.
IDAMÉ. Vous, seigneur !
GENGIS. J'en dis trop, et plus que je ne veux.
IDAMÉ. Ah ! rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux ;
Vous me l'avez promis ; sa grâce est prononcée.
GENGIS. Sa grâce est dans vos mains ; ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili,
En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande ;
Vous êtes dès longtemps instruite à m'outrager :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !.. ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, Madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.
IDAMÉ. Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.
GENGIS. Qui !.. lui ? mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?
IDAMÉ. Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.
GENGIS. J'entends ; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III. — GENGIS, OCTAR, OSMAN, *d'un côté ;* IDAMÉ, ZAMTI, *de l'autre*, GARDES.

GENGIS. Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?

As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?
ZAMTI. J'ai rempli mon devoir, c'en est fait; oui, seigneur.
GENGIS. Tu sais si je punis la fraude et l'insolence :
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture, il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
A ses gardes. Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.
ZAMTI. Malheureux père!
IDAMÉ. Arrêtez, inhumains!
Ah! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse?
GENGIS. Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.
IDAMÉ. Eh bien! mon fils l'emporte : et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire;
Dans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité :
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux;
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère;
Je devais l'imiter : mais enfin je suis mère;
Mon âme est au-dessous d'un si cruel effort;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu :
L'un n'attend son salut que de son innocence;
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse :
Mon sort suivra le tien; je meurs, si tu péris;

Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.
ZAMTI. Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre ;
Ses jours sont assurés.
GENGIS. Traître, ils ne le sont pas :
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.
ZAMTI. Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes,
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi :
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi ;
Si j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle;
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler,
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?
GENGIS. Qu'on l'ôte de mes yeux.
IDAMÉ. Ah! daignez...
GENGIS. Qu'on l'entraîne.
IDAMÉ. Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux?
Quoi! votre âme jamais ne peut être amollie?
GENGIS. Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?
IDAMÉ. Ah! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.
GENGIS. Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV. — GENGIS, OCTAR.

GENGIS. D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar ; je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.
OCTAR. Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :
C'est un torrent qui passe en son cours homicide;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité ;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie!
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.
GENGIS. Quoi ! c'est cette Idamé? quoi! c'est là cette esclave?
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave?
OCTAR. Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.

Cet amour, dites-vous, qui vous touche pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle;
Ses imprudents refus, la colère, et le temps,
En ont éteint dans vous les restes languis-ants;
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS. Il en sera puni ; je le dois, je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

OCTAR. Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout puissant, et n'êtes point vengé.

GENGIS. Juste ciel ! à ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit et mes soupirs honteux !
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux.
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime !
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? est-ce moi qui soupire?
Qu'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR. Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science :
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère,
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus?

GENGIS. Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Encore il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne :
J'en étais indigné ; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie : elle arrive; elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V. — GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS. Eh bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?
OSMAN. Elle est prête à périr auprès de son époux

Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable :
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras ;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice,
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS. Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?
Ah ! rassurez son âme, et faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez ; volez.

SCÈNE VI. — GENGIS, OCTAR.

OCTAR. Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS. Aucun.

OCTAR. Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS. Qu'on attende.

OCTAR. On pourrait...

GENGIS. Il ne peut m'échapper.

OCTAR. Peut-être elle vous trompe.

GENGIS. Elle ne peut tromper.

OCTAR. Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS. Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi :
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR. Lui?

GENGIS. Sans doute ; oui, lui-même.

OCTAR. Et quel est votre espoir?

GENGIS. De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle :
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I. — GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS. Ainsi la liberté, le repos, et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi, d'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance :
Je cherchais Idamé ; je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
A sa suite. Allez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
Il reste seul. Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés,
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire :
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité !

SCÈNE II. — GENGIS, OCTAR.

GENGIS. Eh bien ! vous avez vu ce mandarin farouche ?
OCTAR. Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler ;
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle ;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.
GENGIS. Non, je ne reviens point encor de ma surprise :
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentiments, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas ?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure ;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers :
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage ;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire :
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus,
Et, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.
OCTAR. Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des arts enfants de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort :
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent :
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent ;
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'État.
Excusez un Tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.
GENGIS. Que l'on cherche Idamé.
OCTAR. Vous voulez....

GENGIS. Obéis.
De ton zèle hardi réprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III. — GENGIS.

A mon sort à la fin je ne puis résister;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon âme oppressée?
Tant d'États subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté:
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages;
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour:
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite:
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV. — GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ. Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! seigneur, épargnez une femme, une mère:
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?
GENGIS. Cessez à vos frayeurs de vous abandonner:
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner;
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux;
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dûreté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'État et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre:
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds:
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée:
Vous la devez, madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre:
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;

Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ. A tant de changements tour-à-tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée :
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits ;
Et, quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future ;
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main :
Elle était pure alors, et me fut présentée :
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS. Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez ?
Vous ?

IDAMÉ. J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir :
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments ; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS. Quoi! vous m'auriez aimé !

IDAMÉ. C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même :
Mon époux m'est sacré ; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté :
Je remplis mon devoir, et je me rends justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés.
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS. Il sait mes sentiments, madame ; il faut les suivre :
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ. Il en est incapable ; et si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son âme vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse ;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS. Ce que je viens d'entendre, ô dieux! est-il croyable?
Quoi ! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable :
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort,

IDAMÉ. Il eut une vertu, seigneur, que je révère :
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère ;
Et, si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.
GENGIS. Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage !
J'adore avec dépit cet excès de courage ;
Je vous aime encor plus quand vous me résistez ;
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.
IDAMÉ. Je sais qu'ici tout tremble ou périt par vos coups :
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.
GENGIS. Les lois ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés),
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires,
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V. — IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ. Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie !
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.
ASSÉLI. Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même ;
Ce pouvoir, qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux
Longtemps accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point puisque vous savez plaire
IDAMÉ. Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.
ASSÉLI. Vous seule adouciriez le destin des vaincus :
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre ;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
A son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ. Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCÈNE VI. — ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ. Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?
ZAMTI. On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.
IDAMÉ. On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin?
ZAMTI. Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître.
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers;
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.
IDAMÉ. Ordonne; que veux-tu? que faut-il?
ZAMTI. M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous :
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'Etat qui faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encore plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare;
Éteins sur mon tombeau les foudres du barbare
Je commence à sentir la mort avec horreur.
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur
Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux;
Règne; que ton roi vive, et que ton époux meure :
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux.....
IDAMÉ. Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère?
Tu l'abuses, cruel; et ta vertu sévère
A commis contre moi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime?
Crois-moi; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau,

Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance,
Dans ces remparts fumants, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés.
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couvert de gloire.
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI. Tu l'inspires, grand dieu ! que ton bras la soutienne !
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne ;
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

—

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I. — IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI. Quoi ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez-vous ? hélas !

IDAMÉ. J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats :
Mais Gengis a marché ; la mort suivait ses pas ;
Et des enfants du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée ;
C'en est fait.

ASSÉLI. Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ. L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître :
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur et l'épouvante ;
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au devant d'eux ;
Tout en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux ;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance ; et changeait de pensée ;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats

Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.
ASSALI, Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux, qu'il déteste ;
L'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout est pardonné,
IDAMÉ. Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs ?
ASSÉLI. Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.
IDAMÉ. Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.
ASSÉLI. Ah ! que résolvez-vous ?
IDAMÉ. Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.
ASSÉLI. Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous ?
IDAMÉ. Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère :
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend ;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?

SCÈNE II. — IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR. Idamé, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
A sa suite. Veillez sur ces enfants; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
A Asséli. Éloignez-vous.
IDAMÉ. Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine:
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?
OCTAR. Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissent désarmer la rigueur de leurs lois.

D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes;
Nous ne connaissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur,
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCÈNE III.

IDAMÉ. Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV. — GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS. Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.
IDAMÉ. Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Éteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle;
Finissez ses tourments.
GENGIS. Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas :
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle :
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné;
Il a péri pour vous : votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre;
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre,
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre,
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, et dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas

D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas ;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais :
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée
Pardonnez : je menace encore en soupirant ;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire ;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire :
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ. L'un et l'autre aujourd'hui seraient trop condamnable ;
Votre haine est injuste et votre amour coupable ;
Cet amour est indigne et de vous et de moi :
Vous me devez justice ; et, si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez,
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS. Eh bien ! vous le voulez ; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez ; et déjà je la retiens à peine :
Je ne vous connais plus ; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ. Barbare !

GENGIS. Je le suis ; j'allais cesser de l'être :
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ. Eh bien ! je tombe aux pieds de ce maître sévère :
Le ciel l'a fait mon roi ; seigneur, je le révère :
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS. Inhumaine ! est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous je suis prêt encor à vous entendre,
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ. Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS. Vous !

IDAMÉ. Écoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière :
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS. Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son âme enfin rendue,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! Sa grâce est encor accordée :
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort,
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort :
Oui ; j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte !

Faut-il encor aimer ? est-ce là mon destin ? (*Il sort.*)

IDAMÉ. Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.— ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ. O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux,
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI. Je le sais.

IDAMÉ. C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI. Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai consolé.

IDAMÉ. Que deviendra mon fils !
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI. Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ. La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI. Sans doute; et j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé longtemps.

IDAMÉ. Eh bien ! écoute-moi :
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblants sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort :
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI. Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes,
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*
Tiens, sois libre avant moi; frappe et délivre-nous.

ZAMTI. Ciel !

IDAMÉ. Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidèle;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle;
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI. Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère,

Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi ; tu le dois : tu balances!

ZAMTI. Je ne puis.

IDAMÉ. Je le veux.

ZAMTI. Je frémis.

IDAMÉ. Tu m'offenses.

Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI. Eh bien ! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je...

SCÈNE VI. — GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.*

Arrêtez.

Arrêtez, malheureux! O ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ. Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI. Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS. Oui. Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adress
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'États, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti ; tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ. Que prétends-tu nous dire !

ZAMTI. Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAMÉ. D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS. Il va l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu :
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili : je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même ;
Je l'apprends : je vous dois cette gloire suprême :
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils je tiendrai lieu de père :
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
A Zamti. Soyez ici des lois l'interprète suprême ;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même.
Enseignez la raison, la justice et les mœurs ;
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse règne, et préside au courage ;

Triomphez de la force, elle vous doit hommage
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ. Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI. Etes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ. Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS. Vos vertus.

FIN DE L'ORPHELIN DE LA CHINE.

TANCRÈDE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Représentée pour la première fois, le 3 septembre 1760.

PERSONNAGES.

ARGIRE, TANCRÈDE, ORBASSAN, LOREDAN, CATANE, } chevaliers.

ALDAMON, soldat.
AMENAÏDE, fille d'Argire.
FANIE, suivante d'Amenaïde.
PLUSIEURS CHEVALIERS, assistant au conseil.
ÉCUYERS, SOLDATS, PEUPLE.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des gentilshommes normands commencèrent à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme et Agrigente.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.—ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE. Illustres chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un État triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop longtemps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans;
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrasins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;

Et de tout Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon (1) dans Rome, armé d'un saint courage,
Nous ont assez appris comme on peut la dompter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'État répandait le sang de ses enfants.
Étouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'État puisse renaître;
Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN. Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop longtemps entre nos deux maisons :
L'État en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'État, vous et votre famille;
Et, du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux :
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (2) vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
D'abord modeste et simple, il voulut nous servir;
Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
Sa race accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.

---

(1) Par le grand Léon, M. de Voltaire entend Léon IV, et non le pape Léon I, connu dans les cloîtres sous le nom de saint Léon, de Léon-le-Grand. Ce saint Léon est le premier pape qui ait approuvé le supplice des hérétiques. Il dit dans ses lettres que le tyran Maxime, en punissant de mort Priscillien, a rendu un grand service à l'église; et il poursuivit avec violence ce qui restait de priscillianistes en Espagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence; qu'en conséquence il se coupa la main. Mais la vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la messe. C'est depuis ce temps qu'on baise les pieds du pape, attendu que, le pied étant enveloppé dans une pantoufle, le saint-père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent bien que ce n'est pas à ce pape que M. de Voltaire a pu donner le nom de Grand. D'ailleurs, saint Léon vivait plusieurs siècles avant l'époque où la tragédie de Tancrède est placée.

(2) Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile, du temps de Charles-le-Chauve.

Nous l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
Nous voyons ses enfants bannis de nos rivages.
Tancrède (1), un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloignés dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance ;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux ;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout Français est à craindre : on voit même en nos jours
Trois simples écuyers (2), sans bien et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie (3)
Aux champs (4) apuliens se faire une patrie ;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs et fonder des États.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie ;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité :
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN. Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables
Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans !
Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits !
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire
Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisants (5) que l'Arabe cultive !
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre ;
Et j'approuve surtout cette sévérité
Vengeresse des lois et de la liberté.

---

(1) Ce n'est pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelques temps après.

(2) Les premiers normands qui passèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric et Ripostel.

(3) La Normandie.

(4) Le pays de Naples.

(5) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident; et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître (1) :
Il en fut parmi nous ; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité ;
Au salut de l'État que toute pitié cède ;
Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un sang parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste et sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret attachés ;
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE. Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance ;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance ;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
Plus de retour pour lui ; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'État, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui ;
Tel est mon sentiment.

ARGIRE. Je vois en lui mon gendre
Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin :
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN. Blâmez-vous le sénat ?

ARGIRE. Non ; je hais la rigueur ;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN. Ces biens sont à l'État, l'État seul doit les prendre
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE. N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre (2) ;
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis soyons prêts... ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander :
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage ;
Je serai près de vous ; j'aurai cet avantage ;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN. Nous combattrons sous vous, Seigneur, nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,

---

(1) Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

(2) Il était très commun de marier des chrétiennes à des musulmans ; et Abdalise, le fils de Musa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi Rodrigue. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II. — ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE. Eh bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentiments sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN. Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'État, Argire ; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie ;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous hait ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
Ce cœur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'État, votre intérêt, le mien ;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien ;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE. J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN. Vous-même pardonnez à mon humeur austère :
Élevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines :
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang;
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE. Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.— ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAÏDE.

ARGIRE. Le bien de cet État, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaissez son nom, son rang, sa renommée
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée :
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis...

AMÉNAÏDE (*A part.*) De Tancrède.

ARGIRE. A mes yeux sont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN. Elle m'honore assez, seigneur ; et sa présence,
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance !
AMÉNAÏDE. Mon père, en tous les temps je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage ;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage ;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.
ORBASSAN. Vous le devez, madame ; et, loin de m'opposer
A de tels sentiments, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête :
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
La victoire en rend digne ; et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.— ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE. Vous semblez interdite ; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure :
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.
AMÉNAÏDE. Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile ;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ces tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé longtemps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée ;
Un malheur inouï m'en avait exilée ;
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime ;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.

Je suis enfin la vôtre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE. Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui

AMÉNAÏDE. Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune:
Je voudrais qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGINE. Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère:
Elle abusa longtemps de son autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE. Seigneur, ou je m'abuse
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGINE. Nous rendons tous justice à son cœur indompté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie:
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE. Pour jamais! lui? Tancrède?

ARGINE. Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE. Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse et le vainqueur du Mauro
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGINE. C'est trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'État;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat:
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentiments; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse:
La vôtre doit couler sous les lois du devoir;
Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE. Ah, seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentiments, ma vie;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie:
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change; et ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE. Comment? que dites-vous?

AMÉNAÏDE. Cette témérité
Vous offense peut-être, et vous semble une injure,
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatte
Dans votre république a moins de liberté :
A Byzance on le sert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, et défend le murmure.
Les Musulmans altiers, trop longtemps vos vainqueurs;
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE. Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d elles
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime :
La parole est donnée ; y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant! détournez ces funestes présages;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens!

SCÈNE V. — AMÉNAÏDE.

Tancrède, cher amant! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais...

SCÈNE VI. — AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE. Viens, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux.

FANIE. Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous
J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent :
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et, puisque dans Byzance,
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter :
Votre âme est trop constante.

AMÉNAÏDE. Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Ecoute : dans ces murs Tancrède est regretté ;
Le peuple le chérit.

FANIE. Banni dans son enfance,
De son père oublié les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE Il est aussi plus juste.

FANIE. Mais il est asservi : nos amis sont cachés :
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout puissant.
AMÉNAÏDE. Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.
FANIE. S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore ;
Mais il est loin de vous.
AMÉNAÏDE. Juste ciel, je t'implore !
A Fanie. Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin :
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue
Il est temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue
Tancrède est dans Messine.
FANIE. Est-il vrai ? justes cieux,
Et cet indigne nymen est formé sous ses yeux !
AMÉNAÏDE. Il ne le sera pas... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maître,
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oser :
Le joug est trop honteux ; ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse.
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité :
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon sexe inspire le courage :
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AMÉNAÏDE. Où porté-je mes pas ?... d'où vient que je frissonne.
Moi, des remords ?... qui, moi ? le crime seul les donne...
Ma cause est juste... O cieux ! protégez mes desseins !
(*A Fanie qui rentre.*)
Allons, rassurons-nous... Suis-je en tout obéie ?
FANIE. Votre esclave est partie ; la lettre est dans ses mains.
AMÉNAÏDE. Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois, et dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins.
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile ;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire,
Tant la nature unit les malheureux mortels.
FANIE. Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.

Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE. Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE. Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMÉNAÏDE. Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître,
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE. Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE. Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments;
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.
Hélas! nous regrettions cette île si funeste
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et respecte son âge;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne :
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la signe!
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable et la plus impie,
Et celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE. Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE. Je ne crains plus.

FANIE. On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même est aujourd'hui porté :
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE. Je le sais, mon esprit en fut épouvanté :
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE. Une loi de rigueur

Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE. Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ces braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Des soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers :
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes,
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux :
Trop de prévention peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis dissipent ma colère.

SCENE II.—AMÉNAÏDE, FANIE, *sur le devant*, ARGIRE, LES CHEVALIERS, *au fond*

ARGIRE. Chevaliers, je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
A sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.
Retirez-vous... sortez.

AMÉNAÏDE. Qu'entends-je? vous, mon père!

ARGIRE. Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, *faisant un pas, appuyée sur Fanie.*
Je suis perdue!

ARGIRE. Arrête! ah! trop chère victime!
Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE, *pleurant.* Nos malheurs...

ARGIRE. Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE. Je n'en ai point commis.

ARGIRE. Quoi! tu démens ton seing?

AMÉNAÏDE. Non.

ARGIRE. Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille!... il est donc vrai?... tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop longtemps... Qu'as-tu fait?

AMÉNAÏDE. Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE. Ah! c'en est trop, cruelle;
Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
Laisse-moi, malheureuse; ôte-toi de ces lieux :
Va, sors... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE, *sort presqu'évanouie entre les bras de Fanie.*
Je me meurs.

SCÈNE. III. — ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE. Mes amis, dans une telle injure...
Après son aveu même... après ce crime affreux...
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...

Je dois tout à l'État... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux,
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas... c'est un barbare effort :
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN. Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir :
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'État était perdu. Nos dangers, nos serments,
Ne souffrent point de nous de vains ménagements :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'État parle, il suffit.

ARGIRE. Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.
Mais elle était ma fille... et voilà son époux...
Je cède à ma douleur... je m'abandonne à vous...
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*Il sort.*)

SCÈNE IV. — LES CHEVALIERS.

CATANE. Déjà de la saisir l'ordre est donné par nous
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
A *Orbassan*. Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau, Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN. Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime :
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime,
On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connaît ses desseins, son amour téméraire
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
Régnez dans nos Etats : ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE. Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.

Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN. Il me consterne, au moins... et coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise.... On approche.... C'est elle
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V. — LES CHEVALIERS, *sur le devant;* AMÉNAÏDE *au fond, entourée de gardes.*

AMÉNAÏDE. O céleste puissance,
Ne m'abandonne point dans ces moments affreux.
Grand Dieu! vous connaissez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaissez mon cœur; est-il donc si coupable?

CATANE. Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN. Oui, je le veux.

CATANE. Sortons. Parlez-lui; mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur, sont outragés :
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN. Je le sais comme vous : un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI. — AMÉNAÏDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE. Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers moments venez-vous insulter?

ORBASSAN. Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne; il est trop inouï :
Et pour vous, pour l'État, et surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux;
Ce titre me suffit; je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats,
Le jugement de Dieu (1) dépend de notre bras :
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMÉNAÏDE. Vous?

ORBASSAN. Moi seul; et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise),
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre âme surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si notre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tout deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre

(1) On sait assez qu'on appelait ces combats *le Jugement de Dieu.*

(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des serments solennels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contraint
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels :
A ma franchise altière il faut parler sans feinte
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé.
Je puis mourir pour vous ; mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE. Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon âme éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance ;
Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi ; sachez que mon cœur vous offense ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
Mon âme envers la vôtre est assez criminelle ;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle....
Je ne peux vous aimer ; je ne peux, à ce prix,
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort....
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père ;
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper ; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé ; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN. Je me borne, madame, à venger mon pays.
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense :
Mais, quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII. — AMÉNAÏDE, SOLDATS, *dans l'enfoncement.*

AMÉNAÏDE. J'ai donc dicté l'arrêt .. et je me sacrifie !
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je suis donc condamnée... Oui, je le suis pour toi ;
Allons.. je l'ai voulu .. mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infâmie !
O mort ! affreuse mort ! puis-je vous soutenir ?
Tourments, trépas honteux... tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède ;
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi ! je meurs en coupable !.. un père, une patrie !
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie !

Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!
(A Fanie qui entre.)
Quels moments pour Tancrède! O ma chère Fanie!
(Fanie lui baisse la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE. Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE. Ah!.. je vois s'avancer ces monstres odieux...
(Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)
Porte un jour au héros à qui j'étais unie
Mes derniers sentiments, et mes derniers adieux,
Fanie... il apprendra si je mourus fidèle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux;
Je ne meurs que pour lui... ma mort est moins cruelle.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I. — TANCRÈDE, *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc.;* ALDAMON

TANCRÈDE. A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère!
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON. Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCRÈDE. Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON. Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu!
C'est là mon seul mérite. Élevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois...

TANCRÈDE. Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni!
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON. Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit : plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple, et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE. Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
A ses écuyers. Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte;
Que mes armes sans fastes, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs.

Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.)
Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance,
Les mots en sont sacrés; c'est *l'amour et l'honneur*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
A Aldamon. Quel est leur chef, ami?

ALDAMON. Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, *à part.* Père d'Aménaïde!..

ALDAMON. On le vit trop longtemps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité :
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affaiblit, Orbassan lui succède.

TANCRÈDE. Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON. Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE. Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, et parais devant elle;
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON. Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCÈNE II. — TANCRÈDE, SES ÉCUYERS, *au fond.*

TANCRÈDE. Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur.
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin du camp des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,

Après Aménaïde est si chère à mon cœur !
J'arrive : un autre ici l'obtiendrait de son père !
Et sa fille à ce point aurait pu me trahir !
Quel est cet Orbassan ? quel est ce téméraire ?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir ?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance ;
Qui des plus grands héros serait la récompense
Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour.
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidèle.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

SCENE III. — TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE. Ah ! trop heureux ami, tu sors de sa présence :
Tu vois tous mes transports ; allons, conduits mes pas.
ALDAMON. Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.
TANCRÈDE. Que me dis-tu ? les pleurs inondent ton visage !
ALDAMON. Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage ;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer tout obscur que je suis.
TANCRÈDE. Comment ?
ALDAMON. Portez ailleurs ce courage sublime :
La gloire vous attend aux tentes des Césars ;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts :
Fuyez ; vous n'y verriez que la honte et le crime.
TANCRÈDE. De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur ?
Qu'as-tu vu ? que t'a dit, que fait Aménaïde ?
ALDAMON. J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, seigneur.
TANCRÈDE. Ciel ! Orbassan l'emporte ! Orbassan ! la perfide !
L'ennemi de son père, et mon persécuteur !
ALDAMON. Son père a ce matin signé cet hyménée ;
Et la pompe fatale en était ordonnée...
TANCRÈDE. Et je serais témoin de cet excès d'horreur.
ALDAMON. Votre dépouille ici leur fut abandonnée ;
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.
TANCRÈDE. Le lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros mépriso.
Aménaïde, ô ciel ! en ses mains est remise ?
Elle est à lui ?
ALDAMON. Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.
TANCRÈDE. Achève donc, cruel, de m'arracher la vie
Achève... parle... hélas !
ALDAMON. Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jeunes jours glorieux ;
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu qu'elle est sa perfidie :
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux.
L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.
TANCRÈDE. Pour qui ?
ALDAMON. Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.
TANCRÈDE. O ciel ! ô trop funeste nom !
Solamir !... Dans Byzance il soupira pour elle :

Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur;
Tant d'horreur n'entre point dans une âme si belle;
Elle en est incapable.

ALDAMON. A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE. Écoute : je connais l'envie et l'imposture :
Eh! quel cœur généreux échappe à leur injure;
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'États en États ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut longtemps accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse;
Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON. Ah! seigneur, arrêtez : il faut donc tout vous dire :
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE. Qu'entends-je?

ALDAMON. Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, aux plus affreux supplice.

TANCRÈDE. Aménaïde!

ALDAMON. Hélas! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse; on ose en murmurer,
On pleure; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE. Aménaïde! ô cieux!... crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON. Le peuple au tribunal précipite ses pas :
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Étrange empressement de voir des misérables!
On hâte en gémissant ces moments formidables.
Ces portiques, en ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Éloignez-vous, venez.

TANCRÈDE. Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON. C'est Argire, seigneur, c'est le malheureux père...

TANCRÈDE. Retire-toi.... surtout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.—ARGIRE, *dans un des côtés de la scène;* TANCRÈDE, *sur le devant;* ALDAMON, *loin de lui, dans l'enfoncement.*

ARGIRE. O ciel! avance mon trépas.
O mort! vient me frapper; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE. Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.

Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... Pardonnez.... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

ARGIRE. Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE. Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux, et frémissant de vous interroger;
Malheureux comme vous.... Ah! par pitié.... de grace,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai?... votre fille!... est-il possible?

ARGIRE. Hélas!
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE. Elle coupable?

ARGIRE, *avec des soupirs et des pleurs*. Elle est, la honte de son père.

TANCRÈDE. Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
Elle est coupable! ô jour! ô détestables bords!
Jour à jamais affreux!

ARGIRE. Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords,
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre :
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
Et, malgré notre usage antique et solennel,
Si vanté dans l'Europe, et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente;
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE. Il s'en présentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE. De quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE. Il s'en présentera, non pas pour votre fille :
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE. Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter... Qui combattra?

TANCRÈDE. Qui? moi.
Moi, dis-je; et, si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE. Ah! seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance :
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCRÈDE. Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V. — ORBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, CHEVALIERS, SUITE.

ORBASSAN, *à Argire.* L'État est en danger; songeons à lui, seigneur
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis;
Solamir veut tenter le destin des hommes,
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE. Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
Montrant Tancrède. Ce brave chevalier y guidera mes pas,
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSON. Des sentiments si grands sont bien dignes de vous.
Allez aux Musulmans porter vos derniers coups;
Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE. Ah! grand Dieu!

ORBASSAN. Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire :
L'inexorable loi ne sait rien ménager;
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient; éloignez-vous.

TANCRÈDE, *à Argire.* Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN. Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE. Votre ennemi, seigneur.
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'État nécessaire.

SCÈNE VI. — *La scène s'ouvre : on voit* AMÉNAÏDE, *au milieu des gardes;* LES CHEVALIERS, LE PEUPLE, *remplissent la place.*

ARGIRE, *à Tancrède.* Généreux inconnu, daignez me soutenir,
Cachez-moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE. Quels moments pour tous trois!

AMÉNAÏDE. O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie;
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux;
J'offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendait sur mon âme une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez, mais écoutez; sachez tout mon malheur :

Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur,
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice (*Apercevant Tancrède.*)
Aurait pu... Ciel ! ô ciel ! qui vois-je à ses côtés ?
Est-ce lui ?. . Je me meurs. (*Elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCRÈDE. Ah ! ma seule présence
Est pour elle un reproche ! il n'importe... Arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance ;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier : ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts,
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage ;
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage ;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie ;
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat ;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat.
(*Il jette son gantelet sur la scène.*)
L'oses-tu relever ?

ORBASSAN. Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur.
Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.
Je le fais à moi-même, et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre ;
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE. Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN. Qu'à l'instant même on ouvre la barrière ;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable ;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE. Viens ; et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII. — ARGIRE, *au fond ;* AMÉNAÏDE, *sur le devant, à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*
Ciel ! que deviendra-t-il ? si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE. Ma fille...

AMÉNAÏDE, *appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.*
Ah ! que me voulez-vous ?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE. O destins en courroux !
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder ?
Est-ce justice ou grâce ? ah ! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait ? et comment dois-je te regarder !

Avec quels yeux, hélas?

AMÉNAÏDE. Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable :
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable.
Mais, si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille, accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cause est si belle... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE. Viens ; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel, de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas!

—

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I. — TANCRÈDE, LORÉDAN, CHEVALIERS.

Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.

LORÉDAN. Seigneur, votre victoire est illustre et fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'État se livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale,
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort?

TANCRÈDE, *dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.*
Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine ;
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois?

LORÉDAN. Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connaître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paraître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez :
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE. Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'État.
Je le hais plus que vous : mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE. Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE. Il n'en est point, pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, seigneur ; et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense, ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra, c'est-là tout mon espoir.

LORÉDAN. C'est celui de l'État ; déjà le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,

A la victoire; et vous qui l'allez partagez,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

(*Les chevaliers sortent.*)

TANCRÈDE. Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II. — TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON. Ils ne connaissent pas quel trait envenimé!
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter de vos mains triomphantes
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCRÈDE. Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON. Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE. Et son cœur le mérite.

ALDAMON. Je vois trop à quel point son crime vous irrite;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE. Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie;
Supporter ni sa mort ni son ignominie;
Et, l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire,
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les serments, les autels moins sacrés
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON. Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage:
Je vous suis au combat; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRÈDE. Quel charme, dans son crime à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable... et peut-être adorée!
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,
Il faut périr... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON. Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE. Ah! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère;

Solamir en ces lieux adora ses attraits ;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas ! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire ?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avais douté ; je dois en croire un père :
Le père le plus tendre est son accusateur :
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur
« Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
« Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur ! »
Mon malheur est certain.

ALDAMON. Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE. Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer !
Au plus grand des humains elle a cru se livrer !
Que cette idée encor m'accable et m'humilie !
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs États réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment ;
Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui !
Ma fierté suffirait, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCÈNE III. — TANCRÈDE, ALDAMON, PLUSIEURS CHEVALIERS.

LATANE. Nos chevaliers sont prêts ; le temps est précieux.

TANCRÈDE. Oui, j'en ai trop perdu : je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV. — TANCRÈDE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE, CHEVALIERS.

AMÉNAÏDE. *arrivant avec précipitation.*
O mon dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser ; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras... mais ne puis-je, seigneur,
Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœur ?
Je n'ose vous nommer.... et vous baissez la vue....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour
Vous êtes consterné... mon âme est confondue ;
Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas !
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE, *d'une voix entrecoupée.*
Retournez... consolez ce vieillard que j'honore ;
D'autres soins plus pressants me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre espoir :
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être ;
Mon cœur vous en dégage... et le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... et moi, je vais chercher la mort.

SCÈNE V. — AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE. Veillé-je ? et du tombeau suis-je en effet sortie !

Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour, éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE. L'un et l'autre est horrible à mon âme étonnée.

AMÉNAÏDE Est-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler ?
As-tu vu sa froideur, altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler ?
Fanie, avec horreur il voyait son amante !
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? ai-je pu vous déplaire ?

FANIE. Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs ;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE. Il me rebute, il fuit, me renonce, et m'outrage ?
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? quel offense excite son courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire ;
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE. Il le peut ignorer ; la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE, Lui, me croire coupable !

FANIE. Ah ! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, *reprenant sa fierté et ses forces.*
Rien ne peut l'excuser...
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas ! mourant pour lui, je mourais consolée ;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner ;
Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon âme offensée,
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE. Mais il ne connaît pas...

AMÉNAÏDE. Il devait me connaître ;
Il devait respecter un cœur tel que le mien,
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible ;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,

Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels ;
Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

SCÈNE VI. — ARGIRE, AMÉNAÏDE, SUITE.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*
Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments :
On va combattre ; allons, guidez mes pas tremblants.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.*
Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE. O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE. Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE. Lui, Tancrède!

AMÉNAÏDE. Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE. Tancrède qu'opprima notre sénat barbare?

AMÉNAÏDE. Oui, lui-même.

ARGIRE. Et pour nous il fait tout aujourd'hui.
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMÉNAÏDE. Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire;
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE. A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMÉNAÏDE. Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE. Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE. Je vole sur vos pas.

ARGIRE. Demeure.

AMÉNAÏDE. Moi rester! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible.
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez :
J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE. Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;

J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égarements de ton âme éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine:
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE. Quelles lois! quelles mœurs indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire!
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père! ah! vous deviez frémir
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE. Va, c'est trop accabler un père déplorable:
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné:
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les fleches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCÈNE VII.— AMÉNAÏDE.

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, et qui m'a outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups... en garantir ta tête;
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi;
Punir ton injustice en expirant pour toi;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I. — LES CHEVALIERS ET LEURS ÉCUYERS, *l'épée à la main*, SOLDATS, *portant des trophées;* LE PEUPLE, *dans le fond*

LORÉDAN. Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges

Dont nous environnaient ces brigands sacriléges
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées ;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Egypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire ;
Que le bonheur public apaise ses douleurs ;
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'état heureux quand le père soupire !
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu ?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?

A Catane. Seigneur, il a longtemps combattu près de vous ;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune
Il ne partage point l'allégresse commune ?

CATANE. Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister ;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand cœur :
Un désespoir affreux égarait sa valeur ;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris ;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche ;
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir ; et, toujours invincible.
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et surtout à son bras :
Nous revenions vers vous conduits par la victoire ;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance ;
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance
Aussi rapidement qu'il avait combattu.
C'est pour jamais, dit-il. Ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée ;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée :
Son père en gémissant suit à peine ses pas ;
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes ;
C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,

Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde
C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LORÉDAN. Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste :
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite ;
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II. — LES CHEVALIERS, ARGIRE ; AMÉNAÏDE, *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il faut les secourir, il faut les délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite :
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace,
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez; rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN. C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III. — ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE. O ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore ;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés ;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

AMÉNAÏDE. Je me consolerai, quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager;
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE. Je ressens ton état; sans doute, il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrede en ces lieux abhorré;
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance.
C'est ce que fait Tancrède; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidele.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :
Tancrède va sortir de son erreur cruelle :
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,

Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE. Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent son peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage.
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses,
Sa dernière prière a béni nos tendresses :
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux,
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE. Eh bien ! ce sort est réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE. Je crains tout.

SCÈNE IV. — ARGIRE, AMÉNAÏDE, FANIE.

FANIE. Partagez l'allégresse publique,
Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu ; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre État vengé
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi.
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop longtemps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE. Ah ! je respire enfin ; mon cœur connaît la joie.
Ah ! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble; hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,

Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE. Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses armes :
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine :
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V. — ARGIRE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE. Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON. Sans doute il l'est, madame.

AMÉNAÏDE. A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON. Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE. Qu'entends-je? Ah! malheureuse !

ALDAMON. Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE. Il est mort!

ALDAMON. La lumière éclaire encor ses yeux.
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE. O jour de l'infortune? ô jour du désespoir!

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*
Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher.... O Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai.... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON. Lisez donc; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE. O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je? Il le faut... c'est mon dernier effort.
(*Elle lit.*)
« Je ne pouvais survivre à votre perfidie;
« Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
« J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
« Vous avoir conservé la gloire avec la vie... »
Eh bien, mon père!
(*Elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE. Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE. Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie et le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE. Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE. Tancrède meurt! ô ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause... Ah! devant qu'il expire...

Que vois-je? mes tyrans!

SCÈNE VI. — LORÉDAN, CHEVALIERS, SUITE, AMÉNAÏDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON; TANCRÈDE *dans le fond, porté par des soldats.*

LORÉDAN. O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux, versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette âme, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et se retournant avec horreur vers Loredan, dit:

AMÉNAÏDE. Barbares, laissez-là vos remords odieux.
(*Puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds.*)
Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon âme est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû: tu me l'avais promis.
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis;
Honore d'un regard ton épouse fidèle... (*Il la regarde*).
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCRÈDE, *se soulevant un peu.* Ah! vous m'avez trahi!

AMÉNAÏDE. Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, embrassant Tancrède, puis se relevant.*
Hélas! ma fille infortunée
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE. Aménaïde... ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMÉNAÏDE. Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux, dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*
Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes revers!
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie,
Ma vie était horrible, hélas! et je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMÉNAÏDE. Ce n'est donc, juste Dieu, que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah! Tancrède!

TANCRÈDE. Vos pleurs devraient me consoler ;
Mais il faut vous quitter ; ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi !
Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
Voilà de nos soupçons la victime innocente ;
A sa tremblante main joignez ma main sanglante ;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie !

TANCRÈDE. J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde !....

AMÉNAÏDE. Eh bien !

TANCRÈDE. Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre... (*Il retombe*).

CATANE. Il expire... et nos cœurs, de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard...

AMÉNAÏDE, *se jetant sur le corps de Tancrède.*

Il meurt, et vous pleurez...
Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie !
(*Elle se relève et marche.*)
Que l'enfer engloutisse, et vous, et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre!
(*Elle se rejette sur le corps de Tancrède.*)
Tancrède! cher Tancrède!
(*Elle se relève en fureur.*) Il meurt, et vous vivez !
Vous vivez, je le suis... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.
(*Elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE. Ah, ma fille!

AMÉNAÏDE, *égarée, et le repoussant.*

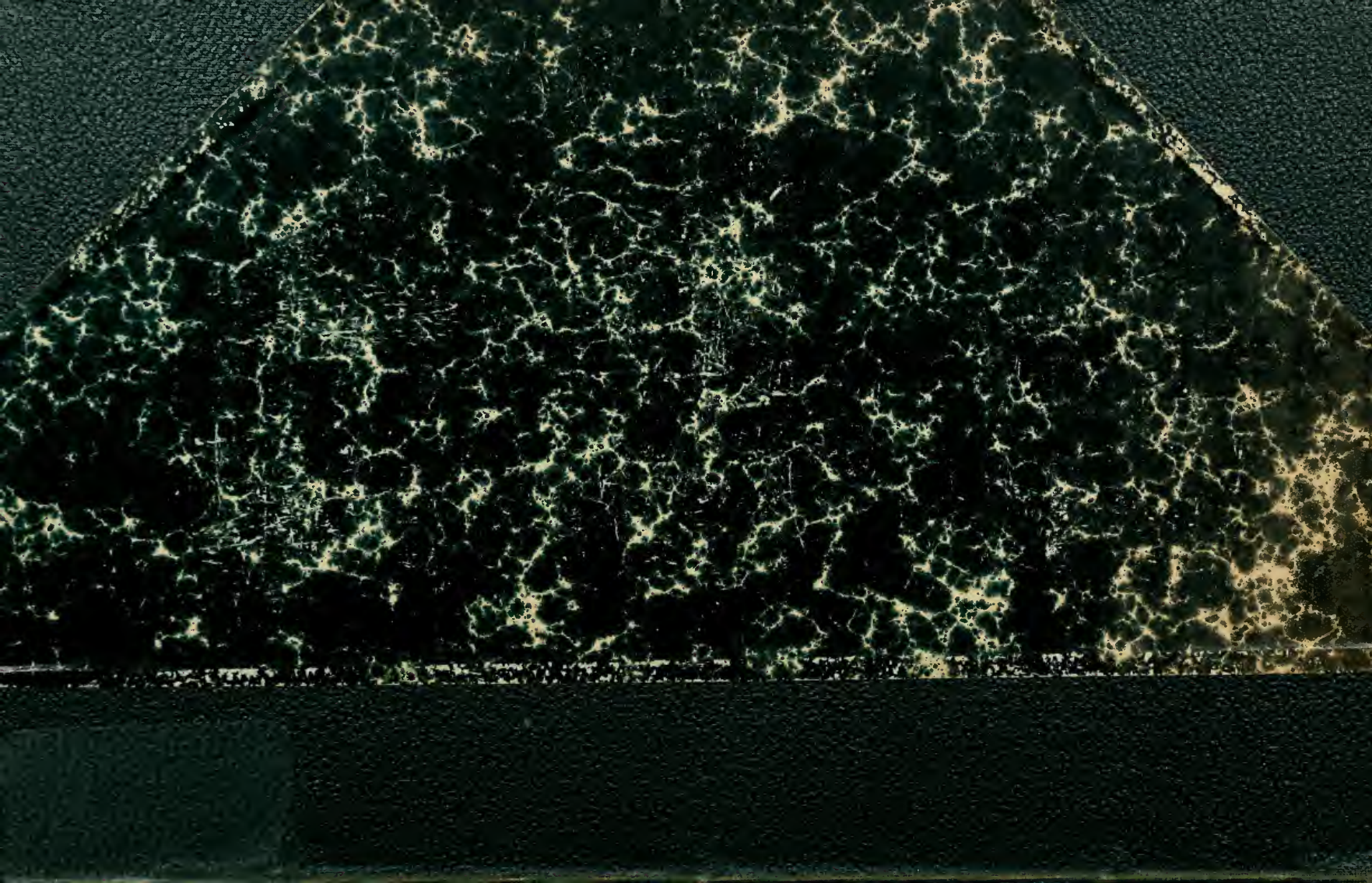
Arrêtez... vous n'êtes point mon père ;
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère :
Vous fûtes leur complice... Ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède... (*Elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE. O ma fille ! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

FIN.

TABLE.

	Pages
Œdipe	1
Brutus	28
Adelaïde Duguesclin	56
Alzire	86
Zaire	113
Enfant prodigue	145
Mahomet	181
Mérope	210
La mort de César	237
Sémiramis	257
Nanine	290
Oreste	318
L'orphelin de la Chine	347
Tancrède	378

FIN DE LA TABLE DES CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES DE VOLTAIRE.

Lagny. — Imprimerie de Vialat et Cie.